

Au
Commencement
était la fin

La dictature rouge
à Bucarest

Par Adriana
Georgescu-Cosmovici

Hachette

Au
Commencement
était la fin

*La dictature rouge
à Bucarest*

*Par Adriana
Georgescu-Cosmovici*

Hachette

LIBRAIRIE HACHETTE

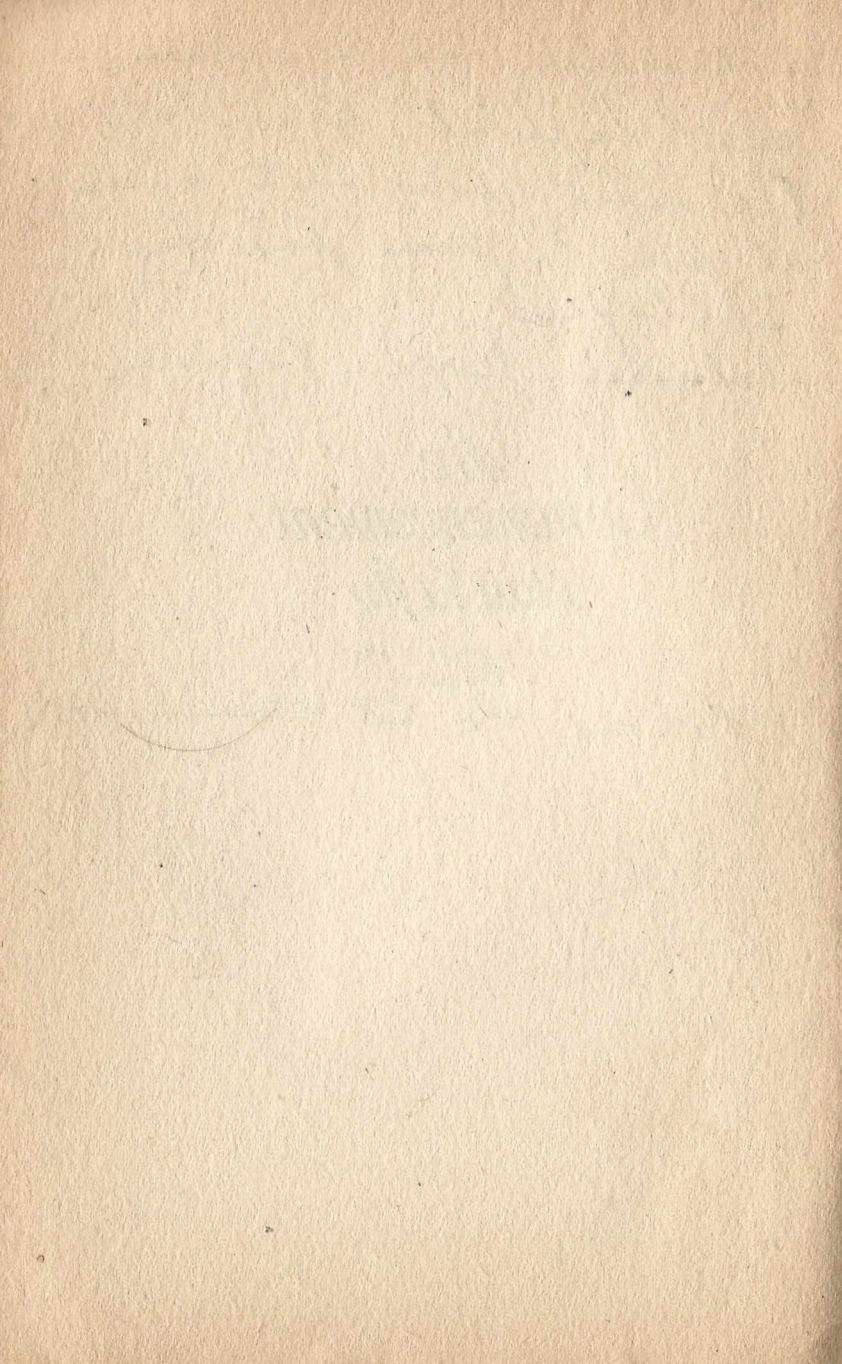
Paris - N° 570

Dépôt légal : 4^e trim. 1951

Imprimé
en France

Imprimerie CRÉTÉ
Corbeil (S.-et-O.).

N° 1760 — 1-11-1951.



*Adriana
Georgescu-Cosmovici*

*Au
Commencement
était la fin*

*La dictature rouge
à Bucarest*

TRADUIT DU ROUMAIN PAR
CLAUDE PASCAL

Hachette

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette 1951.

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

PREMIÈRE PARTIE

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

I

C'EST en juillet 1943 — qu'un petit incident, apparemment sans grande importance, décida pourtant de toute ma vie.

J'avais alors vingt-trois ans et jusque-là ma vie avait sagement suivi son cours, dans le sens même que je voulais lui donner, que je croyais pouvoir lui donner.

Je voulais être avocate, et je venais de passer mes examens de licence.

Je voulais faire du sport et j'avais déjà pris part à plusieurs championnats nationaux de volley-ball et de ping-pong.

Je voulais être journaliste et, depuis une année, j'étais critique cinématographique au journal *Universul literar*.

J'étais aussi infirmière dans un hôpital militaire.

C'est donc en juillet 1943, le jour même de mes examens de licence, que tout a commencé.

Ce devait être un vendredi....



Je viens de connaître le résultat de mes examens. Mes camarades veulent fêter l'événement en m'emmenant dîner. Je refuse, je suis de garde à l'hôpital. Je me dégage du groupe et je dévale les escaliers. Je suis rattrapée par un camarade :

« Adriana, veux-tu me passer ton coupe-file. »

Je le lui tends. Mon coupe-file reste très rarement dans mon sac. Mes camarades de faculté sont beaucoup plus passionnés de cinéma que moi. Je n'y vais qu'une fois par semaine, pour pouvoir écrire ma chronique. Lorsqu'on travaille dans un hôpital, on voit trop de morts, trop de blessés. Et les films qui passent à Bucarest sont presque exclusivement allemands....



Service de nuit à l'hôpital. De garde dans la salle des moribonds. Dans tous les lits, les mêmes yeux fermés, les mêmes respirations haletantes, les mêmes lèvres gercées qui ne s'entrouvrent que pour demander de l'eau, toujours de l'eau.

A 1 heure, une autre infirmière vient me remplacer. Je dois me rendre à la salle d'opération.

Trois opérations. Le bruit sourd des avions parcourant le ciel au-dessus de cet hôpital noyé dans l'odeur de chloroforme ; le bruit métallique des instruments brillants que les assistants passent au chirurgien chef, le bruit retenu, haletant, des respirations dominant la nuit, qui passe difficilement.



A 6 heures du matin, nous reconduisons le chirurgien chef jusqu'à l'auto qui l'attend devant le perron. L'air frais de cette matinée blafarde me brûle les yeux.

Dans la salle de garde, un docteur m'aide à enlever ma

blouse, lorsque Gheorghe — un de mes camarades de rédaction — surgit dans la pièce :

« Je voudrais te parler tout de suite. »

A cette heure-ci ? Qu'a-t-il pu arriver pour que Gheorghe vienne à l'hôpital à cette heure-ci ?

« Tu peux parler devant le docteur, c'est un ami d'enfance.

— Prends ton sac et viens. J'ai à te parler personnellement. C'est secret. »

Je prends mon sac, et le suis. Avant de sortir, je dis au docteur :

« Je reviens tout de suite.

— Non, tu ne reviendras pas, me rétorque Gheorghe, une fois la porte fermée. On te cherche. La Sûreté. Ne prends pas cet air étonné. Les copains de la censure t'ont maintes fois avertie. Il fallait que tu te tiennes tranquille. Qu'avais-tu besoin de dire tant de mal des films allemands ? Le censeur n'a laissé passer de ton dernier article que sept lignes, tu comprends, sept lignes !

— J'ai écrit ce que je pensais.

— Résultat : la police est venue te chercher à la rédaction et chez toi. En ce moment même, il y a des agents qui t'attendent aux deux endroits. »

Il paraît vraiment effrayé. Je me sens faiblir.

« Je vais dire au revoir au docteur et à l'infirmière.

— Tu es folle ? Ils viendront te chercher ici aussi. Une auto nous attend en bas. Il faut filer tout de suite. J'ai toujours pensé que tu étais inconsciente. »

Je hausse les épaules.

« Où veux-tu que j'aille ?

— Nous allons te cacher, mais ce n'est pas le moment de discuter. Partons avant que la police ait eu le temps de venir ici aussi. »

Il me prend par la main, m'entraîne. Je lui dis encore :

« Crois-tu que ce soit tellement grave ? »

10 *AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN*

Gheorghe s'arrête et me réplique d'une voix furieuse :

« Écoute, il faut te décider. Veux-tu filer ou préfères-tu rendre une petite visite à la Gestapo ? »

L'idée de la Gestapo me fait frémir. Je suis Gheorghe en courant et ne discute plus. Une auto nous attend en bas. Nous filons à toute vitesse à travers la ville. L'aube est grise.

JE NE comprends pas ce qui se passe.
Je suis devenue brune, j'ai de faux papiers et j'habite Câmpulung.

Gheorghe n'a pas menti. Avant d'arriver à Câmpulung, j'ai failli à plusieurs reprises m'évanouir de peur. Moi qui avais horreur des romans policiers !...

J'habite une maison dans une ville que je ne connaissais pas. Une jolie et paisible petite ville de province. Une maison où je ne me suis pas sentie à l'aise. Au début du moins. Maintenant, j'y suis habituée. Je partage ma chambre avec une jeune fille de mon âge, une juive, Coca, qui se cache elle aussi. Dans une autre chambre, quatre garçons. Dans la salle à manger, les maîtres de maison, Sandou et Yanne. Sandou fait partie d'un réseau de résistance, et c'est lui qui organise notre travail. A partir de 8 heures du soir, la maison devient silencieuse. Nous écoutons les émissions de la B. B. C. et de la Voix de l'Amérique. Yanne prend les communiqués alliés en sténo. Nous les tirons ensuite à la ronéo.

Le front se rapproche chaque jour davantage. Dans les rues de Câmpulung des soldats nazis passent en désordre. Les quatre garçons distribuent, la nuit, les tracts que nous composons le jour.

C'est une drôle de vie. Ce n'est pas ainsi que je m'étais imaginé la résistance, l'existence des êtres traqués.

L'un des garçons, Tudor, a une auto. Une semaine après mon arrivée, Coca occupe dans cette auto une place bien déterminée auprès de lui. Tout le monde est joyeux. J'arrive difficilement à me mettre à leur diapa-

12 AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

son. Yanne me reproche de prendre trop au sérieux le fait d'être recherchée par la police. Peut-être a-t-elle raison.

Mais, sans trop le montrer, j'ai très peur. Je ne me suis pas du tout habituée à la jeune fille brune que j'aperçois dans la glace et qui a mes traits. Aux faux papiers, au nom de Johanna Muller non plus. Je me répète cent fois par jour ce nom, qui devrait être le mien, et j'essaie ainsi de l'apprivoiser, de me le rendre familier. Je pense aussi très souvent à l'hôpital que j'ai dû quitter d'une manière aussi stupide. A-t-il été bombardé ?

Depuis quelques mois, Bucarest est bombardé presque chaque jour par l'aviation anglo-américaine.

Je n'ai pas la permission d'envoyer des lettres.



Mes camarades de réclusion trouvent que j'ai eu une attitude admirable en attaquant les nazis. Je leur répète inlassablement qu'il n'y avait là rien d'admirable. Je trouvais les films nazis, avec leurs mots d'ordre, leurs slogans, leur férocité raciale, odieux et je l'avais dit. C'était tout.

Sandou et les garçons me considèrent comme un élément politique précieux « pour demain ». Je sais qu'ils se trompent, mais c'est en vain que j'essaie de les en persuader. Je n'ai jamais fait de politique. Je sais simplement que j'ai horreur de la guerre, de ce cauchemar dans lequel nous nous débattons tous.



J'ai vingt-quatre ans le 23 juillet 1944. Mon premier anniversaire où personne ne me souhaite bonne fête. Un jour comme les autres, comme tous les autres depuis un an que j'habite cette maison. La même activité fébrile et un peu désordonnée. Les garçons ont trouvé

un camion allemand abandonné et plein de papier blanc. Nous composons deux fois plus de tracts que par le passé. Cette nuit, des avions américains passent au-dessus de Câmpulung, en se dirigeant vers Bucarest. Le seul fait marquant de la journée.



Les jours sont pareils, tous pareils. La ville est animée et fiévreuse. Le front se rapproche de nos frontières. Une espèce de paix inquiète m'habite, comme une surface d'eau régulièrement agitée par les vents. Prise par cette fatigue de l'attente, je n'arrive plus à me définir.



Nous ne faisons plus de promenades la nuit en auto. A cause du camouflage, nous éteignons toutes les lumières après 10 heures du soir. Nous nous couchons tôt, pour être réveillés à 4 heures du matin et écouter le communiqué. Tous les réveille-matin de la maison se mettent à sonner comme des fous à 4 heures moins le quart. Je me réveille chaque fois comme prise d'une angoisse.



Cette nuit du 23 août 1944, je me suis à peine assoupie lorsque des coups violents dans la porte me font sursauter. Sandou surgit en pyjama et hurle :

« L'armistice, les filles, l'armistice ! Vite à la radio ! Le roi parle ! »

Sandou fait des culbutes, toute la cour est éclairée. Il n'y a plus de camouflage ? Je ne dois pas rêver, puisque Sandou saute tout le temps et crie. Il touche à chaque fois la lampe accrochée au plafond qui se balance frénétiquement.

Nous nous précipitons et écoutons en nous tenant par les mains, silencieux, saisis. Seul Sandou vocifère :

14 AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

« Admirable. Les Anglo-Américains sont devenus nos alliés. Nous nous battons contre les Allemands, aux côtés des Russes, vous verrez, nous serons libres. »

Nous nous embrassons, nous sommes tous pris d'une même joie frénétique. Nous chantons tous les hymnes à tue-tête : l'hymne national, *La Marseillaise*, *God save the King*, l'hymne américain. Nous voudrions être des démocrates parfaits, mais aucun de nous ne connaît *L'Internationale*.



Lorsque j'entre le lendemain dans la chambre où nous avons dansé et chanté toute la nuit, elle me paraît étrangement triste. Des verres vides et des bouteilles par terre. La lumière y pénètre en rayons de poussière tamisée à travers les rideaux épais. Les mégots dégagent une odeur âcre et renfermée.

J'ouvre toutes grandes les fenêtres et cherche une musique quelconque à la radio. N'importe laquelle, d'ailleurs, pourvu qu'elle éclate et rompe cet étrange maléfice.

Je sors dans la cour, appelant Coca et les autres pour m'aider à nettoyer. La première que je vois paraître, c'est Yanne, en chemise de nuit, qui pleure en balbutiant :

« Paris a été libéré. »

Yanne y a passé toute sa jeunesse. Je n'y ai jamais été, mais ma gorge se contracte, et la tristesse de tout à l'heure cède la place à une grande joie.

Je laisse Yanne abrutie de bonheur répéter tout le temps : « Paris a été libéré », et cours annoncer la nouvelle aux autres. Je trouve Coca devant la porte, discutant avec Tudor qui vient d'arriver. Ils gesticulent et s'agitent. Je crie de loin :

« Paris a été libéré !

— Je le sais, dit Tudor, mais nous nous en réjouissons

plus tard. Pour le moment, essaie de réveiller cette idiote qui ne veut rien comprendre.

— Pourquoi la réveiller ?

— Parce que vous devez partir à la campagne.

— Vous voulez vous marier à la campagne, dans un cadre idyllique ?

— Ne sois pas stupide. Les Russes arrivent !

— Pour une nouvelle, c'est une nouvelle. Mais nous la connaissions, figure-toi. Les Russes sont nos alliés. La guerre est finie. Et il y a l'armistice. Et il n'y a plus de camouflage, plus de bombardements. Voilà le communiqué complet. Tu vois que nous sommes au courant.

— Une autre imbécile ! Comprends, ma vieille, que les choses ne sont pas aussi simples que nous l'avions cru ! J'espère que nous ne nous serons pas réjouis en vain, mais, pour le moment, tout le monde part à la campagne. Les Russes passeront par Câmpulung. Habillez-vous vite et ne me demandez plus rien. Il faut partir, j'ai reçu l'ordre de vous embarquer tous. L'ordre, tu comprends ? »

Je le regarde plus attentivement. Il était parti à l'aube tout content, et maintenant son regard est changé. L'ordre ? Un autre départ ? Je ne comprends rien.

Il persiste pourtant en moi une espèce de lumière. Je ne peux rien analyser. Je sens pourtant que des jours et des nuits vont venir qui apporteront avec eux un vent de folie.



Une demi-heure plus tard, nous nous embarquons avec nos bagages dans l'auto de Tudor. Nous ne savons pas quelle direction nous allons prendre ; nous ne savons pas pour combien de temps nous partons, nous ne savons même pas si nous devons encore rire de cette aventure nouvelle et saugrenue.



Nous occupons, Yanne, Coca et moi, une chambre paisible dans une maison paysanne. La deuxième pièce de la maison est habitée par une vieille femme. Son fils unique se trouve « quelque part sur le front ». C'est un ami d'enfance de Sandou.

Nous n'avons pas encore compris ce que nous sommes venues chercher ici, bien que nous y soyons depuis trois jours. Nous ne nous parlons presque pas et regardons à travers les vitres ce paysage que nous connaissons déjà par cœur.

Les garçons font la navette entre Câmpulung et ce coin perdu de campagne. D'ailleurs, lorsqu'ils sont ici, nous ne les voyons presque pas. Notre maison ne possède pas d'installation électrique pour la radio, et ils vont écouter les communiqués à la mairie et nous apporter les nouvelles.



La quatrième nuit depuis que nous sommes là. Après tout ce qui vient de se passer, chaque nuit qui tombe apporte avec elle une atmosphère vaguement pathétique, due tout autant à l'obscurité qu'à notre imagination qui galope comme folle.

Un bruit sourd, puis une lumière à la porte du fond de la cour. Nous nous mettons debout. Je serre très fort la main de Yanne. Les Russes ? Silence. Des voix, c'est-à-dire une seule voix très basse : celle de Sandou. Les traits tirés dans la pénombre, il est presque irréel. Il vient de Câmpulung et nous dit la nouvelle très doucement, comme s'il avait peur que nous l'entendions.

« Les Allemands bombardent Bucarest depuis quatre jours. Ils ont eu pendant une journée entre les mains l'aérodrome de Baneasa ; maintenant, ils ont celui de Buzau et peuvent ainsi, en se relayant, bombarder Buca-

rest vingt heures sur vingt-quatre. Ils ont touché le palais royal, l'université, la gare du nord, des quartiers tout autour de Cismigiu, détruit le Théâtre national. Plus de dégâts qu'en cinq mois de bombardements américains! Les nôtres luttent contre eux tout autour de Bucarest, qui est encerclé. »

Tout d'un coup, je suis peuplée de visions : le Cismigiu, ma rue, mes rues; et la poussière s'étale sur tout ce qui a été. Yanne sanglote.

Et brusquement nous n'appartenons plus à cette pièce dans laquelle nous nous trouvons; nous partons tous, en imagination naturellement. Pour les autres départs, les réels, il nous faut attendre d'abord le passage des Russes.



Les bruits courant d'un village à l'autre sont plus rapides que les Russes, et nous entendons ainsi parler d'une espèce d'invasion de sauvages qui ne ressemble pas du tout à l'armée alliée et amie promise par les communiqués de la radio.

On parle de viols, de pillages en série. Peut-être que ce ne sont que des bruits!

Plus crédules que nous, les garçons ont enlevé le moteur de l'auto, cassé et détraqué quelques pièces par-ci, par-là, et l'ont fourrée dans une étable entre deux cochons et une vache. Nous les accablons d'injures. Nous prétendons que nous aurions mieux fait de prendre l'auto et de partir pour Bucarest. Nous provoquons ainsi leur hilarité. Ils nous racontent un autre bruit qui court, et selon lequel les Russes « violent » trois genres « d'objets » : les montres, les femmes et les autos.



Yanne s'est réveillée la première, ce matin-là. Elle nous crie de regarder par la fenêtre.

18 AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

Des hommes presque couchés, aplatis sur de tout petits chevaux, les poussent au galop et, sous le cheval, dans une espèce de sous-selle improvisée, pendent des objets les plus hétéroclites : morceaux de tapis, rubans, robes et bouteilles. Quelques-uns fouettent leurs chevaux en hurlant.

Nous sommes presque amusées par le spectacle qui ressemble à s'y méprendre aux lithographies de nos livres d'histoire de la huitième : *Les Hordes d'Attila en route vers l'Europe*.

La voix de la vieille femme nous sort brusquement de cette contemplation inconsciente. Elle paraît vraiment effrayée.

« Où sont les garçons ?

— A Câmpulung. »

Son intervention nous rappelle que nous sommes en chemise de nuit.

« Habillez-vous tout de suite. On dirait une invasion de barbares. Je vais vous cacher. »

Trois minutes plus tard, nous sommes prêtes. Nous sortons dans la cour et nous dirigeons vers une fosse à glace, derrière la maison, près de l'étable. Après nous avoir fait entrer et avoir fermé la porte, la vieille s'y appuie un instant et dit à voix basse.

« Vous êtes entrées à temps, Dieu soit béni ! La porte grince. Ce ne doit pas être des gens de chez nous, le chien aboie. »

Nous nous installons sur les blocs de glace, et nous nous couvrons les unes les autres avec des bottes de paille. Nous ne devons pas parler. Nous sommes tellement gelées intérieurement que nous ne sentons même plus la température de ces chaises de glace.

Les pas dans la cour se rapprochent. Instinctivement, nous nous prenons par la main et formons une chaîne. Chaque main serre frénétiquement l'autre.

Lorsque les pas s'éloignent, l'étreinte des mains se desserre.

Nous entendons le premier mot russe : « *Davaï* ». Qu'est-ce que cela peut bien signifier ?

D'autres pas. La vieille fait semblant de calmer le chien qui aboie et en profite pour crier tout haut, à notre intention :

« Ne parlez pas. Ils ont cassé les glaces dans les chambres. Ils cherchent des femmes. Ils sont saouls. Tenez-vous tranquilles. »

Le chien aboie comme un forcené. Un coup de revolver. Auraient-ils tué le chien ?

« *Davaï*. » Nous entendons la vieille sangloter.



Combien de temps sommes-nous restées ainsi, à écouter le trot des chevaux, les coups de fusils isolés et les *davaï* en série ?

Nous sommes là, paralysées, inertes, inhibées par la peur, et nous n'arrivons plus à compter les minutes ou les heures qui passent.

La porte s'ouvre brusquement. Oubliant toute prudence, Coca pousse un cri qui ressemble à un râle. Dans le cadre de la porte, éclairés par une lampe de poche, Sandou et la vieille.

« Vous pouvez sortir. »

Nous nous mettons debout, maladroitement, et essayons de secouer la paille qui nous couvre. Près de Sandou, un homme en uniforme russe. Sandou rit d'une manière toute crispée.

« Ne faites pas ces figures d'enterrement. Votre hôtesse a réussi à nous téléphoner à Câmpulung. Je suis allé avec Tudor voir Sandor, vous savez bien, le communiste qu'il cachait chez lui depuis un mois. L'officier que vous voyez est un de ses amis, un Bessarabien. Nous lui

avons demandé de venir vous « sauver », et nous voici. »

La tête me tourne, et je m'appuie contre la porte. Je n'arrive pas à suivre Sandou dans ses explications tortueuses. L'important, c'est qu'il soit là et que l'officier russe « soit venu nous sauver ».

Sandou nous présente au « sauveur ». Le premier Russe qui ne dise pas « *davaï* ». Il parle roumain, avec un accent très prononcé. Des yeux bleus, froids, impersonnels. Il s'excuse à sa manière :

« Évidemment, il s'est passé des choses regrettables mais inévitables à toute armée d'occupation. »

Armée d'occupation ?

Nous suivons la vieille dans la maison pour prendre les bagages. Nous nous rendons compte que nous avons passé toute une journée et une partie de la nuit dans la fosse à glace. Il doit être 5 heures du matin, à en juger d'après la lumière blafarde qui nous pique les yeux.

Je me regarde dans les débris d'un miroir et j'aperçois mon visage, terriblement enflé. Je suis d'ailleurs secouée par un tremblement nerveux qui me fait claquer des dents. Je regarde Yanne et Coca, le régime à la glace ne semble pas leur avoir réussi mieux qu'à moi, leurs visages sont ronds et énormes. Celui de Coca a en outre une drôle de couleur verdâtre. Elle chancelle, et nous devons l'aider à monter dans le camion qui nous attend devant la porte. La vieille ne veut pas rester seule et nous accompagne à Câmpulung. En passant dans la cour, nous apercevons le chien affalé, abattu par la balle de tout à l'heure. Nous entraînons la vieille, qui s'est remise à sangloter, et nous embarquons.



Depuis une demi-heure, il bruine légèrement. Le camion n'a pas de toit, et la pluie pénètre, insidieuse, à travers nos vêtements légers. Sandou prend un mor-

ceau de tapis persan coupé en triangle qui gît lamentablement sur la capote du chauffeur et essaie de nous en couvrir. Le jour se lève lentement, ce matin, et nous sommes encore plongés dans la grisaille. Dans notre camion il y a, outre Coca, Yanne, Sandou et moi, deux soldats russes. Brusquement, Yanne se met à rire tellement fort que je crois à une attaque de nerfs. Elle me montre du doigt l'un des soldats qui contemple avec une satisfaction non dissimulée quatre bracelets-montres attachés à son poignet. Il regarde l'heure et a l'air de comparer les montres, un sourire ravi d'enfant sur les lèvres. L'autre soldat paraît plus triste ou plus vieux. D'ailleurs, il n'a qu'une montre-bracelet. Il se lève, se dirige vers Yanne et lui demande :

« *Papirosi ?* »

Le deuxième mot russe entendu depuis vingt-quatre heures. Sandou lui offre une cigarette, et je comprends ce que veut dire *papirosi*. Mais *davaï ?*

Nous rencontrons une autre colonne de soldats russes. Quelques chevaux chargés de toutes sortes d'objets et coiffés de taies d'oreiller ou couverts de tapis et, à côté d'eux, des soldats, manifestement saouls, chancellent et barrent la route en chantant à tue-tête.

Le camion doit s'arrêter. Notre officier en descend, enlève ses gants et se met à cravacher consciencieusement les ivrognes; puis il remonte, remet dignement ses gants en nous disant :

« Ils compromettent notre glorieuse Armée rouge. »

Nous repartons et filons assez vite en traversant des villages déserts. Les maisons aux portes entrouvertes, aux vitres cassées, paraissent hantées. Le jour s'est levé, mais il bruine toujours.



Je garde le lit depuis deux jours dans la même cham-

22 AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

bre de Câmpulung. Le régime glacial ne m'a pas été favorable. Je grelotte, j'ai la fièvre, et mon visage ne dégonfle pas.

Coca sort très souvent avec l'officier russe, Tudor et Sandou. Yanne les accompagne quelquefois et, le soir, elles viennent partager ma chambre. Coca a décidé de s'inscrire à l'*Union des patriotes*, association pro-communiste. Yanne n'est pas d'accord avec elle, et elles se disputent jusque tard dans la nuit, avec des arguments enfantins.

Ce soir, la discussion s'échauffe, et je sens que je ne la supporte plus. Je me lève, mets un manteau sur mes épaules et sors dans la cour. Il faut que je parte au plus vite pour Bucarest, que je rentre dans ma vie, que je retrouve mes camarades, mes amis. Il est absolument nécessaire que je comprenne ce qui se passe autour de moi. J'en ai assez d'être ainsi balayée par les événements comme une feuille par le vent. La toile de fond actuelle de ma propre existence me paraît absurde; il faut que je remette de l'ordre dans ma pauvre tête qui éclate.



J'ai pris le train avec Coca et Tudor. Nous sommes entassés dans un wagon de troisième. Le train stationne des heures durant dans de petites gares pour laisser passer les convois militaires roumains qui se dirigent vers le front. Chaque train militaire est précédé d'un wagon portant l'étendard rouge, avec la faucille et le marteau. Sur les wagons, il est écrit à la craie : « Vive l'amitié roumano-soviétique. »

De toutes les nouvelles qui circulent d'un bout à l'autre de notre train, comme dans une salle de rédaction, j'en retiens deux :

La première : Radio-Moscou a annoncé il y a trois jours que « la glorieuse Armée rouge, à la suite de com-

bats héroïques, a libéré Câmpulung, chassé les Allemands et a été accueillie avec des fleurs par la population délirante ».

Or j'ai été à Câmpulung. Il n'y avait plus d'Allemands depuis longtemps, il n'y a pas eu de combats, et la population s'était cachée dans les maisons et en avait verrouillé soigneusement les portes. Il y a eu, il est vrai, quelques pillages et des viols. D'ailleurs, même maintenant, la « glorieuse Armée rouge » renouvelle chaque nuit les mêmes exploits.

Si toutes les nouvelles lancées par Radio-Moscou étaient aussi véridiques que celle-ci, que j'ai pu vérifier moi-même....

La seconde : à Iassy, capitale de la Moldavie, les soldats et les officiers roumains qui étaient venus au-devant des troupes russes pour établir la liaison, conformément aux ordres reçus, ont été désarmés par ces derniers, déclarés prisonniers et déportés en Russie.

Je n'ose pas croire que ce soit vrai ; je n'arrive pas à me persuader pourtant que c'est de l'ordre de la fantaisie pure.

Le train s'arrête à Chitila et, de là, nous devons atteindre Bucarest par nos propres moyens. Il nous reste à faire une dizaine de kilomètres. Nous trouvons une charrette qui se dirige vers la ville, et nous installons, Coca, Tudor et moi, entre des salades et des fruits, plus ou moins commodément. Nous apercevons dans les champs, à droite et à gauche de la route, des cadavres entrés en décomposition. Les uniformes sont encore intacts. Allemands et Roumains. Je ne vois pas de cadavres en uniforme russe. Auraient-ils « libéré » Bucarest comme Câmpulung ?

Nous passons par les faubourgs et les quartiers ouvriers, presque entièrement détruits. Une armoire est encore adossée au mur unique d'une maison qui n'a

24 AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

plus d'étages. Quelques femmes, tenant des enfants par la main, fouillent dans le plâtre. Les fils télégraphiques et les pylônes forment d'étranges figures géométriques, comme dans une peinture surréaliste.

Je crois que je me suis mise à pleurer parce que Tudor me regarde d'une drôle de manière.

Il faut absolument que je comprenne ce qui se passe !

III

J'AI retrouvé Bucarest, ma maison, l'ombre de mon ancienne vie. Un peu de poussière couvre le tout. J'ai déchiré mes faux papiers, et le souvenir de ma fausse identité me quitte peu à peu.

Pendant quelques jours, je me plonge dans ce bonheur inespéré; j'arrange tout, je nettoie, je touche silencieusement, longuement chaque objet, je me refais une âme et un visage bien à moi.

Et puis, soudain, une étrange frénésie s'empare de moi qui me fait téléphoner à droite et à gauche pour essayer de renouer les fils, de joindre l'ancienne vie et la présente. Je ne trouve pas un ami, pas un camarade. Est-ce que personne ne serait encore rentré à Bucarest ? Au bout du cinquième jour de réclusion je me rends compte que mon porte-monnaie est vide. Il faut que je cherche du travail; je ne peux plus vivre, de toute manière, dans ce terrain vague et fluide, dénué de toute réalité, qu'est ma solitude actuelle.

Et comme, depuis deux nuits, les rues de Bucarest sont plus calmes et qu'on n'entend plus ni coups de fusil, ni cris, je me décide à me rendre à la rédaction de mon journal. Personne n'a répondu à mes appels téléphoniques, mais peut-être les fils sont-ils coupés.

Il doit être 9 heures du matin lorsque je franchis le seuil de ma porte, ce jour-là.

Je longe les rues aux maisons bombardées qu'éclaire le soleil d'automne, le même soleil qui se reflète sur les visages des hommes, appauvris par les bombardements ou les pillages, et qui ont l'air très seuls parmi ces ruines

qui demandent à être oubliées. Et ce même soleil éclaire encore les hommes vêtus d'uniformes étrangers : des Russes. Des hommes et des femmes soldats. Les femmes, aux visages ronds et aux cheveux clairs, ont des chaussures démodées aux talons hauts. Quelques-unes portent des décorations, et d'étranges jupons dépassent leurs costumes et pendent tristement. Ce sont des chemises de nuit en soie. Je m'arrête sur place, saisie : l'une d'elles porte un soutien-gorge par-dessus la blouse militaire. Mon cœur se serre brusquement, et j'oublie l'armée qui pille et vole pour n'apercevoir que ces femmes gauchement coquettes. J'essaie de m'imaginer leur vie, les vêtements qu'elles ont dû porter avant de revêtir l'uniforme. Peut-être n'ont-elles jamais rien eu d'autre qu'un uniforme. Je n'arrive pas à les distinguer, elles me paraissent interchangeables.

Je m'éloigne et je traverse le jardin du Cismigiu, dont l'automne semble déjà avoir pris possession. J'ai encore quelques pas à faire jusqu'à la rédaction, et mon cœur se met à battre assez fort.

Au premier étage de l'immeuble, je me heurte à quelqu'un qui se met à crier :

« Tu es toujours en vie ! »

Je reconnais Gheorghe en tenue d'officier.

« Ne grimpe pas là-haut. J'y ai été, il n'y a personne. Je ne sais pas si le journal peut encore paraître, tous ses rédacteurs sont mobilisés.

— Moi qui voulais y reprendre ma chronique.

— Tu veux travailler ?

— Oui.

— Viens avec moi au *Viitorul*.

— C'est un journal politique.

— Et puis ?

— Je n'ai jamais fait de politique.

— Et à Câmpulung, que diable faisais-tu ?

— Des tracts !

— Et cela, ce n'est pas de la politique, d'après toi ?

— Non ; la politique, c'est un mélange subtil de combines et de mensonges.

— C'est une vue assez limitée des choses. Viens quand même au *Viitorul*. Peut-être pourras-tu y tenir la chronique cinématographique, même dans un journal politique. Et, si tu n'y trouves pas de travail, tu verras la rédaction ; elle ressemble beaucoup à la nôtre ; tout le monde, directeur compris, est jeune et sait écrire.

— Bon, allons-y. Je suis, du reste, depuis quelque temps à la recherche de personnes bien informées, qui puissent m'expliquer la situation politique.

— Nous allons faire de notre mieux pour éclairer ton cerveau. »

Et nous partons, bras dessus, bras dessous, en riant.



Nous montons deux étages et pénétrons dans une petite pièce. Une seule table. Devant le cendrier rempli à ras bord de mégots, un monsieur écrit et ne nous prête pas la moindre attention, Gheorghe lui dit bonjour. Le monsieur continue à écrire et à fumer. Gheorghe me fait signe de m'asseoir et disparaît dans la pièce à côté. Je suis presque reconnaissante à Gheorghe de m'avoir laissée toute seule, et au monsieur important et silencieux d'écrire ainsi sans me regarder. J'ai retrouvé l'atmosphère de rédaction, et j'en suis émue. On ne peut expliquer cette atmosphère ; on la sent ou on ne la sent pas, c'est tout. Les papiers froissés qui gisent en boulettes par terre, l'air saturé de fumée, les mégots, l'homme qui écrit d'un air pressé, et je ne sais quoi encore qui confère au tout de l'unité, m'aident à me retrouver, plus que huit jours de solitude et de réflexion.

Gheorghe entrouvre la porte et me fait signe de le suivre. Je quitte le monsieur dévoré par le feu sacré, et je pénètre dans une pièce plus claire. Gheorghe me présente à deux jeunes gens qui sont en train de discuter. Le premier, qui porte des lunettes, m'offre une cigarette. Le second rapproche un fauteuil et me fait asseoir. Ils continuent leur discussion.

« Et tu sais bien que, le 28 août, Radio-Londres a fait un long commentaire sur l'article du chroniqueur militaire du *New York Times*.

— Baldwin ?

— Oui, Baldwin.... Il affirme que le Reich sera incapable de remplacer les trente divisions roumaines et ses propres unités perdues dans cette lutte. D'après lui, la volte-face de la Roumanie représente l'un des coups les plus décisifs portés au Reich.... »

Gheorghe intervient :

« Et dans l'émission de Radio-Moscou du 15 septembre on cite un commentaire du *Yorkshire Post* sur l'armistice conclu entre le gouvernement roumain et les gouvernements de la Grande-Bretagne, des États-Unis et de l'U. R. S. S. Ce commentaire affirme que l'armistice n'est inspiré par aucune idée de vengeance. Le gouvernement soviétique n'a qu'un seul souci : c'est la sécurité du territoire roumain.

— Le chroniqueur du *York Post* n'a pas assisté à l'entrée des troupes soviétiques à Bucarest. Dans la matinée du 31 août, il n'y avait plus, à Bucarest, que des prisonniers allemands. Et plus un seul soldat allemand en état de se battre ! Dans ces conditions, pourquoi donc Radio-Moscou a-t-elle annoncé le soir même que Bucarest avait été libéré ? Libéré de quoi ?

— Mais vous ne savez pas comment Câmpulung a été libéré ? J'y étais, et.... »

Gheorghe me jette un regard de travers, qui veut sans

doute dire : « Toi, tu es une idiote qui ne comprends rien à rien. Tiens-toi tranquille ! »

Je m'enfonce encore plus dans mon fauteuil, et je me tais. L'homme à type de pasteur protestant et à lunettes, reprend en élevant la voix :

« Je reconnais que nous sommes un pays vaincu, mais cela n'excuse pas le mensonge. Pourquoi Radio-Moscou annonce-t-elle avoir libéré des villes qui n'étaient nullement occupées ? Et voilà, j'ai là sous la main le compte rendu de l'émission de Radio-Londres du 25 septembre, contenant un article du *Manchester Guardian* signé de Sam Wattson. « On peut se rendre compte nettement, et « dès à présent, que la volte-face de la Roumanie aura « des répercussions extraordinaires dans tout le sud-est « de l'Europe. La position de la Bulgarie étant devenue « très précaire, le régime germanophile de Sofia s'est « écroulé en une seule nuit. »

J'ai repris du courage, et tous les regards courroucés de Gheorghe ne peuvent plus m'arrêter. J'interviens :

« Excusez-moi, je voudrais savoir de quelle manière s'est produit exactement le coup d'État du 23 août ? »

Le jeune homme à l'allure de pasteur m'explique d'un ton doctoral :

« Dès la constitution du bloc démocratique, le roi, Maniu et Bratiano ont engagé des conversations avec la Grande-Bretagne, les États-Unis, et Lucretiu Patrascanu de son côté, avec l'Union soviétique, en vue d'un armistice. En avril 1944, Molotov déclarait que « l'Union « soviétique n'a pas l'intention d'annexer des territoires « roumains, de changer quoi que ce soit à l'ordre social « existant ou de s'immiscer dans les affaires intérieures « de la Roumanie. Le gouvernement soviétique consi- « dère, par contre, qu'il est absolument nécessaire de « rétablir, en accord avec les Roumains, l'indépendance « roumaine et de la libérer du joug fasciste allemand. »

— Je connais la déclaration de Molotov. Moi aussi, j'écoute les émissions étrangères. Ce que je voudrais savoir, c'est *comment* s'est produit le coup d'État du 23 août. »

Ils ont l'air de me prendre un peu trop pour un enfant de chœur, ou une idiote vivant dans la lune. Le jeune « pasteur » reprend, un peu agacé :

« J'ai bien peur alors de ne vous apprendre rien de très neuf. Le 23 août, le roi a fait arrêter Antonesco. La garde du palais était très réduite, et Bucarest, occupé par les Allemands. Le nouveau gouvernement, formé par Sanatesco, a fait connaître à la légation du Reich et au commandant des troupes allemandes à Bucarest que notre pays désirait liquider par bonne entente ses rapports avec le Reich et que l'armée roumaine, prête à se défendre, n'entreprendrait rien de sa propre initiative. Le gouvernement roumain permettait aux troupes allemandes de se retirer de nos territoires. Le commandant des troupes allemandes a donné au roi des assurances formelles en ce sens : les troupes allemandes n'entreprendraient aucune action hostile à l'égard de nos troupes. Résultat : quelques heures plus tard, des unités allemandes ont attaqué et désarmé les unités roumaines et tiré sur la population. L'aviation allemande a bombardé la capitale, détruisant des quartiers entiers et visant surtout le palais royal. Le Reich s'est ainsi mis lui-même en état de guerre avec la Roumanie. Le roi a donc donné l'ordre aux unités roumaines de lutter contre les troupes allemandes qui se trouvaient sur notre territoire. Actuellement dix-neuf divisions roumaines sont engagées aux côtés des troupes soviétiques dans la lutte contre le Reich. Churchill a déclaré à la Chambre des Communes que l'armistice signé le 12 septembre à Moscou avait offert à la Roumanie des conditions très favorables. Voilà un résumé assez fidèle. C'est bien ce que vous vouliez ? »

Je n'ai pas le temps de lui répondre. Sur le seuil de la porte, un homme assez jeune, aux tempes grises, nous sourit.

« Vous n'avez pas encore fini de discuter ? Je vous trouve toujours en train de faire les mêmes commentaires autour du même problème. »

Gheorghe me présente au directeur du journal, Mihai Farcasanu, président des Jeunesses libérales. Je ne sais comment faire pour interrompre Gheorghe, qui lui explique l'histoire des tracts de Câmpulung et de mes « hauts faits de résistance ». C'est complètement stupide, et j'ai envie de me cacher dans quelque coin obscur. Mihai Farcasanu paraît très intéressé et dit avoir suivi mes chroniques cinématographiques :

« Elles devenaient d'ailleurs proprement illisibles », ajoute-t-il.

Gheorghe essaie de me défendre :

« Je le crois bien, la censure était passée par là.

— Eh bien, mademoiselle, si vous n'avez pas l'intention d'indisposer la censure de la commission alliée de contrôle....

— Alliée, c'est-à-dire russe, intervient Gheorghe.

— Alliée, c'est-à-dire russe, enchaîne en souriant Mihai Farcasanu, vous pourriez travailler chez nous.

— J'espère que les films soviétiques seront de meilleure qualité et que je n'aurai à indisposer personne, dis-je, enchantée d'avoir trouvé du travail.

— Je regrette, mais la critique cinématographique est déjà prise. J'ai besoin d'un reporter pour le ministère de l'Intérieur.

— Reporter ? Mais je ne sais pas prendre des photos !

— Vous n'aurez pas besoin de photographe qui que ce soit. Vous irez chercher les nouvelles à l'Intérieur et vous les rédigerez pour le journal. Pensez-y et passez demain me donner votre réponse. »

Et il me tend la main. Avant même que j'aie quitté la pièce, ils se sont remis à discuter de l'armistice.



Je marche dans la rue en ressassant ma désillusion, je ne me vois pas devenant reporter politique ! Je devrais donc me remettre à chercher du travail. J'arrive ainsi, tout à ma tristesse et à ma déception, sur la Calea Victoriei. Impossible de traverser, à cause d'un groupe de manifestants qui brandit des drapeaux rouges et scande en hurlant : « Vive l'Armée rouge ! Vive la démocratie ! Staline ! Staline ! Vive l'armée libératrice ! »

Un garçon, un étendard rouge à la main, me bouscule. Il hurle encore plus fort que les autres : « Vive l'Armée rouge. »

Après toutes ces discussions de la rédaction, j'éclate : « Vous n'avez plus trouvé de drapeaux roumains, non ? Nos soldats luttent sur le front aux côtés des soldats russes. C'est cela que vous appelez démocratie ?

— Camarade, attrape-la. Elle a insulté l'Armée rouge et la démocratie. Tu es arrêtée. Fasciste ! »

Je trouve la situation assez drôle, et je me mets à rire. Les gens s'arrêtent dans la rue et essaient de m'arracher des mains des « démocrates » qui m'ont saisie et m'entraînent en hurlant sans cesse : « Fasciste, fasciste ! » Et pendant qu'ils m'emmènent ainsi, j'essaie de couvrir leur voix.

« Je veux bien venir avec vous au poste de police, où le commissaire vous dira que vous n'avez pas le droit d'arrêter les gens sans mandat. »

Comme ils ne me répondent pas, je hausse encore le ton : « Voulez-vous me montrer vos papiers ? Non ? Alors vous les montrerez à la police.

— Quelle police, sale fasciste ? On t'emmène au « prétoire » russe, et on te fusille.

— Vous, vous avez lu trop de romans policiers.

— Nous, on ne lit pas de romans policiers ! C'est des livres décadents. Mais on t'emmène au « prétoire » russe, et on te fusille.

— Nous sommes en Roumanie. Je ne vois pas ce que votre prétoire russe vient faire là-dedans. »

Une voix dans la foule crie :

« Vous avez affaire à une équipe de choc communiste. Dès que vous verrez un agent, faites-le intervenir et calmer ces vauriens. Il est inutile de discuter avec eux. »

Je ne vois pas d'agents. Tout le long de notre passage, les gens s'arrêtent, saisis. Nous devons former un groupe assez pittoresque : moi échevelée, me débattant, et les quatre garçons qui m'entraînent, tout en brandissant les drapeaux rouges. Je commence à en avoir assez :

« Écoutez, je suis avocate et j'ai lu assez de textes de loi où il est dit qu'on ne peut pas arrêter quelqu'un sans mandat.

— Tu es fasciste.

— Comment le savez-vous ?

— Tu as dit que, ça, c'est pas de la démocratie.

— Oui, je l'ai dit et je le répète. Vous êtes parfaitement libres de manifester pour l'Armée rouge et pour Staline, mais, quant à moi, je trouve que vous pourriez manifester en même temps pour l'armée roumaine qui se bat aux côtés de l'Armée rouge. C'est mon opinion et j'ai le droit de l'exprimer, même si elle ne vous semble pas juste.

— Tu n'as pas le droit de nous parler sur ce ton !

— Je vous parle sur le ton que vous employez vous-même. Au lieu d'être sur le front, vous vous promenez en rangs désordonnés sur la Calea Victoriei en hurlant. Vous avez le droit d'aimer l'Armée rouge.

— Ah ! tu n'aimes pas l'Armée rouge, sale fasciste !

— Je n'ai pas dit que je n'aime pas l'Armée rouge. Mais....

— Camarade agitateur, ne la laisse plus parler. Elle est arrêtée !

— Dans sa déclaration, le gouvernement Sanatesco nous promet un régime démocratique, où les libertés publiques et les droits civiques seront respectés. Vous avez des représentants communistes dans le gouvernement Sanatesco !

— Oui, mais nous voulons en avoir plus encore.

— Attendez les élections.

— Jusqu'aux élections nous voulons un gouvernement entièrement communiste.

— Mais le parti communiste ne compte même pas mille membres dans toute la Roumanie ! Vous êtes nés en Roumanie ?

— Ah ! ah ! tu es raciste.

— Je ne suis pas raciste. Je pense seulement qu'avec de telles équipes de choc vous ne rendez service ni au parti communiste ni à l'amitié roumano-soviétique. C'est vous pourtant qui devriez nous démontrer que la Russie est vraiment notre amie.

— Bien sûr que c'est notre grande amie et alliée, puisque c'est son armée qui a libéré Bucarest.

— Passons outre à ce détail faux, mais si vous....

— Camarade agitateur, fais-la taire. Elle parlera au « prétoire » russe.

— Je ne comprends pas le russe.

— On te traduira la sentence. »

En hurlant à qui mieux mieux, nous sommes arrivés à la place de la Victoire, où j'aperçois enfin des agents. Je crie pour les appeler et fais des efforts pour me dégager.

Les agents sont intervenus. Je présente mes papiers, et un agent demande aux quatre agitateurs, qui se sont tus comme par miracle, de le faire également. Le groupe

ainsi renforcé se dirige vers le poste de police, pendant que mes quatre agitateurs protestent.

« Camarade agent, nous avons reçu l'ordre du responsable de la manifestation d'emmener cette fasciste au « prétoire » russe.

— Vous discuterez avec le commissaire. »

Je respire. Ils ont lâché mon bras, et je marche un peu en avant. Mes agitateurs n'ont pas l'air pressés d'arriver. Après nous avoir demandé d'écrire nos déclarations, le commissaire s'adresse aux quatre « camarades agitateurs de l'équipe de choc numéro 5 » :

« Je lis dans votre déclaration que mademoiselle est réactionnaire, fasciste et agente de l'impérialisme anglo-américain. Pourtant la Russie est l'alliée de ces deux pays ? »

Les « camarades » entonnent en chœur :

« Les Anglo-Américains sont impérialistes. »

Le commissaire n'a pas l'air de vouloir discuter, et nous demande de partir chacun chez nous. Je le prie de me faire accompagner jusqu'à la maison par un agent. L'équipe se remet à hurler :

« Tu peux te faire accompagner par tous les agents du monde. On te retrouvera, même si tu te fourrais dans un trou de serpent. Sale fasciste ! »

Le commissaire veut dresser un procès-verbal de menaces. Je refuse et quitte le poste.

Je suis arrivée chez moi vers 4 heures de l'après-midi, décidée à devenir reporter politique au *Viitorul*.

Le lendemain, je débute dans mon nouveau métier.

IV

DEPUIS que je partage mon temps entre le tribunal le ministère de l'Intérieur et la rédaction du journal, le gouvernement Sanatesco a été remanié et, le 6 décembre, le général Radesco est devenu président du Conseil.

L'équipe de l'Intérieur a changé elle aussi depuis que Radesco est ministre de l'Intérieur, et des quatre sous-secrétaires d'État, l'un, Dimitrie Nistor, est libéral, un autre, Teohari Georgesco, communiste.

Je vais à l'Intérieur une fois par jour chercher les nouvelles, et je me suis habituée à voir des ministres en chair et en os. Je vois aussi ce qui se passe à Bucarest, et c'est beaucoup moins drôle.

Les communistes font des manifestations presque chaque jour. Les membres des comités syndicaux ne sont pas choisis par vote secret, mais par vote à main levée. Dans les usines, les ouvriers ont protesté, demandant le vote secret. Les communistes ont alors fait venir, pour assister au vote à main levée, des agitateurs armés. Les ouvriers ne possèdent pas d'armes et, même s'ils en possédaient, ce serait inutile. Dans les rues, les patrouilles soviétiques passent et repassent. L'armée roumaine est sur le front. Le parti communiste, couvert par l'Armée rouge, peut donc agir à sa guise. Dès que les comités syndicaux ont été remaniés par ce procédé démocratique, la terreur entre en jeu. Les ouvriers qui ont trois absences aux manifestations sont limogés sans préavis. La Chambre du travail ajourne *sine die* toutes les plaintes et le droit de grève a été aboli, car « le pays est en état de guerre et

travaille pour l'armée ». « Travaille pour l'armée.... » Les ouvriers sont traînés plusieurs fois par semaine à diverses manifestations pour demander un autre gouvernement et la mort de la réaction. « Réaction » veut dire tout ce qui n'est pas communiste. Aux séances du conseil des ministres, les communistes du gouvernement nient la responsabilité de la création de cet « État dans l'État ». Et le poste de radio communiste *La Roumanie libre* demande chaque jour que soit « démocratisée » l'armée, cette même armée qui est citée dans les ordres du jour du maréchal Staline.



Depuis une semaine, les nouvelles que j'apporte au journal jettent la panique dans la rédaction. En Moldavie, province voisine de la Bessarabie, qui, elle, nous a été reprise par les Russes, sévissent le typhus et la famine. Les équipes de choc communistes profitent de cet état de choses pour faire du bon travail. Et pas seulement dans les usines, comme à Bucarest, mais même dans l'administration. Dans chaque chef-lieu de département, il y a un préfet légal et un préfet nommé par les communistes. Il y a donc deux préfets, et deux polices aussi. Les terres sont partagées par les soins de ces mêmes équipes de choc qui veulent réaliser la réforme agraire avant le retour des troupes roumaines sur le territoire national. La population locale, affamée, en proie au typhus, assiste, impuissante, à ce spectacle auquel, du reste, elle ne comprend pas grand-chose. Les méthodes sont en effet totalement nouvelles.

Dans une séance du conseil des ministres, les communistes ont été rendus responsables de l'anarchie régnant en Moldavie. Ce même conseil des ministres a décidé de l'envoi d'une commission ministérielle d'enquête sur le terrain afin d'y rétablir l'ordre. Les communistes, qui

n'avaient préparé qu'une seule réponse aux accusations qu'ils pressentaient : « Nous ne sommes pas responsables », n'ont pu lancer leur slogan et ont dû accepter cette solution avant d'avoir consulté le comité central du parti. Ils ont posé néanmoins deux conditions avant d'accepter de faire partie de la commission : qu'aucun journaliste n'accompagne la commission et qu'ils aient le temps nécessaire pour se faire faire des piqûres antityphiques.

Le mot d'ordre de cette séance du conseil des ministres a été : « Garder le secret absolu. »



Le secret absolu n'a pas été gardé et, le lendemain, le directeur du *Viitorul* cherche un journaliste volontaire pour la Moldavie. Un volontaire qui doit être, en principe, le secrétaire du ministre libéral qui fait partie de la commission et en fait l'envoyé spécial du journal.

Pourquoi *un* secrétaire et non pas *une* secrétaire ? Je me propose.



Trois jours plus tard, je me présente à 6 heures et demie du matin au sous-secrétaire d'État de l'Intérieur, Dimitrie Nistor, que je connais pour lui avoir pris une interview quelques jours auparavant.

Devant le ministère de l'Intérieur, vingt autos en file indienne. Y prennent place non seulement les représentants des partis au gouvernement « de large concentration démocratique », mais aussi des médecins, des ingénieurs agronomes, des techniciens qui doivent rétablir un « ordre démocratique » en Moldavie. Je remets mes bagages au chauffeur et m'introduis dans l'auto du ministre libéral, à côté du sous-secrétaire de l'Armée de terre, le général Puiu Petresco et d'un sous-secrétaire

d'État socialiste, qui paraît très préoccupé par l'organisation des cadres de son parti en Moldavie. Il fait très froid — nous sommes en plein mois de décembre — et nous nous couvrons tant que nous pouvons. D. Nistor m'explique la situation en détail pendant que nous passons par des villages en ruine et des plaines glacées. Le voyage me semble interminable.



Relais à Focsani, le premier chef-lieu de département où nous devons « rétablir l'ordre ». Le discours officiel est prononcé par le préfet légal. Le préfet communiste demeure invisible. Dimitrie Nistor répond en apportant le message du gouvernement. Puisque les élections départementales ne sont guère possibles pour le moment, deux membres de chaque parti représenté dans le gouvernement sont invités à discuter avec les hôtes de Bucarest. La commission est installée derrière une grande table; devant la table, dix chaises bien alignées attendent leurs occupants : deux représentants de chaque parti : national-paysan, libéral, communiste, socialiste, Front des laboureurs.

Cependant, à la dernière minute, des citoyens, tenant leurs chaises à la main, font leur apparition. Ils se présentent eux-mêmes, essayant de couvrir de leurs voix le brouhaha général qui s'est emparé de la salle à leur arrivée :

Deux représentants des Jeunesses communistes ;

Deux femmes antifascistes ;

Deux représentants de la Confédération générale du travail ;

Deux représentants de l'Union des patriotes.

Je commence à comprendre : comme les Roumains manifestaient vraiment trop peu de sympathie au P. C., des formations du « type champignon » ont été

40 AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

créées du jour au lendemain, portant des noms neutres et destinées à attirer les naïfs. Lorsqu'il a été découvert que des organisations étaient destinées à camoufler le P. C., ceux qui ont donné leur démission ont été arrêtés par les équipes de choc. Avis aux amateurs!...

Maintenant, les représentants de ces nouveaux partis sont installés devant la commission.

La commission — sauf naturellement les communistes — proteste, invoquant l'illégalité des partis du « type champignon » qui ne sont pas représentés dans le gouvernement.

Emil Bodnaras, le représentant du P. C. dans la commission, se met alors à crier et à nous tenir un discours dans ce genre :

« Au nom du parti communiste... ta ta ta... la réaction bourgeoise-terrienne... ta ta ta.... Vive l'Armée rouge... ta ta ta.... Vive son glorieux chef, le maréchal Staline... ta ta ta.... Au nom du comité central du parti communiste, je propose X comme préfet et Y comme maire. »

Scandale. Les communistes scandent : « Staline, Staline », et dans la rue nous entendons les pas des patrouilles russes, chargées de veiller... au bien-être de la commission.

Je suis assise un peu à l'écart et je prends des notes. Je sens une présence derrière mon dos. Quelqu'un se penche pour voir ce que j'écris. Je tourne la tête. Une jeune femme aux yeux verts et à l'air tranquille. Et comme je la regarde, étonnée :

« Je suis Ana Toma, la secrétaire du camarade Bodnaras. Et vous ?

— La secrétaire de Dimitrie Nistor. Vous pourriez peut-être m'expliquer pourquoi M. Bodnaras et son collègue du parti, M. Vladesco-Racoasa, ont disparu juste quelques minutes avant le début de la séance et pourquoi leur retour a été suivi de l'apparition de tous ces

hommes tenant leurs chaises à la main ? Ne pensez-vous pas qu'en agissant ainsi M. Bodnaras cherche à influencer la commission et que cette commission s'est déplacée inutilement jusqu'ici ?

— Le camarade Bodnaras est totalement libre de prendre contact avec les représentants du parti.

— Vous savez bien que les autres délégués ne le font pas. »

Ana Toma ne me répond pas. Elle s'assied non loin de moi et se met à prendre des notes.

Mes notes seront transformées en reportages que je téléphonerai à Bucarest et qui paraîtront dans le *Viitorul*.

Les notes d'Ana Toma seront discutées, transformées par le comité central et envoyées à Moscou.

Question de nuance.



Second relais : Botosani. Même scène. Pendant les discussions, nous n'arrivons à tirer des communistes que les éternels slogans que nous connaissons maintenant par cœur. Au déjeuner, afin d'établir une atmosphère de détente et de collaboration, nous ne discutons pas. D'ailleurs, j'arrivais toujours au moment du dessert. Je venais du bureau de poste d'où j'avais téléphoné mon reportage. J'indiquais toujours en fin de liste les préfets et les maires élus. Ils étaient immanquablement F. N. D. (Front national démocratique, c'est-à-dire communiste.)

A l'autre bout du fil, mon camarade de rédaction s'étonnait :

« Pourquoi tous les votes vont-ils toujours au F. N. D. ?

— C'est simple. Écoute. Les communistes ne veulent pas admettre de vote secret. Seul le vote à main levée semble leur agréer. Et même avec le vote secret, les intrus

42 AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

invités par Bodnaras, qui arrivent en tenant leurs chaises à la main, forment une majorité accablante.

— Et les autres ministres sommeillent ? Pourquoi ne protestent-ils pas ? Pourquoi ne reviennent-ils pas à Bucarest et continuent-ils ce voyage inutile ?

— Parce que, de toute manière, l'élection des maires et des préfets doit être ratifiée par le conseil des ministres. Je suppose que la grande discussion aura lieu devant le conseil, au retour. Le seul résultat positif pourrait être une profonde connaissance des méthodes de travail du P. C. Quant à l'enquête sanitaire....

— La Croix-Rouge a envoyé des médicaments....

— Les trains et les camions sanitaires passent devant une douane communiste. Les communistes font du marché noir avec les médicaments ainsi obtenus. Une grande partie des camions sont réquisitionnés et dirigés vers Reni et la Russie.

— Bien joué, ma parole. Quelle tête fait Bodnaras ?

— Toujours sombre. Sa discussion préférée : « Comment je me suis évadé de la prison d'Aiud. » Ne dit rien de ses séjours à Moscou. Hurle avec conviction les mots d'ordre du parti. Porte un très réactionnaire costume de golf. Allure plutôt teutonique que russe.

— Résultat général ?

— Nul. Si les Russes ne s'étaient pas opposés aux élections départementales en prétextant l'état de guerre.... »



La scène continue à se jouer dans chaque département, identique jusqu'à l'écœurement : devant la commission, les représentants des partis démocratiques expriment leur point de vue sur la réorganisation du département, indiquant en général des personnes plutôt neutres, mais préparées en ce sens. Les communistes et leurs adeptes

récitent une leçon apprise par cœur, dont Staline et la glorieuse Armée rouge forment les leitmotive. De véritables perroquets.



Iassy : capitale de la Moldavie. Bodnaras propose pour le poste de préfet M. Alexiuc. M. Rautu, national-paysan, se lève effrayé.

« Mais voyons, monsieur Bodnaras, nous ne pouvons plus continuer ainsi. Il nous est impossible de nommer à Iassy, berceau de toute la culture roumaine, un préfet n'ayant que quatre classes élémentaires et étranger au département. C'est contraire à toutes nos lois !

— Vous voulez dire aux lois réactionnaires ? »

Tout le monde se met à hurler. Et tout d'un coup, par le plus pur des hasards, des balles brisent les fenêtres et vont se loger dans les murs. On tire sur nous. Il n'y a pas de blessés. La séance est néanmoins suspendue sans qu'aucun accord soit intervenu.

Je m'apprête à *sortir* pour téléphoner mon reportage lorsque le chauffeur fait irruption dans la salle et me jette d'un air désespéré :

« Mademoiselle, lorsque ces canailles ont tiré, j'ai pris la fuite. Ils en ont profité pour dévaliser l'auto et prendre votre valise et votre manteau. Je les ai vus, j'ai voulu leur courir après, mais ils ont tiré dans ma direction. »

Je regrette surtout mon « journal de bord » avec mes impressions de Moldavie, qui devait me servir pour les conclusions des articles. Le manteau, la valise.... Tant pis. Les risques du métier d'envoyé spécial.



Je suis restée en blouse. Ana Toma me prête un chandail rouge et une canadienne.

Ana Toma est une bonne camarade. C'est une com-

muniste convaincue; elle a passé deux mois en prison, a souffert pour sa foi, ce doit être pour cela qu'elle m'intimide un peu. A condition d'éviter les discussions politiques, nous arrivons à nous entendre assez bien. Mais ce n'est guère possible d'éviter toujours les discussions politiques.

Le soir, après la scène de Iassy, nous partageons la même chambre. Malgré la fatigue — depuis le départ de Bucarest nous n'avons pas dormi plus de quatre heures par nuit —, nous n'arrivons pas à trouver le sommeil. Inévitablement, nous nous mettons à discuter. J'essaie de lui expliquer qu'en persévérant dans cette voie le P. C. risque de n'avoir aucun député dans le futur parlement. Dès la fin de la guerre, il y aura des élections libres et alors.... Ana Toma se fâche :

« C'est idiot de ta part. Tu es pauvre, tu vis de ton travail, je ne vois pas ce que tu vas chercher dans un parti capitaliste.

— Le parti libéral a fait en Roumanie les premières réformes agraires et sociales.

— C'est idiot, vois-tu. Tu n'as pas d'avenir chez les libéraux. Notre parti a besoin d'éléments jeunes, énergiques. Inscris-toi chez nous.

— Écoute, nous n'allons pas reprendre une discussion que nous connaissons toutes les deux par cœur. » Et en riant : « Et puis, tu sais bien que j'ai horreur des mots d'ordre. »

Il y a un silence. Cinq minutes plus tard, elle veut reprendre la conversation, mais je fais semblant de dormir.



Le lendemain, en revenant du téléphone, je trouve toute la commission très agitée. Emil Bodnaras crie plus fort que tous les autres :

« Qui est l'envoyé spécial du *Viitorul* ? »

— Moi.

— Je ne me serais pas attendu à cela de votre part. Je pensais que vous étiez quelqu'un de loyal. Dans la *Scân-teia*, il n'y a pas une seule note, une seule ligne sur cette mission qui nous a été confiée par le gouvernement. »

D'entendre Emil Bodnaras me parler de loyauté me met en joie.

« C'est vous qui me parlez de loyauté, vous qui faites venir tous les partisans que vous avez achetés la veille pour obtenir la majorité des voix, vous qui nommez des préfets inconnus dont le comité central vous a fourni par avance la liste. Vous vous mettez en colère parce que j'ose faire mon métier de journaliste. Votre camarade de parti, M. Lucretiu Patrascanu, ministre de la Justice, a déclaré dans le décret d'amnistie que les libertés publiques ont été rétablies à partir du 23 août. La liberté de la presse figure parmi elles. Je ne vois donc pas ce qu'il y a de choquant à ce que je raconte dans mon journal ce qui se passe ici. »

Je crois que je suis arrivée à le faire sortir totalement de ses gonds.

« Vous avez choisi la plus mauvaise voie possible. Vous êtes jeune, énergique, et vous perdez votre temps avec ces pourris des « Jeunesses libérales ». Je ne vous croyais pas aussi réactionnaire. Prenez garde, vous finirez très mal. »

Je continue à rire. « Vous finirez très mal », dans la bouche d'Emil Bodnaras, ne m'effraie pas. Il est communiste. Et puis ? La guerre va finir, les Russes quitteront le pays et, sans leur soutien, les communistes sont assurés de n'obtenir pas même une voix sur mille aux élections. Leur attitude de ces derniers mois, les faits qui se passent sous nos yeux sont la meilleure propagande anti-communiste du monde. Emil Bodnaras peut bien crier.

Il me fait simplement rire. Le tout est de tenir le coup jusqu'au départ des troupes russes. Après, tout ce cauchemar prendra fin en une seule nuit.

Braila. Dernière escale avant le retour. Ana Toma m'invite à l'accompagner à un arbre de Noël organisé par le parti. Elle ne désespère pas de me convertir. Je suis exténuée par toutes ces discussions stériles. Nous parlons toutes les deux des langues tellement différentes que la conversation n'est plus un dialogue, mais seulement deux monologues, séparés, nets, définis comme d'irré-médiables lignes parallèles. Nous ne nous rencontrerons jamais. Je refuse de l'accompagner. Elle paraît étonnée. Je lui dis que j'ai le cafard, que cette épidémie de typhus me déprime, qu'il faudrait prendre des mesures urgentes pour enrayer l'épidémie, au lieu de discuter interminablement. Imperturbable, elle me répond que le typhus a été apporté en Moldavie par les fascistes et la réaction. Elle me regarde de ce même visage impassible avec lequel elle écoutait hier les rapports des médecins désespérés : dans chaque département, il y a au moins dix mille cas de typhus, et la famine est tellement grande que les paysans font du pain avec de l'écorce d'arbre. Je lui répète les faits et, au lieu de me répondre, elle se met à me parler d'Ana Pauker. C'est sa meilleure amie. Non, non pas son amie, son ange gardien. Généreuse, sans ambitions, elle n'est pas entrée dans le gouvernement parce qu'elle préférerait travailler dans l'ombre au bien du peuple roumain. A entendre parler Ana Toma, jecrois avoir devant mes yeux l'image d'un apôtre capable de marcher pieds nus et en haillons pour venir au-devant du peuple roumain et se sacrifier pour lui. Je hausse les épaules. Je suis trop fatiguée pour répondre. Je laisse partir Ana Toma et me mets à rédiger les conclusions de mon voyage pour le journal. On frappe à la porte. J'ai peur qu'Ana Toma ne revienne m'endoctriner. Non, ce

sont des gosses avec une grande étoile en papier peint représentant la crèche, qui s'installent au milieu de la pièce et se mettent à chanter des airs naïfs pour annoncer la naissance du Christ. Je crois que je me suis mise à pleurer parce qu'ils se sont arrêtés de chanter et me regardent, interdits. Je leur donne des pommes et des biscuits, et ils s'en vont.

Dehors, il neige. J'allume une cigarette et je me remets à écrire fiévreusement.



Retour à Bucarest. Mes camarades du journal me portent en triomphe à travers la rédaction. C'est un succès. *Viitorul* a été le seul journal informé de la situation en Moldavie. Mihai Farcasanu vient lui-même me donner solennellement l'accolade. Je me sens devenir un grand personnage, mais je n'arrive pas à me mettre à leur diapason et à rire comme il le faudrait. J'entends encore résonner la phrase d'un communiste qui, me prenant pour une des leurs, m'avait allégrement offert de me montrer la préfecture de Braila.

« Sois la bienvenue, camarade, m'avait-il dit.

— Je te remercie, camarade, lui avais-je répondu, entrant dans le jeu. Comment vont les affaires ?

— Ça va comme sur des roulettes. L'Armée rouge nous donne un tel coup de main !... »

J'AI repris mes courses quotidiennes de l'Intérieur à la rédaction et de la rédaction à l'Intérieur. Je porte une canadienne et il continue à geler. Mais je n'ai vraiment pas les moyens de m'offrir un manteau. Je cherche à y remédier en m'affublant de plusieurs chandails de couleurs différentes.

C'est dans cette tenue plutôt fantaisiste que je me présente, trois jours après mon retour, au directeur de cabinet de l'Intérieur. Il me reçoit en souriant, ce qui est plutôt rare. Il vient me serrer la main et me féliciter de mes exploits en Moldavie. Lucretiu Patrascanu est présent et me regarde un peu de travers. Le directeur de cabinet me dit :

« Je vais vous présenter au général Radesco. »

J'avais bien senti que j'étais montée en grade, mais pas à ce point.

« Vous croyez que le général m'accorderait une interview ?

— Vous le verrez bien. Prenez place.

— Mais vous m'aviez dit, il y a un mois, que les audiences devaient être fixées quelques semaines à l'avance.

— Nous ferons une exception pour vous. »

Cela commence à paraître vraiment trop réel. Je balbutie :

« Vous ne pourriez pas me fixer un rendez-vous pour demain ? Comment voulez-vous que je me présente au général avec des chaussettes trois-quarts ?

— Voulez-vous, oui ou non, lui prendre une inter-

view ? Je vous avertis : ne l'appellez pas « Excellence ». Il ne le supporte pas. Dites-lui « général. »

Le général Radesco n'accorde jamais d'interview. C'est une occasion inespérée. J'insiste cependant.

« Fixez-moi une heure d'audience pour demain ; je réfléchirai aux questions que je dois lui poser. »

Mais le directeur de cabinet ne m'écoute déjà plus. Il presse sur un bouton, sonne. Lucretiu Patrascanu regarde l'heure et sort en disant qu'il reviendra dans une demi-heure. Le directeur de cabinet disparaît lui aussi dans la pièce à côté. Je demeure seule dans le bureau, où deux téléphones brisent à intervalles réguliers par leurs appels le silence un peu officiel. Je voudrais tellement n'être plus là ! La porte s'ouvre en grand, et j'entends mon nom prononcé d'une manière solennelle par le directeur de cabinet, qui reste figé sur le seuil.

J'entre dans le bureau du premier ministre. Derrière une table chargée de papiers, un homme grand et mince aux cheveux blancs, en uniforme sans décorations. J'ai devant mes yeux l'homme qui a écrit une lettre ouverte au représentant de Hitler à Bucarest, le baron von Killinger, pour protester contre l'occupation allemande en Roumanie et qui a payé ce geste d'une année de camp. J'ai devant mes yeux l'homme qui tient en ce moment tête aux Russes et au P. C. Il a entre ses mains le ministère de l'Intérieur, et c'est à cause de sa fermeté que les communistes n'ont pas encore réussi à s'emparer de tous les postes de commandement et à arrêter comme ils le voudraient tous ceux qui leur résistent. Nous osons sourire, vivre, lutter parce qu'il est là. Il est donc tout à fait normal que je me sente à ce point intimidée.

De son côté, le général paraît très surpris.

« C'est vous l'envoyé spécial du *Viitorul* en Moldavie ?

— Oui, général.

— Pour un envoyé spécial, vous êtes un peu jeune.

— J'ai vingt-quatre ans, général. »

Je suis de plus en plus intimidée, et je n'ai aucune idée de la manière dont je vais commencer l'interview.

« D'après vos reportages vous paraissez très inquiète de la situation en Moldavie.

— Oui, général.

— Vous avez été recherchée par les Allemands et vous vous êtes cachée ?

— Oui, général.

— Les Jeunesses libérales sont formées d'éléments énergiques, courageux.

— Oui, général.

— Mihai Farcasanu a réussi à réunir autour de lui, au *Viitorul*, une équipe de collaborateurs qui fait de ce journal un des seuls qui aient de la tenue.

— Oui, général. »

Le directeur de cabinet ouvre la porte et annonce Lucretiu Patrascanu.

« Je vous félicite, mademoiselle. Vous faites du très bon travail.

— Je vous remercie, général. »

L'audience a pris fin, et je n'ai pas été capable de prendre l'interview. Je la voyais déjà, paraissant sur deux colonnes en première page. « Oui, général. Non, général. » Je m'étais sentie paralysée comme un soldat qui présente les armes.

Je me heurte à Lucretiu Patrascanu qui entre. Le directeur de cabinet me dit :

« Vous avez de la fièvre ? »

Je dois être toute rouge.

« J'ai une grande nouvelle pour vous.

— Ils nous ont accordé la cobelligérance ?

— Pas encore. Est-ce que vous voulez être chef de cabinet à l'Intérieur ?

— Vous vous payez ma tête ?

— Assurément non. Nous avons besoin d'un élément énergétique comme vous. »

Je ne comprends pas pourquoi, du jour au lendemain, tout le monde me considère comme « un élément tellement énergétique ». Le directeur de cabinet reprend :

« Nous travaillerons ensemble. Donnez-moi votre adresse. Demain matin, vers 8 heures, j'enverrai l'auto du ministère vous chercher.

— Est-ce que je pourrai continuer à travailler au journal ?

— Naturellement.

— D'accord. »

En sortant, j'essaie de me tenir correctement sur mes jambes et je pense que mon journal sera décidément le mieux informé dorénavant.



Mes camarades de rédaction ont fêté l'événement en m'offrant un manteau. Parsouscriptions, évidemment.



Depuis que je suis chef de cabinet je n'arrive plus à lire un seul livre. En échange, je lis chaque jour les bulletins de presse et de radio et tous les journaux.

Pour être un chef de cabinet parfait, il faut sourire tout le temps. Lorsque j'ai mal à la tête, je souris. Lorsque je n'ai plus d'argent, je souris. Lorsque je suis malade, je souris. Un véritable programme de vie. Le sourire représente l'arme la plus précieuse et la plus nécessaire à ce genre de métier. Si je ne souriais pas, les adversaires du gouvernement seraient convaincus que la situation est désespérée. D'ailleurs, tous les sourires du monde ne pourraient la rendre meilleure.

Je n'ai pas un moment libre, et c'est un problème

de trouver le temps nécessaire pour me rendre à une conférence de presse convoquée par Petre Groza, vice-président du gouvernement et chef du Front des laboureurs.

J'y suis arrivée en retard. Je suis descendue de l'auto devant une immense villa. Un laquais m'ouvre la porte. Le chef du protocole annonce, en écartant un très théâtral rideau rouge :

« Le représentant du journal *Viitorul*. »

Je passe dans un somptueux salon, où vingt personnes se mettent debout. Rien que des hommes. Je vois une série de journalistes très connus. Petre Groza, tout souriant, vient à ma rencontre et dit en me serrant la main :

« Toujours malins, ces libéraux. Ils nous envoient une journaliste. Et belle, par-dessus le marché. Mademoiselle, prenez place à mes côtés. Nous présiderons la séance ensemble. »

Petre Groza a une tête carrée. Il ressemble à un paysan habillé en citadin qui fait des efforts désespérés pour paraître dégagé. C'est un des hommes les plus riches de Roumanie, mais son principal titre de gloire est un mois passé en prison, d'où il est sorti grâce à l'intervention de Iuliu Maniu. S'il a entretenu des rapports avec les communistes pendant la guerre, ce fut surtout pour en tirer des avantages personnels et augmenter sa fortune. Il a profité de la persécution des juifs et de la nationalisation de leurs propriétés : une banque et une fabrique de liqueurs sont ainsi passées à son compte personnel. Ce fut là le résultat de quelques réunions tenues par les communistes dans sa maison pendant la guerre. Grâce à cette « lutte pour le peuple », il est devenu l'une des *persona grata* de Moscou. Il n'est pas intelligent. La psychologie classique du parvenu qui, héritant tout d'un coup d'une fortune immense,

veut pour autant devenir un personnage célèbre et avoir sa photo dans les journaux. Moscou a réalisé son rêve, et Groza exprime sa gratitude en obéissant aveuglément à des ordres qu'il n'essaie même pas de comprendre.

Je m'assieds à côté de lui, agacée par ses mots d'esprit que je n'apprécie point. Petre Groza poursuit la séance en insultant Maniu et Bratianu. Le reste à l'avenant : tous ceux qui occupent des postes dans le gouvernement et ne sont pas communistes reçoivent ainsi un petit lot d'injures classiques : fascistes, réactionnaires, pourriture bourgeoise, etc. Il en vient enfin au sujet de la conférence :

« La Transylvanie ne nous sera accordée qu'au moment où la Roumanie aura un gouvernement démocratique. La cobelligérance également. »

Nicolaie Carandino, directeur du journal *Dreptatea*, intervient :

« La cobelligérance nous sera accordée pour notre effort militaire. Nous avons déjà perdu 65 000 soldats en Transylvanie. La Transylvanie nous appartient, vous le savez, Excellence. Vous savez aussi que la Transylvanie nous a été prise par Hitler en juillet 1940. L'auriez-vous oublié, par hasard, Excellence ? »

Les journalistes applaudissent. Petre Groza devient rouge et dit en riant :

« On voit bien que vous êtes le poulain préféré de Maniu. Nous verrons bien qui a raison. Parce que, sachez-le, messieurs, moi, j'ai un très bon horoscope. J'ai été doté d'une bonne épouse, j'ai été doté de bons enfants, j'ai été doté d'une bonne fortune ». Et regardant avec sous-entendu une photo placée bien en évidence sur la table et où une célèbre vedette de music-hall montre toutes ses dents : « Et pour le reste, je ne suis pas plus à plaindre. »

Moment de stupeur générale. Les directeurs des plus grands journaux de Bucarest assistent à cette conférence de presse. Je crois que c'est la première fois qu'ils entendent et voient un ministre de ce genre. Mais, imperturbable, Petre Groza enchaîne et continue à insulter la réaction. Nous avons tous l'impression d'entendre lire à haute voix l'éditorial de l'organe du P. C. : *Scânteia*. Petre Groza, ayant fini de jouer son rôle politique, nous invite à prendre « un verre de vin ». Nous passons dans une salle à manger du plus pur style Renaissance. Le « verre de vin » si modestement annoncé par Petre Groza s'est transformé en champagne et caviar. Petre Groza nous fait les honneurs en nous encourageant :

« Mais reprenez, reprenez donc. Il y en a encore, vous savez. »

Il vient vers le groupe dans lequel je me trouve et se met à nous raconter des anecdotes grivoises. Je trouve un motif quelconque pour excuser ma sortie, et je descends les escaliers. Je croise Miron Constantinesco, le rédacteur en chef de *Scânteia*, qui me jette ironiquement :

« Les libéraux en ont assez.

— Je crois bien, dans une maison aussi prolétaire ! »

Je respire enfin l'air frais de la nuit. Je suis partagée entre l'écœurement et l'envie de rire. Je me demande si cet individu discute de la même manière des questions graves qui passent devant le conseil des ministres. Petre Groza étant trop bête pour atteindre au pittoresque, je considère ma soirée comme totalement perdue.

De retour chez moi, je rédige une note anodine pour le journal. Si j'écrivais selon mon cœur, je serais censurée par la commission alliée de contrôle. « Alliée, c'est-à-dire russe », comme diraient mes camarades de rédaction.



Lorsque j'arrive ce matin-là au *Viitorul*, je trouve la rédaction sens dessus dessous. Mihai Farcasanu téléphone à droite et à gauche, Gheorghe discute avec des ouvriers, les portes claquent. Je cours vers Farcasanu, qui m'explique entre deux coups de téléphone ce qui s'est passé.

Des ouvriers typographes communistes se sont transformés, de par leur propre volonté, en censeurs et, des articles ne leur convenant pas, ont refusé de les imprimer et décidé en séance de nuit la suppression du journal.

Nous n'avons même pas le temps de nous indigner. Nous devons faire vite. Au bout d'une heure nous avons réussi à toucher par téléphone et par le cycliste assez de jeunes membres du parti connaissant la typographie. Ils viennent en courant au journal. Au bout d'une autre heure, les deux salles de la rédaction sont remplies de volontaires. Je descends avec eux tous au sous-sol où ils se partagent le travail.

Je n'étais venue que pour une demi-heure et j'y suis restée deux heures. Je pars en courant à l'Intérieur en leur promettant de venir passer la nuit à leurs côtés pour leur donner un coup de main.



Le lendemain *Viitorul* est imprimé, et j'assiste au départ des équipes de volontaires qui en assurent la distribution.

Je respire comme après une nuit de combat. Je m'écroule sur une chaise et me relève aussitôt comme mue par un ressort. Je dois être à 8 heures à l'Intérieur. J'y cours et je bois café sur café, pendant que les téléphones sonnent à intervalles réguliers, que je fixe

automatiquement des audiences et que j'arbore mon éternel sourire pour recevoir « le camarade ministre » Teohari Georgesco, qui, comme toujours, me regarde de travers en me demandant à voir le général.



Ce lundi 12 février, j'arrive au bureau très fatiguée. Je comptais sur le dimanche pour récupérer des forces et, dimanche, j'ai été prise toute la journée par le discours que le général Radesco a tenu dans la salle du cinéma Aro. La séance devait avoir lieu dans la salle du cinéma Scala. Mais les communistes, décidés à empêcher par tous les moyens ce discours, avaient embauché des individus pour deux mille lei par homme, plus l'argent pour le billet de cinéma, dernière représentation du soir. Et, à la fermeture de la salle, les spectateurs, au lieu de sortir, étaient restés sur place. Tout simplement. Vers minuit, un camion portant l'inscription « Défense patriotique » avait stoppé devant le cinéma. Quelques volontaires avaient déchargé les aliments, et les responsables les avaient distribués dans la salle « pour la nuit ». Avertie, la police les avait laissés tranquillement dormir dans la salle où devait parler le lendemain le premier ministre. Et à l'heure du discours, le général Radesco a parlé dans la salle Aro, à quelques centaines de mètres de distance du Scala. Ceux qui étaient venus l'entendre n'ont eu à faire que quelques pas de plus. Ils ont pu ainsi écouter le premier ministre faire le bilan de deux mois de gouvernement. Le tour a été bien joué.

Les correspondants de presse étrangers qui s'étaient rendus dans la première salle commençaient leurs articles dans ces termes :

« Dans une atmosphère irrespirable, environ mille hommes buvaient sans cesse de l'eau-de-vie. Les respon-

sables enjambaient les fauteuils en criant : « Alors, camarade, tu as eu ton pain ? »

Mon bureau est chargé de journaux et, comme le général n'est pas encore arrivé, je me mets à rédiger le bulletin de presse à son intention. La presse communiste attaque violemment Radesco et son discours. Je passe. Les arguments sont archiconnus. Je lis les communiqués et les résume :

« Dans les monts Tatra, les troupes de l'armée roumaine avancent toujours. »

Le téléphone. Un directeur de journal. Il veut savoir s'il n'y a rien de nouveau à propos de la cobelligérance. Non, rien. Cette question nous obsède tous. Aujourd'hui encore, trois grands articles dans *Dreptatea*, *Viitorul* et *Scânteia*.

Dreptatea écrit :

Nous avons pris des engagements et nous les tiendrons. Au prix de tous les sacrifices, de n'importe quel travail. Qu'on reconnaisse nos efforts et qu'on apprécie ce que nous faisons pour remplir les obligations prises. Qu'on offre à la Roumanie et à son vaillant peuple la qualité de cobelligérant. A un pays dont l'effort de guerre a été apprécié comme le quatrième après celui des États-Unis, de la Russie et de la Grande-Bretagne, à un pays qui a rompu le premier avec les puissances de l'Axe, à un pays qui a contribué ainsi au revirement de la situation en Bulgarie et en Finlande, à un pays qui a accompagné la brave et glorieuse Armée rouge dans la plus grande offensive connue jusqu'à présent dans la guerre actuelle....

Même son de cloche dans *Viitorul* :

Reconnaître à la Roumanie le statut de cobelligérant équivalant à un soutien moral donné à un moment opportun à notre peuple, dont les luttes rendent des services à la cause alliée. Nous avons confiance dans l'esprit d'équité des

Alliés et nous espérons qu'à la conférence imminente des trois grandes puissances cette juste revendication de la Roumanie sera examinée et recevra la solution qu'elle mérite.

Évidemment, *Scânteia* n'est pas de cet avis. Je connais d'ailleurs son opinion, puisque je l'ai entendu exprimer par Petre Groza en personne l'autre jour. Je parcours quand même l'éditorial.

Est-ce que la Roumanie remplit actuellement les conditions de l'armistice ? Assurément non. Si, en ce qui concerne la lutte armée, le peuple se sacrifie étant présent sur les lignes de feu et dans les usines qui travaillent pour la guerre, on n'a à peu près rien fait quant à l'œuvre de démocratisation, parce que la réaction crée sans cesse des obstacles partout....

Le chef du cabinet de Teohari Georgesco m'interrompt pour me dire que son « camarade ministre » veut être reçu tout de suite par le général. Je lui promets de l'avertir dès que le général sera arrivé et je me remets à mon bulletin.

Le général est enfin là, et, en lui présentant des papiers à signer, je lui dis que Teohari Georgesco voudrait le voir.

« Il n'a qu'à venir. »

Je téléphone et, cinq minutes après, Teohari Georgesco entre. Je le vois régulièrement depuis un mois, mais je ne sais pourquoi aujourd'hui je l'observe plus attentivement : il est petit, chauve, avec quelque chose de ployant et en même temps d'insolent. Il ne reste plus comme les autres jours, à me parler de sa grande générosité, dont il ne fournit du reste aucune preuve. Aujourd'hui, il paraît pressé. Je l'introduis dans le bureau du général. Teohari Georgesco le salue d'une manière qui me fait penser à un accordéon en papier qui se

dégonflerait brusquement. Je prévois une audience orageuse, parce que, en dehors de l'affaire du cinéma Scala occupé hier par les communistes, il a de nouveau donné des ordres qui contrecarrent les décisions du dernier conseil des ministres.

Et, lorsque, une demi-heure plus tard, Teohari Georgesco sort de la pièce à côté, il est rouge et encore plus courbé qu'à l'arrivée. Il sourit en passant à Gheorghiu-Dej, « camarade ministre » des Communications, qui attend dans mon bureau son tour. Gheorghiu-Dej a des yeux intelligents et une figure ouverte. En Moldavie, Ana Toma disait en parlant de lui sur un ton d'extase : « Il est tellement beau. »

Il entre à son tour chez le général, et je lui fais vainement des signes pour qu'il éteigne sa cigarette : le général est souffrant et ne supporte pas la fumée. Gheorghiu-Dej fait, comme toujours, semblant de ne pas comprendre. Peut-être est-ce sa manière de se venger de ce que le général finit toujours par lui imposer.

Et, pendant que l'audience commence à côté, j'essaie de finir mon bulletin de presse.



Deux jours plus tard, un coup de téléphone de Mihai Farcasanu m'apprend que l'incident des ouvriers a été clos. Et comme je m'étonne :

« Ils sont venus me trouver ce matin en m'expliquant que les salaires étaient trop bas et que c'est à cause de cela qu'ils ont cessé d'imprimer le journal.

— Mais c'est un prétexte ! Ils n'ont jamais parlé de salaires au moment où ils ont décidé la suppression du journal. Du reste, leurs salaires étaient calculés sur le barème en cours dans toutes les imprimeries.

— Justement, c'est un prétexte. Invoqué maintenant, une semaine après la cessation du travail. Mais je

m'en suis emparé. J'ai augmenté les salaires. Ils ont eu un drôle d'air déçu. Tu comprends ?

— Naturellement. »

Naturellement je comprends, je comprends tout. Et la mise en scène du Scala, et les agissements de Bodnaras en Moldavie, et les méthodes des groupes de choc communistes et la politique du comité central du P. C. Seulement, pour la première fois, je sens que la lutte est inégale : d'un côté eux, appuyés par l'U. R. S. S., eux qui ont des munitions, des armes et l'Armée rouge à leur disposition ; de l'autre côté nous, sans armes, sans munitions, sans soldats dans le pays, avec nos mains nues et notre volonté de vivre, de survivre. Je ne sais pourquoi, je me sens soudain très lasse.

Encore le téléphone. Et comme je vais annoncer Lucretiu Patrascanu au général, je redresse les épaules, j'allais oublier : il est là, à côté de nous. En revenant c'est d'une voix très ferme que je prie Lucretiu Patrascanu de venir immédiatement : le général l'attend.



Je suis obligée d'accompagner le général à toutes les réceptions officielles et, quand il ne peut se rendre à l'une d'elles, de le représenter avec son cabinet. J'en reviens à chaque fois déprimée et écœurée par cette atmosphère tendue et fausse. Derrière chaque mot, derrière chaque sourire des officiers soviétiques ou des membres marquants du P. C., nous sentons très bien le coup de poignard. Dans l'ombre, quelque chose a l'air de se préparer. Et nous, à notre tour, nous devons faire des frais, paraître dégagés, amicaux. Ce petit jeu ne trompe personne, mais il faut le jouer. Exigences du métier.

Aujourd'hui, j'accompagne le général à la réception donnée par l'ambassade soviétique. Vinogradov y est présent. Il s'avance vers le général et lui serre chaleu-

reusement la main. L'interprète est à ses côtés et j'entends la traduction : « Le général Vinogradov félicite de tout son cœur le général Radesco pour la manière dont il gouverne le pays. »

Je m'éloigne et me dirige vers l'autre bout de la salle, où Mihai Farcasanu me fait signe. Je frôle en passant un groupe que je voyais de dos : Bodnaras et Ana Toma entourant Ana Pauker. Ana Toma reste droite et figée, et Bodnaras est presque au garde-à-vous. Ils me saluent à peine. Deux enfants qui vont en visite accompagnés par une gouvernante revêche et qu'ils craignent ne se conduiraient pas autrement. Après mon passage, Bodnaras se penche vers Ana Pauker et lui murmure quelque chose à l'oreille. Elle regarde maintenant dans ma direction. L'ange gardien d'Ana Toma paraît bien courroucé pour un apôtre. J'arrive enfin jusqu'à Farcasanu. Derrière nous, Petre Groza présente René de Weck, l'ambassadeur de Suisse, à un général russe, accompagné de l'inévitable interprète.

« M. René de Weck, ambassadeur de Suisse », dit Petre Groza.

L'officier russe n'a pas l'air de comprendre.

« Quel pays ? »

Imperturbable, René de Weck lui répond :

« La Suisse. Vous devez la connaître. C'est le pays des montres. »

Heureusement, j'ai le dos tourné et je peux rire à mon aise. Mihai Farcasanu, lui, est plus mal placé ; il fait quelques grimaces et prend un air distrait. Il me dit :

« Bodnaras et Ana Toma ont l'air de se diriger vers nous. A tout à l'heure ! »

- Et il disparaît. Je me tourne et je vois qu'Ana Pauker n'est plus dans la salle. Dès lors, Bodnaras me sourit et Ana Toma me tend la main.

« Montée en grade, hein, me lance Bodnaras. Je vous ai déjà dit que vous finiriez très mal. »

Je ris sans répondre.

« Mais non, mais non, intervient Ana Toma. Ne désespérons pas. Tu ne viendrais pas un jour chez moi ? Nous pourrions parler tranquillement. »

Elle n'a pas renoncé à m'endoctriner. Et comme je ne dis toujours rien :

« Je vais te donner mon adresse. »

Mais, avant qu'elle ait eu le temps de le faire, on nous annonce que la séance de cinéma commence. Les réjouissances continuent. Je prends congé de mes deux « camarades » et trouve une place dans la salle à côté du directeur de cabinet. Le film « culturel » commence : un documentaire où des serpents géants avalent gloutonnement des lapins et de minuscules insectes.

Serait-ce un symbole ? Manque de tact ou plus simplement réponse aux derniers documentaires présentés à la mission britannique, documentaires où le mot « liberté » était un peu trop répété. En tout cas, l'avertissement me paraît à peine déguisé.

Retour dans les salons. Le champagne coule à flots ; il faut bien rendre la pilule moins amère !



Viitorul vient d'être supprimé par décision de la commission alliée de contrôle. « Alliée, c'est-à-dire russe. »



Les réceptions officielles n'arrivent pas à détourner notre attention des drames qui se déroulent de plus en plus nombreux sous nos yeux.

Le dernier en date, c'est la déportation des citoyens roumains d'origine allemande dans des camps de travail

en U. R. S. S. Nous devons y assister impuissants ; cette fois-ci, personne n'y peut rien. La décision est prise et exécutée directement par les Russes, qui ne reçoivent ni demandes d'intervention ni réclamations. L'opération est menée par la N. K. V. D.

Les soldats roumains continuent à tomber dans les monts Tatra. L'armée roumaine est citée une fois encore dans l'ordre du jour du maréchal Staline, mais la cobelligérance ne nous est pas encore accordée. Nous espérons tous qu'elle nous serait accordée lors de la conférence de Yalta ! Mais la conférence de Yalta a pris fin le 11 février et nous n'en connaissons pas les conclusions.

Et c'est ainsi que nous approchons de la fin du mois de février 1945.

VI

EN ENTRANT dans le bureau du général, le matin du 23 février, j'ai encore présentes à l'esprit les phrases par lesquelles Radio-Moscou l'a attaqué dans son émission de la veille « au nom du peuple roumain ».

Le général n'est pas encore là. Je pose sur sa table de travail les clefs du bureau de Teohari Georgesco. Afin de prévenir l'anarchie totale, les sous-secrétariats d'État ont été dissous, par une décision du conseil des ministres. Dix jours étaient passés depuis, et Teohari Georgesco continuait néanmoins à venir à son bureau, à fixer des audiences, à donner des ordres, comme si de rien n'était. Le général m'avait donc demandé de fermer le bureau de Teohari Georgesco et de lui apporter les clefs. Je me vois encore ouvrant la porte et entrant dans le bureau de Teohari Georgesco. Son chef de cabinet lit tranquillement les journaux du matin. Je le prie de sortir et d'emporter ses journaux. Je dois fermer la pièce à clef. Au lieu de me répondre, il se met à lire d'un ton menaçant un article paru en première page de *Scânteia*.

« Écoutez. Cela vous fera peut-être réfléchir. *« Télégramme envoyé par Teohari Georgesco aux préfets et maires du pays : « Conformément à la décision prise par le conseil du Front national démocratique, je suis et je reste au poste que l'on m'a confié. J'attire spécialement votre attention sur le fait suivant : vous ne devez pas exécuter les ordres donnés par le général Radesco et dirigés contre le peuple. Par son attitude de dictateur le*

« général Radesco a prouvé être l'ennemi du peuple. »

— Pourquoi me lisez-vous ce communiqué ? Il ne prouve qu'une chose que nous savons déjà : que Teohari Georgesco s'oppose aux décisions du conseil des ministres. Depuis quand le Front national démocratique, qui n'est qu'une organisation politique, a-t-il le pouvoir de maintenir des ministres ?

— Depuis l'armistice.

— Je m'excuse, mais c'est faux. Le roi a accordé au général Radesco mandat pour constituer le gouvernement. Ce gouvernement existe légalement, et c'est lui seul qui peut prendre des dispositions légales.

— Radesco est l'ennemi du peuple.

— C'est votre opinion, et elle n'est pas partagée. En tout cas, Radesco n'a pas présenté sa démission au roi. Il est le chef du gouvernement.

— Il sera démis.

— Première nouvelle. De qui la tenez-vous ? En attendant, veuillez quitter cette pièce. J'ai reçu l'ordre de la fermer à clef pour empêcher votre chef de se rendre ridicule. »

Le chef de cabinet s'est levé, blême. Il brandit la *Pravda*.

« Vous n'avez pas lu la *Pravda* ? Évidemment, vous ne savez pas le russe. Je vous traduirai : « Le général Radesco s'est dévoilé dans sa conférence de l'Aro. C'est un antidémocrate. »

— Et la Scala ? Et le fait de faire occuper la salle par les communistes. C'est un procédé démocratique, peut-être ?

— Vous savez que nous avons les moyens de faire ouvrir cette porte que vous fermez aujourd'hui.

— De forcer la porte, vous voulez dire. Si Teohari Georgesco veut reprendre ses clefs, il n'a qu'à venir les demander au général. Elles seront sur son bureau. »

Le chef de cabinet vient vers moi, s'arrête à un pas et me dit d'un ton brusquement bas et menaçant :

« Vous êtes vraiment trop imprudente, mademoiselle.

— Je crois que vous l'êtes plus que moi. »

Il s'incline doucement et me dit de sa voix de tous les jours :

« Au revoir, mademoiselle. A demain.

— Demain, vous ne serez plus ici.

— Justement. J'espère vous voir au déjeuner de gala du Cercle militaire. » Et en insistant : « Ce déjeuner est offert par la commission alliée de contrôle au gouvernement.

— Je le sais bien, mais je ne vois pas pourquoi vous y seriez ; Teohari Georgesco ne fait plus partie du gouvernement. »

Il est maintenant sur le seuil de la porte et me regarde longuement :

« A demain donc, mademoiselle. Au Cercle militaire. »

Lorsque je raconte la scène au général, il me répond :

« Ils y seront peut-être. Quant à moi, je n'irai pas. »



Le lendemain, en me dirigeant vers le ministère, je vois les tramways couverts d'affiches : « Mort à Radesco », « Mort à Farcasanu », « Nous demandons que Radesco soit arrêté », « Nous demandons que Farcasanu soit arrêté », « A bas le gouvernement », « Vive l'U. R. S. S. », « Vive la glorieuse Armée rouge ».

Et cette Armée rouge qui vient toujours rappeler en fin d'affiche que les slogans ne sont pas dénués de fondement.

Aujourd'hui, les tanks soviétiques parcourent les rues. Ce 24 février est d'ailleurs le jour de l'Armée rouge.

J'arrive au ministère. Le général est souffrant, et je reçois l'ordre de suspendre toutes les audiences. Radou

Ionesco, le chef du Service secret, entre dans la pièce et me dit très calmement :

« J'ai commandé des sandwiches pour tout le monde. Et du thé. »

Puis, sans ajouter un mot, il entre chez le général. Mon étonnement est tel que je reste un moment sans répondre à l'appel du téléphone. Et, lorsque je décroche, j'entends la voix de Gheorghiu-Dej.

« Je voudrais parler au premier ministre.

— Je regrette, mais ce n'est pas possible. Le premier ministre est souffrant.

— Mais il doit venir au déjeuner du Cercle militaire.

— Malheureusement, il ne pourra s'y rendre. Le médecin lui a interdit tout déplacement. Vous savez d'ailleurs qu'il habite depuis quelques jours au ministère.

— Cela ne m'intéresse pas. Mais il doit venir au déjeuner. »

Depuis son retour de Moscou, Gheorghiu-Dej a une voix très assurée. J'excuse encore une fois le général, et je raccroche juste au moment où Petre Groza, une canne à la main, dégagé et souriant, entre.

« Je passe chercher le premier ministre pour le déjeuner du Cercle militaire. Comment s'habille-t-il ? Militaire ou civil ?

— En robe de chambre. Il est malade.

— Ce n'est pas mortel, j'espère ? dit en souriant Petre Groza.

— Une simple grippe.

— Je dois le voir à tout prix.

— Il ne pourra vous accompagner.

— Entre nous soit dit, je préférerais que ce soit vous qui m'accompagniez, ma belle. »

Pour Petre Groza, toutes les femmes sont « ma belle ». J'essaie de dominer mon énervement.

« Je vous remercie, Excellence. Je suis de service aujourd'hui.

— Moi, si j'étais une femme, je ne travaillerais pas autant. »

Je lui rappelle une des phrases classiques de ses discours : « La femme doit être dans le champ du travail. »

« Oui, mais vous, si vous ne m'annoncez pas au général, vous n'êtes qu'un saboteur.

— Je ne fais qu'exécuter les ordres de mon chef, Excellence.

— C'est votre dernier mot ? »

Petre Groza aime les phrases définitives.

« Oui, Excellence. »

Je respire. Il est sorti en claquant la porte.



Radou Ionesco me tend une cigarette. Il vient de sortir de la pièce d'à côté et parle sans me regarder.

« Vous fumez ? Je viens justement de dire au général que j'ai tant d'agents bénévoles que je serai bientôt obligé de congédier mon personnel.

— Les nouveaux inscrits au P. C. sous la pression des syndicats ?

— Oui. »

Il tire une bouffée de sa cigarette, puis, brusquement, l'écrase dans le cendrier.

« Les communistes ont reçu l'ordre d'attaquer le ministère de l'Intérieur aujourd'hui.

— Que dit le général ? »

Je n'arrive pas à dominer le tremblement de ma voix.

« Il est très calme. Rien de neuf de votre côté ?

— Gheorghiu-Dej a téléphoné et Petre Groza vient de sortir. Ils voulaient à tout prix emmener le général au déjeuner officiel.

— Vous êtes-vous demandé pourquoi *déjeuner* et non dîner ? »

Je hausse les épaules. J'évite autant que possible de parler. Ma voix tremble trop.

« Les communistes ont l'ordre d'attaquer incessamment. Incessamment, c'est-à-dire quelques heures après le déjeuner. Il valait évidemment mieux pour eux que le général ne soit pas à l'Intérieur à ce moment-là. Ce qui explique le déplacement de Petre Groza en personne. »

Et comme je me tais :

« Venez prendre un sandwich.

— Non.

— Si, si, vous en aurez besoin. Vous trouverez aussi du thé dans la grande salle d'audience. »

Je n'ai pas le temps de lui répondre. Le téléphone. Je passe l'écouteur à Radou Ionesco. Le colonel, qui assure la liaison entre le gouvernement et la commission alliée de contrôle, téléphone du Cercle militaire pour savoir si le général est parti de l'Intérieur.

« Le général est malade. Il ne viendra pas.

— Bon, ça ne va pas tarder, conclut Radou Ionesco. Allez chercher un sandwich et revenez vite. »



De retour au bureau. J'ai juste eu le temps d'avaler une tasse de thé en regardant par la fenêtre les camions chargés de manifestants qui défilent sur la place du Palais. Sur les camions d'immenses affiches rouges avec les portraits de Staline et d'Ana Pauker.

Un collègue est entré en courant dans la grande salle et m'a appelée :

« Vite, vite, dans votre bureau. »

J'ai grimpé les escaliers et j'arrive essoufflée. Le directeur de cabinet me tend l'écouteur.

« Continuez à prendre les communications. Toutes les

préfectures du pays sont attaquées. Avertissez au fur et à mesure le général. Je vais au cabinet militaire. »

Il est à peine sorti que le téléphone reprend.

« Ici, Craiova. La préfecture est attaquée. »

Coupé. Je veux me précipiter pour avertir le général. Autre appel.

« Préfecture de Focsani. On tire sur nous. »

De nouveau coupé. J'entre en courant chez le général. Il est debout et regarde par la fenêtre. Il se tourne vers moi :

« Alors ?

— Craiova, Focsani. Ils sont.... »

Le général me lance :

« Par terre ! Jetez-vous par terre ! »

Deux fenêtres sont brisées. Les balles sont allées se loger dans le mur. Le général est toujours debout. La voix du commandant du corps de garde qui est entré dans la pièce est couverte par le brouhaha du dehors. Le bureau du général est brusquement envahi. Tout le monde court. Le téléphone continue à sonner. Je me relève pour y aller. Je fais deux pas. Autre bruit de vitres cassées.

« Par terre ! »

Je suis enfin arrivée au téléphone, mais j'entends mal. Dehors la foule vocifère.

« Préfecture de Braila. Nous sommes attaqués. »

D'à côté me parvient la voix du commandant du corps de garde.

« Mon général, des groupes de choc essaient de prendre d'assaut l'entrée de la rue Wilson.

— Ordonnez à la garde de ne pas tirer. Vite. »

Téléphone :

« Préfecture de Roman. On tire sur nous. »

Je me précipite en courant chez le général. Le commandant de la garde, qui sort lui aussi en courant,

me bouscule, et je me retiens à la porte pour ne pas tomber.

Tout d'un coup, une détonation qui nous fige tous. J'entends pour la première fois le général crier :

« Qui a donné au corps de garde l'ordre de tirer ? »

Le commandant est revenu sur ses pas :

« Personne, mon général. Les soldats de la garde sont récemment revenus du front. Ils savent qu'ils ont le droit de se défendre lorsqu'on les attaque.

— Ici, nous ne sommes pas au front! »

La voix du chef du cabinet militaire précède son entrée :

« Mon général, les armes étaient chargées à blanc. »

Dans mon bureau, un de mes collègues de cabinet s'évanouit.

« Le médecin est au premier », me lance Radou Ionesco.

Je vais le chercher et me heurte dans le couloir à trois Russes en uniforme. Ils parlent tous les trois le roumain et crient à qui mieux mieux :

« Vous avez tiré sur le peuple ! »

Je leur réponds, brusquement calme.

« Vous obtiendrez tous les renseignements au cabinet militaire. C'est par ici, s'il vous plaît. »

Et je reviens sur mes pas, renonçant à chercher le médecin. Mon camarade est toujours par terre ! Quelqu'un lui jette de l'eau sur la figure. Les Russes continuent à hurler en roumain. Le chef du cabinet militaire les conduit auprès du général. Je repars chercher le médecin. Lorsque nous entrons dans la pièce, mon collègue n'est pas revenu à lui.

« Crise cardiaque », déclare le médecin.

Pendant qu'il est penché sur le corps installé sur deux chaises, j'entre chez le général. Les Russes sont partis. Le général discute avec Radou Ionesco. Il s'interrompt un moment pour me dire :

« Mettez un manteau. Il fait froid. »

Par les fenêtres brisées, l'air entre à grands flots.



Le soir est tombé. Depuis un moment, le bureau est un peu plus calme, et j'ai juste eu le temps d'allumer une cigarette lorsque j'entends un chant monter de la rue. Je me précipite vers la fenêtre, suivie par tous ceux qui se trouvent dans le bureau. Nous ouvrons la fenêtre en grand, et des éclats de verre tombent. Je vois une masse immobile qui entonne l'hymne national sur la place du Palais. Derrière moi, quelqu'un reprend le refrain. A ma droite, un collègue pleure. C'est un air, un simple air, mais cet air nous aide depuis des mois à tenir la tête haute, à résister dans le pays occupé. Le grand espace qui s'étend des grilles du palais royal au ministère de l'Intérieur est rempli d'hommes et de femmes qui ne sont pas venus en camion et ne portent pas de pancartes. Un grand cri : « Vive le roi », repris en chœur. Il me semble apercevoir, accroché aux grilles, Mihai Farcasanu et son immanquable manteau de cuir. Il fait un geste, il doit parler, parce que la foule ne crie plus, ne chante plus. Et de nouveau un grand cri : « Vive Radesco ! » Dans la pièce d'à côté, le général a lui aussi ouvert la fenêtre. L'hymne national reprend. Et tout d'un coup une auto fend la foule, qui s'écarte en deux vagues rapides. J'entends les crépitements et des cris. La voiture repasse. Elle mitraille la foule à droite et à gauche. Les cris redoublent. Je ne vois plus la voiture. Radou Ionesco jette un ordre. Quelqu'un crie :

« Les communistes tirent sur les gens. »

Le général se précipite dans le couloir. Nous le suivons en courant et sortons avec lui sur la place. Les gens courent à droite et à gauche, affolés. Au beau milieu de la place, le général lance des ordres aux soldats. Nous

commençons à relever les blessés et sommes bientôt relayés par des équipes sanitaires. Des ambulances transportent les blessés : des hommes, des femmes et des enfants, qui s'étaient arrêtés un moment dans la rue pour chanter l'hymne national. Des groupesses reforment, de plus en plus denses. L'ambulance près de laquelle je me trouve est bientôt entourée par des jeunes gens, qui regardent en serrant les dents les blessés que les équipes sanitaires hissent à l'intérieur. Une femme pleure. Une autre berce un mort dans ses bras. Et, peu à peu, le chant reprend sur toute la place. Tenace, dur, fort.

Quelqu'un me prend par la main.

« Venez, rentrons. Je vous cherchais. »

C'est le directeur de cabinet. Combien de temps suis-je restée ainsi à chanter avec eux ?

« Le général ? »

— Il vient de remonter. »



Dans l'escalier, je croise Radou Ionesco, qui me jette :

« Il y a une commission russe là-haut. Allez-y vite. Cette fois-ci, c'est vous qu'ils veulent voir. »

Il me montre un tout petit paquet blanc qu'il tient à la main :

« Premières expertises sur les blessés. Balles de calibre russe. »

Il descend deux marches et se retourne vers moi :

« Nous avons identifié l'auto. P. C. Et demain ils nous accuseront d'avoir voulu massacrer le peuple. »

Et comme je reste pétrifiée dans l'escalier :

« Mais montez donc ! Les Russes vous attendent. »



Les Russes m'attendent, en effet. Ils veulent que je me rende à la police russe pour donner une déclaration.

« A quel sujet ? »

— Vous avez bien fermé à clef les bureaux de Teohari Georgesco ?

— Oui, je l'ai fait.

— Eh bien, c'est à ce sujet. »

Je jette un regard interrogateur à Gug Constantinesco, le directeur des relations avec l'étranger, qui attend que le général lui remette pour le ministère des Affaires étrangères un décret signé par le roi. Il me fait signe de dire oui.

« Je passerai demain.

— Pourquoi pas ce soir ?

— Je suis de service.

— Nous repasserons vous chercher demain. »

Et ils sortent, pendant que Gug Constantinesco murmure :

« Passez, passez toujours. Quant à vous, pas question d'y aller. Vous ferez votre déclaration ici sur place et vous la leur remettrez. Le général vous attend. »

Lorsque j'entre dans le bureau, le général écrit. Il me demande de fermer sa porte pour tout le monde sans exception et me donne des instructions. Il me tend le papier que je rapporte à Gug Constantinesco, qui me dit avant de sortir :

« Bien agitée, cette journée, n'est-ce pas ? »

J'écarte de ma table de travail toutes les requêtes des parents des déportés d'origine allemande. X est depuis cinquante ans en Roumanie ; Y depuis... les chevaliers teutoniques ; Z n'est même pas d'origine allemande. Les déportations continuent. En wagons à bestiaux fermés, comme les juifs, au temps des Allemands. Et encore, les premiers moments de fureur passés, Antonescou avait pu endiguer le flot des déportations, et même l'arrêter. Tandis que maintenant !...

Je téléphone à la Radiodiffusion.

« Pourriez-vous disposer de dix minutes au moment du journal parlé de 10 heures, ce soir ?

— Certainement. Mais que se passe-t-il ?

— Ayez l'obligeance d'envoyer une équipe de liaison et un ingénieur du son à l'Intérieur. Le premier ministre veut s'adresser au pays. »

Le directeur du cabinet entre :

« La voiture vous attend en bas. Rentrez chez vous et essayez de dormir un peu.

— Je préférerais rester ici.

— Il n'est pas question de préférence. Cette nuit, une équipe seule veillera, et elle sera formée exclusivement d'hommes. Allez vous reposer. Nous aurons peut-être besoin de vous plus tôt que vous ne le croyez. »

Je prends mon sac et mon manteau, et je descends. Dans l'auto, à côté d'Ivan, le chauffeur, un soldat armé.

L'état de siège serait-il déclaré ?



Dans ma chambre, il fait très froid. Je mets le radiateur en prise, j'ouvre la radio, j'enlève mon manteau. Pendant que je mets l'eau à bouillir pour le thé, j'entends le poste qui transmet des marches militaires. Quelqu'un frappe à la porte. C'est Rodica, l'amie avec laquelle je partage l'appartement, qui m'a entendue entrer et qui vient aux nouvelles. Pendant que je lui raconte ce que j'ai vu, elle prépare le thé. Lorsque j'arrive en plein milieu du récit, la musique militaire est interrompue et remplacée par la voix du speaker. Je me tais. Le journal débute par le communiqué du Grand État-Major.

Dans la région des monts Tatra, les troupes roumaines ont occupé la cote 1225. Les troupes allemandes ont défendu avec acharnement chaque parcelle de terrain, et des luttes sanglantes ont eu lieu.

Il y a un silence. La voix du speaker reprend :

« Attention, attention ! ne quittez pas l'écoute. Dans quelques instants le premier ministre s'adressera au pays. Ne quittez pas l'écoute. »

Le thé refroidit dans les tasses. Je veux allumer une cigarette, et je brûle allumette sur allumette sans réussir. Rodica fait les cent pas dans la pièce. Nous entendons encore un « Ne quittez pas l'écoute », puis, enchaînant, la voix du général.

« Les sans-Dieu et sans-patrie, comme les a appelés le peuple roumain, ont voulu mettre le feu au pays et le noyer dans des flots de sang.

« Une poignée de canailles dévorées d'ambitions, sous les ordres de deux étrangers, Ana Pauker et le Hongrois Vasile Luca, cherchent à subjuguier le peuple roumain et, pour ce faire, n'hésitent pas à employer les armes de la terreur.

« Mais, dans le passé, notre nation a toujours su défendre avec ténacité son existence. Elle ne se laissera pas terrasser aujourd'hui par une poignée de lâches. »

Rodica est maintenant à côté de moi. Elle murmure :

« Il ose enfin. Quelqu'un ose leur dire la vérité ! »

Je lui fais signe de se taire.

« Ils se réclament de la démocratie, et pourtant la foulent sans cesse aux pieds. Ils veulent assassiner le pays. De par tout notre territoire, leurs crimes sont innombrables. J'aurai bientôt l'occasion de vous en parler en détail. Ce soir, j'exposerai seulement ce qui s'est passé aujourd'hui même pour réduire à néant toutes les infamies qu'ils essaient d'imputer au peuple et à moi-même afin de mieux camoufler leurs crimes.

« A Craiova, ils ont attaqué la préfecture.... »

Rodica s'est assise maintenant à côté de moi. Je la tiens par les épaules. Les coups de téléphone qui ont

scandé toute ma journée résonnent encore à mes oreilles : « Ici Craiova, ici Roman, ici Focsani.... »

« Enfin, dans la capitale, leurs crimes sont encore plus graves.

« Ils ont tiré sur le palais royal, et deux balles ont pénétré dans le bureau du maréchal du palais.

« Ils ont tiré sur la préfecture de Police.

« Ils ont attaqué le ministère de l'Intérieur, dans lequel je me trouvais, une balle brisant une fenêtre et pénétrant dans mon cabinet de travail.

« Il y a trois quarts d'heure, des citoyens qui manifestaient pour le roi devant le palais royal ont été mitraillés d'une voiture. Il y a deux morts et onze blessés.

« Voilà le résumé des faits qui se sont déroulés aujourd'hui même.

« Les individus qui se sont rendus coupables de ces crimes n'osent même pas en assumer la responsabilité et essaient de la rejeter sur l'armée, qui les aurait provoqués.

« J'affirme que cette assertion est fausse. L'armée a reçu mon ordre le plus catégorique de ne pas attaquer et l'a exécuté.

« Et plus encore : l'armée a reçu mon ordre catégorique de ne se défendre que lorsqu'elle serait directement attaquée. Dans ce cas-là, l'armée n'a tiré que des coups en l'air.

« Cela même, j'aurais voulu l'empêcher.

« L'âme noire des sans-Dieu et sans-patrie n'a pas hésité à se charger de ces péchés.

« Voilà les faits, voilà les hommes qui les ont commis.

« D'un seul élan, nous devons tous nous dresser pour faire face au danger.

« Moi et, à mes côtés, l'armée ferons notre devoir jusqu'au bout.

78 AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

« De votre côté, soyez tous à vos postes. »

Rodica se lève d'un bond, gesticule, parle sans arrêt.

« Depuis des mois nous attendons que quelqu'un dise cela. Nous serons libres, n'est-ce pas que nous serons libres, maintenant ? » Elle pleure sans arrêt.

Le téléphone : le directeur de cabinet.

« Vous avez écouté ? »

Je fais signe à Rodica de ne plus s'agiter et surtout de se taire.

« Oui, j'aurais voulu être à côté de vous tous.

— C'était encore plus fort que nous ne nous y attendions. Préparez tout ce que vous avez comme chandails, bas et gants de laine.

— Pourquoi ?

— Pendant que le général parlait, l'aide de camp de Bogdenko a annoncé que son chef voulait voir le général Radesco.

— Et puis ?

— Comment et puis ? Bogdenko est encore plus fort que Vinogradov. Je vous dis : préparez des vêtements chauds pour la Sibérie.

— C'est astucieux.

— Non, pas très. Pour parler sérieusement, retapez-vous. Vous en aurez besoin. Ce n'est que le début et c'est déjà très grave.

— Le général ira chez Bogdenko ?

— Naturellement. Vous ne le connaissez pas encore ?

— Comment est-il en ce moment ?

— Calme. Je dois raccrocher. Bonne nuit. Couchez-vous vite. »

Je raccroche, et Rodica se précipite vers moi :

« C'était l'Intérieur ?

— Oui.

— Que se passe-t-il ?

— Rien que tu n'aies déjà entendu dans le discours. Je voudrais dormir. »

Elle sort, et je prends un somnifère avec un peu de thé froid.



Je suis tout étourdie et je ne sais quelle heure il peut bien être. Près de mon lit, le téléphone sonne sans doute depuis longtemps.

Je décroche.

« Enfin. Je croyais que vous ne répondriez plus ! »
Je reconnais la voix du directeur de cabinet.

« Dans dix minutes, l'auto vous attendra en bas. Il faut que vous veniez tout de suite.

— Que s'est-il passé avec Bogdenko ?

— Bogdenko a demandé au général pourquoi il avait attaqué Ana Pauker, qui est général dans l'Armée rouge. Enfin je vous raconterai cela quand nous aurons plus de temps. Venez vite ! Nous attendons une autre commission. »

Je m'habille, renonce à me peigner, prends mon sac et dévale les escaliers. Ivan m'attend en bas. Je regarde ma montre : il est 6 heures du matin.

« M. le directeur m'a donné les journaux pour que vous les lisiez dans l'auto. Vous savez, mademoiselle, qu'ils n'ont pas permis aux journaux de publier le discours du général. »

Et il se met à jurer. Je le calme et entre dans l'auto. La banquette arrière est effectivement couverte de journaux. Durant le parcours, j'ouvre le journal communisant *România libera*. En gros titres :

Les événements de Roumanie. L'opinion soviétique ne peut assister impassible à cette lutte entre les éléments démocratiques et les éléments fascistes de Roumanie. Ce

n'est pas seulement une question de politique intérieure roumaine.

Ils essaient évidemment de préparer l'intervention soviétique. Jusqu'où iront-ils ? Sous les gros titres en rouge, une caricature représente Radesco se regardant dans la glace et essayant un salut fasciste. Derrière lui, les portraits de Hitler et de Mussolini, qu'il prend pour modèles. Il y a deux jours déjà, dans le même journal, les mêmes gros titres annonçaient :

Un réquisitoire soviétique à l'adresse de Iuliu Maniu. Le programme F. N. D. et le rôle de la clique réactionnaire du gouvernement Radesco.

Nous arrivons au ministère. Le concierge me dit en ouvrant la porte :

« Quel dimanche, mademoiselle ! Le ministère est plein de commissions et sous-commissions alliées. »

Dans mon bureau sont installés deux représentants de la mission britannique et deux représentants de la mission américaine. Je les invite à me suivre et les pilote dans tous les bureaux pour leur montrer les murs troués par les balles et les vitres cassées. Ils ont l'air sidérés.

« Mais, d'où a-t-on tiré ? »

— De l'un des appartements de l'immeuble d'en face. Cet appartement est occupé par un officier soviétique. Emil Bodnaras lui rendait fréquemment visite. Environ trois fois par semaine, et de préférence le soir. »

Ils se taisent. Ils ne veulent pas manifester leur indignation. La Russie est leur alliée. Des rapports seront probablement transmis à Londres et à Washington.

Nous descendons maintenant sur la place du Palais. Je leur montre les taches de sang et leur raconte la scène d'hier soir.

« C'est une démocratie d'un type nouveau. Qu'en pensez-vous ?

— Est-ce que l'on n'a pas tiré de l'Intérieur sur les manifestants ?

— Nous avons été attaqués, et les communistes ont forcé l'entrée de la rue Wilson. La garde a tiré avec des armes chargées à blanc.

— Il y a eu pourtant quelques blessés ?

— Dans la bousculade, oui. Ils n'ont pas été blessés par des balles. Nous sommes d'ailleurs les premiers à regretter ces blessés. Devions-nous cependant laisser occuper le ministère par les communistes ? »

Ils se taisent. Je reprends.

« D'ailleurs, ces quelques victimes seront montées en épingle par la presse communiste, qui ne dira naturellement pas un mot des autres victimes tuées par eux sur la place du Palais. Vous avez vu le résultat de l'expertise faite sur les blessés et le calibre des balles ? »

Un des Anglais me dit :

« Ce matin, Radio-Moscou a appelé le général « le « bourreau de la place du Palais ».

— Alors l'épithète sera reprise demain par la presse communiste et transformée en slogan. »

Et comme le même hoche la tête :

« Est-ce que vous connaissez le résultat de la conférence de Yalta ? »

Silence. J'enchaîne :

« Si vous voulez bien me suivre, je vous conduirai auprès du général. »

Le général est à sa table de travail. Il a les traits tirés. Toute la nuit, il n'a fait que recevoir des commissions alliées. Pendant que l'audience a lieu dans la pièce à côté, Radou Ionesco me tend les bulletins de la Radio.

« Vous ne savez pas que tout ce que vous avez vu hier n'a été qu'un songe. Lisez l'émission de Moscou. Vous verrez comment tout s'est passé en réalité. »

Et je lis :

Au cours de l'après-midi, les unités militaires roumaines massées dans le ministère de l'Intérieur ont ouvert le feu et tiré sur les paisibles manifestants.

« Quelles unités militaires roumaines ? »

Radou Ionesco me regarde en souriant :

« C'est ce que je voudrais aussi savoir. La garde est composée d'environ cent hommes. Mais attendez, ce n'est pas tout ! Lisez ceci encore : *Par ordre du commandement soviétique, tous les soldats et officiers roumains qui se trouvaient en territoire roumain ont été désarmés.*

« A commencer par la garde du palais royal. Je dois justement voir le général pour le lui annoncer. Il est seul ?

— Non. Commissions américaine et britannique.

— Cela les intéressera peut-être aussi. Du train dont vont les choses, s'ils n'interviennent pas.... Voulez-vous m'annoncer ? »

Restée seule, je me remets à lire les journaux.



Le lendemain, 26 février, très gros titres dans la *România libera*:

Le criminel Radesco a répondu par les rafales de mitrailleuses à la paisible manifestation de plus de 60 000 citoyens antifascistes.

Radescou a essayé de déclencher la guerre civile.

Les bourreaux du peuple doivent être châtiés.



România libera du 27 février ne cache même plus sa source d'information :

Le feu contre les manifestants a cessé seulement à l'intervention de la commission alliée de contrôle, a annoncé Radio-Moscou.

La commission alliée se trouvait au déjeuner du Cercle militaire pendant toute la scène. Comment a-t-elle pu intervenir ?

Dans le même journal, en gros caractères :

Nouvelles preuves accablantes contre le bourreau Radesco. Le massacre a été préparé d'après les méthodes de Gœring. La complicité Maniu-Bratiano.

Radesco répond par des assassinats à la conférence de Crimée.

Comment Radesco a transformé les ministères en forteresses.

Et, sous une caricature où le général est décoré par Hitler, de nouveau la formule sacro-sainte :

Radio-Moscou a annoncé hier soir : Détails sur l'attitude provocante de Radesco le 24 février.

A la lecture du titre suivant je ne peux m'empêcher de rire :

La mise en scène de Radesco n'a de correspondant dans l'histoire que l'incendie du Reichstag.

Personnellement, je n'ai pas assisté à l'incendie du Reichstag. J'ai vu seulement comment une auto grise du P. C. mitraillait ceux qui osaient chanter l'hymne national.



Ce même 27 février, je suis réveillée au milieu de la nuit par un coup de téléphone de l'Intérieur.

« Habillez-vous en hâte. Vous ne savez pas qui vient d'arriver à Bucarest.... »

Je balbutie, encore engourdie :

« Qui donc ? »

— Vichinsky lui-même. »

Je me dresse sur mon lit. J'ai retrouvé brusquement toute ma lucidité.

« Où est-il ? »

— Je vous l'ai déjà dit : à Bucarest.

— J'ai bien compris. Mais en ce moment ?

— Il a quitté le palais royal. Venez vite. Vous assurerez la liaison avec le palais. L'auto sera chez vous dans dix minutes. »

J'ai juste le temps de mettre ma tête sous un robinet d'eau glacée. Vichinsky, le procureur des procès de Moscou.... Le Kremlin doit être décidé à faire encore plus vite que nous ne le croyons.

Au ministère m'attendent une impressionnante cafetière et les rapports. Radou Ionesco me dit en allumant une cigarette.

« Avalez vite le café. Plus question de dormir pendant quelques jours.

— Vichinsky a vu le roi ?

— Naturellement. Il s'est rendu directement de l'aérodrome au palais. Voilà la scène : d'un côté, le roi et le ministre des Affaires étrangères. De l'autre, Vichinsky et l'interprète. Vichinsky demande le changement immédiat du gouvernement : Radesco déloyal envers l'Union soviétique, bourreau du peuple. Il désigne au roi la liste des futurs membres du gouvernement. La liste complète, vous compre-

nez, emportée telle quelle de Moscou. En tête de liste, Groza.

— Et le roi ?

— Refuse. Dit à Vichinsky que la demande de l'U. R. S. S. sera prise en considération, mais déclare devoir se conformer aux lois de la constitution et consulter les chefs politiques du pays. Suivre les procédés parlementaires.

— Vichinsky ?

— Sort en lui demandant de faire vite.

— Les représentants des missions britannique et américaine étaient présents ?

— Vous pensez que Moscou a prévenu Londres et Washington avant d'envoyer Vichinsky ? Vous êtes bien naïve ! ou encore endormie. Moscou a voulu un coup de théâtre.

— Que fera le roi ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Il essaiera probablement de gagner du temps, pour permettre à Londres et Washington d'intervenir. Maintenant, vous êtes tout à fait réveillée ? Bon. Gardez le contact avec le palais.

— Je vais voir Mircea Ioanitziu.

— Allez-y immédiatement. »



Mircea Ioanitziu est le secrétaire particulier du roi. Il me confirme mot par mot la scène et paraît plein d'espoir.

« Il est impossible que les Anglo-Américains acceptent une immixtion aussi totale dans nos affaires intérieures. L'accord de Yalta ne peut être une simple comédie. »

Et comme je me tais :

« Vous devriez mettre votre manteau. Il fait froid. »

Et il me montre les vitres cassées et les traces de

balles qui décorent, comme à l'Intérieur, les murs de la pièce.

« Nous avons alerté Burton Berry et Morfbanks. Demain Londres et Washington seront avertis. J'espère vous donner de meilleures nouvelles alors.

— Que dit le roi ?

— Il est ferme. Il attend, comme nous tous, la réaction anglo-américaine. Ayons bon espoir. A demain ! »

Je rentre en courant à l'Intérieur. Je m'assieds au bureau, le regard fixé sur le téléphone. En me reconduisant, Mircea Ioanitziu m'a promis de m'appeler à la moindre nouvelle.



Dès le lendemain, les manifestations recommencent. Les communistes font descendre tous les fonctionnaires de l'État et les ouvriers dans les rues pour hurler : « Mort à Radesco. » Naturellement, toutes les manifestations ont lieu sur la place du Palais. Partout de grandes affiches, partout les mêmes pancartes.

Le général passe son temps en conversations avec Maniu, Bratiano et Titel Petresco.

Les journaux redoublent leurs attaques. Mais aucun journal n'informe la population de la présence à Bucarest de Vichinsky.

Je fais la navette entre le palais et l'Intérieur. Aucune réaction des Anglo-Américains. Mircea Ioanitziu hausse les épaules :

« Burton Berry cherche à voir depuis deux jours Vichinsky, qui ne lui a donné aucun signe de vie et demeure invisible. Pas totalement invisible, du reste. »

Il ouvre la fenêtre. Des chars lourds soviétiques traversent la place du Palais, précédant un bataillon de l'Armée rouge qui défile aux sons d'une musique militaire.

« Merveilleuse mise en scène. Intimidation dans toutes les règles. Qu'en dites-vous ?

— Vous savez bien que l'Armée rouge s'est emparée de plusieurs édifices-clefs de Bucarest. »

En rentrant à l'Intérieur je vois encore trois chars russes postés dans une des rues latérales.

Je n'ai pas fermé l'œil depuis deux jours, et je m'endors sans le vouloir, la tête sur la table, dans mon bureau.



La campagne de presse atteint maintenant à l'hystérie et ne cherche plus à camoufler quoi que ce soit. La *România libera* du 1^{er} mars annonce enfin l'arrivée à Bucarest de Vichinsky. Sur la même page, à côté de sa photo, en gros titres :

Le gouvernement Radesco doit démissionner, a transmis hier soir Radio-Moscou.

Est-ce que le criminel a été relevé de ses fonctions ?

Encore une caricature : Radescou indiquant à des officiers le plan de bataille du 24 février.

Un coup de téléphone du palais royal. Mircea Ioanitziu :

« Rien des Anglo-Américains. »

Trois heures après, un autre appel :

« Venez vite. »

Je me précipite au palais. Ioanitziu m'accueille, blême.

« Vichinsky vient de sortir. Il ne veut plus attendre. Il a tendu au roi la liste du nouveau gouvernement et l'a accompagnée d'un coup de poing sur la table. En partant, il a claqué la porte tellement fort que des morceaux de plâtre en sont tombés. Il veut sa réponse avant la fin de la soirée. »

Je dois être devenue livide à mon tour, car Ioanitziu me tend une chaise.

« Asseyez-vous.

— Non, je vais retourner à l'Intérieur.

— Nous attendons le général au palais. »

Je murmure :

« Alors c'est fini ?

— Je le crains. Les Anglo-Américains nous ont laissés tomber. »



Le soir tombe lorsque le général sort du palais. Il tient à la main une petite chaîne en or que la reine Hélène portait toujours autour du poignet. Pendant que le roi lui demandait sa démission, la reine a tendu au dernier défenseur de la monarchie roumaine la petite chaîne.

Il en joue pensivement et me dit :

« Remontez dans votre bureau et prenez toutes vos affaires. Reposez-vous aussi. Maintenant, vous en aurez le temps. »



Le lendemain, le 2 mars, *România libera* peut enfin annoncer la bonne nouvelle :

Le bourreau Radesco a été chassé du pouvoir.



Nous sommes séquestrés pendant vingt-sept heures dans nos bureaux à l'Intérieur. Le directeur de cabinet est envoyé devant la cour martiale. Nous autres, nous sommes autorisés à rentrer chez nous, où nous devons nous tenir à la disposition de la police pour tout supplément d'enquête.

Le général Radesco se trouve à l'ambassade britannique.



Le 6 mars, le gouvernement Groza est constitué. Je n'ai pas besoin de lire les noms de ceux qui le composent.

Ces noms se trouvaient déjà sur la liste qu'a déposée il y a neuf jours Vichinsky sur le bureau du roi Michel.



J'ai repris ma vieille habitude de Câmpulung, et je me réveille au milieu de la nuit pour écouter les émissions de la B. B. C. et de la Voix de l'Amérique.

Aujourd'hui Rodica a fait venir des amis d'un appartement voisin, qui n'ont pas de poste, pour écouter l'émission. Nous sommes six rassemblés autour de la radio.

La B. B. C. lance ses trois coups sourds. Nous nous taisons tous.

Un communiqué de guerre. La voix du speaker annonce sitôt après la liste du gouvernement roumain. Sans commentaires. Si, un seul, en fin d'émission. La Transylvanie du Nord passe sous administration roumaine par décision du gouvernement soviétique.



Dans les rues balayées par la pluie, il y a moins de manifestations. Le vent a enlevé les affiches des murs. Quelques lambeaux pendent, çà et là, lamentables. Je n'y lis plus que « Mort à... ». Bientôt d'autres noms viendront sans doute compléter la formule. Teohari Georgesco est ministre de l'Intérieur. Mes ex-camarades de rédaction que je rencontre au club libéral disent maintenant simplement « commission soviétique de contrôle », « alliée, c'est-à-dire russe » a disparu du répertoire. Les attaques contre l'opposition gagnent en violence.

Un jour, en allant au club du parti libéral, je trouve mes ex-camarades très agités. Ils croient que la mise hors la loi des partis de l'opposition n'est plus qu'une question de mois.

Je leur demande :

« Et alors, que ferons-nous ? »

Ils me regardent, et l'un d'eux me dit d'une voix très calme.

« Mais, voyons, tu ne vas pas te mettre à douter de nous. Nous continuerons à lutter. »

Je vais vers lui. Nous nous serrons silencieusement la main. L'un de nous se met à rire. Et tout d'un coup une grande joie éclate et nous emporte tous. Nous sommes jeunes et forts de notre désir de liberté, et nous venons de le redécouvrir tous ensemble.

En sortant dans la rue, nous continuons à rire dans la forte lumière du printemps.

Devant le siège du P.C. du quartier une très vieille femme regarde dans la vitrine un grand portrait de Staline. Elle demande à un homme qui sort du siège.

« Dis, mon enfant, qui est-ce ? »

En véritables badauds que nous sommes, nous nous arrêtons tous pour écouter la réponse.

« C'est Staline, répond le communiste. Celui qui a chassé les Allemands de notre pays.

— Dieu le bénisse, dit la vieille. Quand est-ce qu'il va chasser les Russes aussi ? »

Le jeune homme lui jette un « vieille idiote » courroucé et s'éloigne.

La vieille femme demeure très étonnée au milieu de la rue. Et alors l'un d'entre nous se rapproche d'elle et lui murmure très doucement :

« Bientôt, petite mère, bientôt. Dès que la guerre sera finie. »

DEUXIÈME PARTIE

« JE, SOUSSIGNÉE, DÉCLARE... »

I

CE 29 juillet 1945 je sors de la maison du général Radesco en poussant devant moi mon vélo. Deux voitures stoppent brusquement et me coinent.

« Les papiers de la bicyclette. Nous sommes informés que tu l'as volée. Grimpe dans l'auto. Tu es arrêtée.

— Pourquoi n'osez-vous pas dire la vérité ? Vous m'arrêtez parce que je sors de la maison du général Radesco. Je suis son avocate. »

J'ouvre mon sac et leur tends la procuration... et la carte du vélo.

« Nous n'avons que faire de ta procuration. Tu es arrêtée. Allez, grimpe avant que nous te fassions monter nous-mêmes. »

Je lance le vélo sur eux et me mets à courir sur le boulevard. Je passe devant une horloge qui indique 11 heures et demie. J'ai encore une demi-heure avant le déjeuner. Il faut que je leur échappe et que j'arrive à porter le message caché dans mon chignon. Je me sens attrapée par les bras.

« Ne crie pas. Ne tourne pas la tête. »

Je tourne la tête, et j'aperçois sur le trottoir d'en face une silhouette connue. Je crie :

« Horia ! »

Une main s'est agrippée à mon cou et le serre.

« Ne crie pas. »

Je crie à celui qui maintenant traverse la rue.

« Annonce au siège du parti libéral que je suis arrêtée. »

Une voix totalement étrangère me répond :

« Mais comment vous appelez-vous ? »

Je donne des coups de pied aux deux hommes qui me tiennent par les bras. Je réussis à me dégager un instant. Je cours vers celui qui m'a répondu. Ce n'est pas mon ami. Seule la silhouette était ressemblante. Une main m'attrape par-derrière et me couvre la bouche. Je me débats. J'étouffe. Je suis emportée. Je continue à me débattre. Ils cognent ma tête contre la portière de l'auto.

L'auto démarre. La tête me pèse. Est-ce que mon chignon s'est défait ? Contre mes côtes, à droite et à gauche, deux revolvers.

« Si tu fais un seul mouvement, nous tirons. »

Je veux toucher mon chignon. Je me ravise et renonce à faire le geste.

« Si tu cries, nous tirons. »

L'auto s'arrête devant le ministère de l'Intérieur. Le concierge est resté le même. Il me salue, très étonné. Une seconde auto stoppe derrière nous. Sur son toit, le vélo. On me fait monter au premier étage. Personne dans les couloirs. Nous passons devant mon ancien bureau, puis devant celui de Teohari Georgesco. On me fait entrer dans l'ex-bureau de Radou Ionesco. Debout, un homme blond. Deux autres qui fument.

« Enfin, voilà la terroriste ! »

J'éclate de rire. Je suis contente parce que je n'ai pas été fouillée et que mon chignon ne s'est pas défait.

« Vous voulez probablement parler de vous. Vous me faites arrêter dans la rue sans mandat d'arrêt. Du point de vue juridique.... »

Le type blond se dirige vers moi.

« Tu ferais mieux de la boucler. Tu veux tâter de la Sibérie ? Après avoir fermé à clef le bureau de Teohari Georgesco, il te faut encore un mandat d'arrêt ?

— C'est parce que j'ai fermé ce bureau à clef que je suis terroriste. Tout s'explique !

— Bon, tu es impertinente. On va pouvoir s'amuser. »

Il lève la main. Une gifle. Deux. Trois. Je ne peux plus compter. Enfin il s'est arrêté.

« Qui étaient les personnes que le général te demandait de voir de sa part ? Avec qui assurais-tu la liaison ? »

Les joues me brûlent et je sens dans la bouche un goût de sang. Je ne peux pas parler. Je leur tends la procuration. Ils m'arrachent le sac des mains.

« Combien de manifestes as-tu distribués ? »

Je hausse les épaules.

« Nous te déliérons bien la langue, ne t'en fais pas ! Nous ferons tout pour ça. Nous t'attendons depuis si longtemps. »

Il presse sur un bouton. Deux militaires entrent dans la pièce. Le type blond prend ma montre et ma ceinture. Les deux militaires me poussent vers la porte. Au bureau, les trois types fouillent mon sac.

Au bout du deuxième couloir je vois les W.-C. Je demande la permission d'y aller. Les deux soldats se regardent. L'un d'eux dit :

« C'est contraire au règlement. Mais vas-y. Nous t'attendons devant la porte. »

J'entre, je ferme la porte, je tire l'eau, défais mon chignon. Le papier est tombé par terre. Je me penche, le déchire en tout petits morceaux, le jette dans le trou. J'attends un moment, tire de nouveau l'eau. Aucune trace de papier. Je refais un peu le chignon. Tire l'eau. Sors. Pendant tout ce temps, j'ai toussé.

Est-ce qu'ils s'apercevront du désordre de ma coiffure ?

Non. Ils me poussent plus loin. Nous descendons l'escalier. Au sous-sol, je suis remise à deux civils.

« Est-ce que la détenue s'est arrêtée en cours de route ? »

— Non. »

Je respire. Les soldats ne sont donc pas communistes. Un des militaires ajoute :

« Cachot. »

Un autre couloir. Série de cellules. De temps en temps, un cri. Une main sur mon épaule :

« C'est ici. »

Une porte s'ouvre.... Je suis poussée dans le noir. Je ne vois rien. J'essaie de m'asseoir. Je n'y arrive pas. Je veux me tourner. Impossible. La pièce a les dimensions d'un cercueil, un cercueil debout. Je veux m'appuyer au mur. Je sursaute : les murs sont couverts de tôle humide, glacée. J'ai soif, ma tête se fait lourde. J'entends des pas. Le silence. Puis un autre bruit, très fort, très près : les battements de mon cœur. Peu à peu, je commence à voir danser devant mes yeux des étoiles rouges, des cercles jaunes, encore des cercles jaunes. Les cercles tournent, tournent.... Je reviens à moi. Je suis étendue sur le ciment du couloir. Je passe la main sur le visage : mes cheveux sont mouillés.

« Ça y est. Elle a ouvert les yeux. Faites-la monter au premier. »

Deux hommes en civil me relèvent. Les revolvers dans les côtes. Ils me tiennent sous les aisselles, me poussent. Je ne comprends rien. Où sont les militaires ? Pourquoi me pousse-t-on ? Ils ouvrent une porte, me font entrer dans une chambre. Une fenêtre ouverte. De l'air. Dehors, il fait noir. Le même homme blond :

« Quelles liaisons assurais-tu au bureau de la place du Palais ? »

— Aucune.

— Si tu veux t'en tirer avec ça, signe là. »

Il me tend un papier. Les lettres jouent devant mes yeux.

« Je ne peux pas lire. Et, même si je le pouvais, je ne signerais rien. »

— Tu vas le regretter. Bientôt tous les instruments de la réaction se mordront les poings et pleureront de regret.

— Je ne signe rien. »

L'homme blond me met un bandeau sur les yeux, me tire les mains par-derrière et me met des menottes. Les premières sont trop larges.

« On renonce aux menottes, camarade ? »

— Non. Pour elle, nous ne reculons devant aucun sacrifice. »

Ils éclatent tous de rire.

« Je vais essayer celles-là. »

Quelqu'un me tord les poignets. Les menottes me serrent. Elles sont lourdes. J'ai l'impression que je vais tomber sur le dos. Je glisse dans les escaliers bien que deux hommes me soutiennent. Je sens l'air frais. Nous devons être dans la rue. Ils me jettent dans une voiture. L'auto démarre. Les revolvers dans les côtes.

« Si tu fais un seul geste, on tire. »

Est-ce que les revolvers sont chargés ?

La voiture me semble rouler depuis toujours. Un coup de frein brusque. Un bruit de portes qui s'ouvrent. Elles doivent être en fer.

Quelqu'un ouvre la portière et me pousse.

« Allez, descends. Nous y sommes. »



On m'arrache le bandeau des yeux dans une pièce qui ressemble à un compartiment de train. Tout en haut, près du plafond, une fenêtre, petite, carrée, fermée.

Pour arriver jusqu'à la fenêtre, il faudrait grimper sur le lit superposé, où j'aperçois une silhouette qui me tourne le dos. Deux pieds gonflés et crasseux sortent de la couverture. J'ai toujours le revolver dans les côtes :

« Défendu de parler. Compris ? »

Le gardien tire la porte. Je me mets sur le lit. Le lit est une plaque en tôle très froide. Les yeux me font mal. J'essaie de m'endormir. Je ne peux dormir avec la lampe allumée. Je me relève.

« Comment éteint-on la lumière ? »

La silhouette d'en haut se tourne lentement. La figure est éclairée par la lampe très puissante. Un visage tout rond, jeune. Des plaques rouges aux pommettes. Elle regarde dans la direction du petit œil en verre dans la porte. Elle met lentement la main sur son visage et, la laissant glisser, pose un doigt sur la bouche. Je comprends. Il ne faut pas parler. On peut nous voir. Je me rallonge sur le lit. Sur le ventre, à cause des menottes. J'essaie de mettre ma tête de côté pour respirer. Des pas martèlent le couloir. Un bruit métallique. Des chaînes ? Un autre pas maintenant qui s'arrête devant notre cellule. La porte s'ouvre :

« Lève-toi. »

Je veux me mettre debout, mais je ne réussis pas et retombe la tête la première, sur la planche. Le gardien rit bruyamment. Il me tire par le bras.

« Allez, viens, ma jolie. »

Je ne sens plus mes bras : à leur place, une douleur lourde. Nous traversons un couloir. Cellules. Le même œil sur toutes les portes. Une file interminable d'yeux de crapaud qui me regardent.

Un bureau. Quatre hommes. Un petit gros qui porte des moustaches. Un autre : petit museau pointu comme celui d'un rat. Les deux autres discutent en me tournant le dos.

« La voilà ! Bien arrangée, la garce, avec ses bracelets. Voilà le modèle de bracelets que portera bientôt toute la réaction. Tu ne cachais pas ainsi, derrière ton dos, les bracelets en or que tu portais aux réceptions américaines. Pourtant ils étaient tout aussi lourds.

— Je n'ai pas porté de bracelets en or. »

Je voudrais leur dire que j'ai toujours été trop pauvre pour m'acheter des bracelets en or, mais je me ravise. A quoi bon ? Je revois sur le bureau mon sac. Je le regarde tendrement, un peu comme un être humain. La seule chose qui me relie à tout ce qui est dehors. L'homme qui ressemble à un rat sort de mon sac un paquet de pall mall.

« Si tu es gentille et si tu nous dis quel est l'officier américain qui t'a donné ces cigarettes, je te fais enlever les menottes.

— J'ai acheté les cigarettes cinq cents lei le paquet.

— Tu sais que nous avons les moyens de te faire parler. »

Les bras me tirent de tout leur poids en arrière. L'homme-rat prend une clef sur le bureau et se dirige vers moi.

« Tu vas signer cette feuille. »

Le bruit de la clef dans les menottes. Je me redresse un peu, mais les bras pèsent plus encore. L'homme-rat va se rasseoir. Un autre se lève et avance sur moi. Je recule et m'appuie au mur. Il m'attrape par le poignet et me tire vers le milieu de la pièce.

« Qui t'a donné le droit de t'appuyer ? Signe. »

Il me pousse vers le bureau. Sur la feuille des lettres dansent, dansent. « Inventaire du détenu. »

« En dehors du sac et de la bicyclette, je n'ai rien. »

Ils se mettent tous à rire, sauf l'homme-rat qui lance :

« Toutes les réactionnaires sont crétines. L'inventaire de ce que tu as sur toi. »

Un autre intervient :

« Tu es vraiment bouchée. Déshabille-toi, quoi. »
Je recule d'un pas. J'ai la chair de poule.

« Allez, déshabille-toi. »

Maintenant il hurle. Je reste figée sur place.

« Tu n'entends plus, non ? Déshabille-toi. »

Je suis glacée, mes jambes tremblent. J'arrive à reculer encore d'un pas. Je retrouve le mur, je m'appuie.

Deux d'entre eux se sont levés et se dirigent vers moi.
L'homme-rat hurle :

« Tu n'as pas le droit de t'appuyer au mur. Déshabille-toi ! »

Les deux hommes m'empoignent. Je me débats. Ils rient. La chambre tourne autour de moi. Ma tête reste prise dans la robe qu'ils ont tirée. La combinaison glisse. Je ne peux plus me retenir, je ferme les yeux et je donne des coups de poing et de pied à droite et à gauche. Je suis saisie, et ma tête est cognée contre le mur. J'entends le bruit. Une gifle encore. Ils m'ont lâchée. J'ouvre les yeux, me tourne, retrouve le mur, me plaque contre lui. Ils rient de nouveau et me jettent une salopette. Je me penche pour la prendre. Ma tête est attirée par le plancher comme par un aimant. Je n'arrive pas à saisir la salopette. Un homme la prend et me la passe.

« C'est ça, putain réactionnaire, nous allons t'habiller comme une petite poupée. Tu fais beaucoup de chichis, mais nous sommes gentils, nous, nous sommes patients ! »

La salopette est crasseuse. Elle sent mauvais, et j'ai la nausée. Je la tiens serrée au cou pour qu'elle ne glisse pas sur l'épaule : elle est trop large !

« Si tu signes ça, nous te relâchons. »

Ce n'est plus la feuille avec l'inventaire. Une feuille tapée à la machine : « Je soussignée, déclare que.... »

« Je ne peux pas lire. »

Un revolver est braqué sur moi.

« Signe ou nous te tuons.

— Faites-le, mais faites-le donc ! »

J'ai crié. Un moment de silence. L'homme-rat pose tranquillement le revolver sur la table, vient vers moi, me tend une chaise :

« Assieds-toi. »

Puis il dénoue mes mains agrippées au cou et tire la salopette par la manche droite.

« Non, mais voyez donc, elle a les épaules hâlées la garce de fasciste ! »

Son crachat coule de l'épaule sur le dos.

Je me mets à rire. Pourquoi rire et non pleurer ? Je ris, ris aux larmes, n'arrive plus à m'arrêter.

« Elle est hystérique. »

Mon rire continue tout le long des couloirs par lesquels nous passons. La cellule. J'aperçois par la fenêtre une aube blafarde. Du moins, je crois que c'est l'aube. Je m'écroule sur la plaque en tôle. Ils ne m'ont pas remis les menottes. Que veulent-ils exactement me faire signer ? Que savent-ils déjà de précis ? Je ferme les yeux. J'ai l'impression que ma tête se gonfle vite, vite comme un ballon pendant que les jambes s'étirent. Les dents aussi, les dents deviennent longues. J'ouvre la bouche. De chaque dent pousse une planche sur laquelle se promènent des hommes avec des bottes. J'entends résonner leurs pas à l'intérieur. J'ai soif.



Il fait très chaud dans la cellule. La salopette me colle à la peau. Elle sent tellement mauvais que chaque effluve me donne la nausée. D'ailleurs, je n'ai rien eu à manger et à boire depuis qu'ils m'ont arrêtée. Hier ? C'était hier ? La porte s'ouvre. Deux gardiens qui me paraissent énormes. L'un deux tient une feuille à la main et me montre du doigt.

« 55. »

Puis vers la silhouette d'en haut :

« T'es réveillée, Iulisca ? Bon, le 54 en règle aussi. »

Ils déposent sur ma planche deux gamelles et un broc d'eau. Dans chaque gamelle, une boulette de maïs.

Du lit d'en haut surgissent tour à tour une jambe, puis l'autre. La femme descend sur mon lit. C'est la première fois que je la vois debout. Même salopette que la mienne, mais déchirée sur le ventre. Un ventre énorme. Enceinte ! Son visage est très jeune. Pas de rides, seulement des taches rouges. Elle prend sa gamelle et se met à mastiquer bruyamment pour couvrir sa voix. Elle me dit simplement :

« Budapest. »

Elle est donc Hongroise.

La porte s'ouvre. Un autre gardien.

« Iulisca, viens. La ration d'air. »

J'avale difficilement la boulette de maïs, qui est toute sèche, dure. Je m'étends. Combien de temps ai-je dormi ? Ai-je dormi seulement ?

La porte vient de s'ouvrir de nouveau, et le gardien s'efface pour laisser passer un homme aux yeux bleus et à l'air assez doux. Le premier qui me dise bonjour. Il se met sur le bord de mon lit, me prend la main.

« Pourquoi ne veux-tu pas signer ? »

— Hier, je n'arrivais pas à lire. Je n'aurais pas pu non plus tenir un crayon à la main.

— Je te conseille très amicalement de signer tout ce qu'ils vont te demander.

— « Ils » ? qui sont-ils ? Vous, au moins, vous parlez le roumain sans accent.

— Tu as distribué des tracts T ?

— J'ai distribué beaucoup de tracts. T était l'un d'eux.

— Pourquoi as-tu fais cela ?

— Si la presse était libre, nous n'aurions pas besoin de le faire !

— Je te conseille de ne plus répéter cette phrase. Tu n'as rien à gagner en étant impertinente. »

Il est parti. Le soleil entre dans la cellule et se heurte à la lampe toujours allumée. Je me sens incapable de concentrer ma pensée. Deux punaises se promènent sur le mur d'en face. Elles sont libres de se promener. Combien de temps suis-je restée ainsi à les regarder ? La porte est de nouveau ouverte.

« 55. La ration d'air. Dans la cour tu n'as pas la permission de tourner la tête. Tu regardes droit devant toi. Compris ? »

Je suis d'abord conduite au W.-C.

« Laisse la porte ouverte. »

J'ai envie de le frapper, de me frapper, de frapper tout le monde. Je me retiens, je laisse la porte ouverte.

Nous prenons le couloir dans le sens inverse. Nous sortons dans la cour. Par-dessus j'aperçois un grand immeuble. La prison a l'air d'une étable. La cour : un espace carré, deux trottoirs. Je traîne mes pas d'un bout à l'autre du trottoir. La grande maison d'en face semble déserte. Je ne la connais pas. Je voudrais tellement savoir dans quel quartier nous nous trouvons. Sur l'autre trottoir, des pas. Je veux tourner la tête. Une main moite se pose sur ma nuque.

« Regarde devant toi ou on te supprime la ration d'air. »

Le soleil tape fort. Il doit être midi. Mes jambes se font de plus en plus lourdes. La salopette est mouillée de transpiration. Le ciel très bleu. Il n'y a pas un nuage. Pas un seul.

Le bruit des portes qui s'ouvrent. Une auto pénètre dans la cour. L'homme-rat en descend et se met à hurler.

« Qui a accordé la ration d'air à cette pourriture réactionnaire ? »

Le gardien me donne des coups de poing. L'homme-rat continue à hurler :

« Chienne, vipère, putain.... »

Le gardien me ramène dans la cellule. Iulisca est de nouveau installée sur son lit. Aucune expression sur son visage. Je m'étends. Si elle accouchait ici ? Les heures passent, ne passent pas ? Iulisca se tait. Elle doit regarder le plafond. Je compte les pas qui passent dans le couloir pour essayer de m'endormir.



Dehors, il fait noir et les pas martèlent sans cesse le couloir. Le temps me paraît chargé de bruits de pas. Une détonation. Un cri. En haut, Iulisca ne se tourne plus d'un côté sur l'autre. Elle doit dormir. Les pas. La porte :

« 55, à l'enquête. »

J'ai brusquement froid.

Dans le bureau des figures nouvelles.

« Tu désires quelque chose ? »

— Non.

— Une cigarette ? »

L'étui est tendu vers moi. Je prends la cigarette. Quelqu'un me donne du feu.... Je tire la première bouffée et tout commence à tourner autour de moi. Je fais quelques pas à reculons pour m'appuyer au mur.

« Tu n'as pas le droit de t'appuyer. »

J'ai envie de vomir.

« Tu as reconnu avoir distribué des manifestes T. »

— Les manifestes remplacent les journaux dont vous avez suspendu la parution.

— Ici, tu n'es pas à la barre du tribunal pour plaider.

— Je l'ai remarqué.

— Moi, je remarque surtout que tu es impertinente.

Tu sais que les manifestes T prétendaient que les Anglo-Américains veulent une paix juste et les Russes une paix russe.

— Les Anglo-Américains n'ont pas envoyé leurs ministres des Affaires étrangères pour imposer à la Roumanie un gouvernement. Sans élections.

— Tu récites la leçon que t'a apprise le bourreau Radesco.

— Non, je dis ce que nous pensons tous. »

Je m'attends à être frappée. Mais ils ne quittent pas leurs chaises.

« Qu'a-t-on discuté chez Maniu il y a une semaine ?

— Il y a une semaine j'étais à Sinaïa.

— Tu vas donner une déclaration sur ce que tu as discuté il y a deux jours avec cet autre instrument de la réaction : Mircea Ioanitziu.

— Je n'ai pas vu Mircea Ioanitziu il y a deux jours.

— Comment l'as-tu connu ?

— Nous avons été camarades de Faculté.

— Assieds-toi et écris ce que tu as discuté avec le secrétaire du roi.

— Je n'ai rien discuté avec lui.

— Où se cache Mihai Farcasanu ?

— Je ne sais pas.

— Où se cache Vintila Bratiano ?

— Je ne sais pas.

— Le résumé de la discussion entre Bratiano et Burton Berry ?

— Je ne sais pas.

— Le résumé de celle entre Maniu et Metiano ? Si tu nous la racontes, nous te relâchons. »

Je fais semblant de réfléchir pour essayer de récapituler. Ils veulent compromettre toute l'opposition par mes déclarations.

« Je n'ai rien à écrire. Je ne sais pas. »

Celui qui regardait par la fenêtre vient vers moi :

« Tu vas écouter ce que je vais te lire. Puis tu vas signer. Sinon, je te tue sur place.

« Je, soussignée, déclare avoir convenu avec Mircea Ioanitziu, secrétaire du roi, que le dépôt d'armes devait être confié à Vintila Bratiano. Par suite de conversations entre Maniu, Bratiano, Burton Berry et Metiano, conversations que j'ai été chargée de relater à Radescou, il a été décidé de la création d'une organisation subversive nommée T, c'est-à-dire Terreur. Le but de cette organisation est de supprimer tous les chefs de notre démocratie instaurée grâce aux luttes et aux sacrifices de notre peuple et de jeter le pays dans les griffes du fascisme. Le chef suprême de l'organisation est le général Radesco. »

Je ne proteste pas et les laisse lire. Ils sont naïfs de me livrer ainsi tout leur plan à l'avance. Dans quel but veulent-ils monter toute cette affaire ? Je me sens très lucide. Il continue :

« Je reconnais avoir prêté le serment suivant : « Je « jure de ne jamais dévoiler à qui que ce soit l'existence « de l'organisation et de ceux de ses membres que je « connais. Si jamais je foulais ce serment aux pieds, je « peux être considérée comme traître et fusillée. Je le « jure librement et sans être contrainte.

« Le signal de l'action doit être donné par le général Radesco, d'après les indications du roi. »

Je n'y tiens plus. J'ai envie de rire.

« Il est inutile que vous continuiez à me lire tous ces mensonges. Ils sont trop énormes.

— Chienne réactionnaire, si tu ne signes pas, on te fusille. »

Je hausse les épaules.

« Vous perdez votre temps.

— Terroriste infâme, tu vas signer.

— Non, les terroristes, c'est vous. »

Des gifles. Des coups. Je me débats. Je suis jetée par terre. Quelqu'un me foule aux pieds.

« Signe ! Je te tue ! Signe ! »

L'un d'eux m'a immobilisé les bras. Un autre les jambes. Un troisième prend dans un tiroir une sorte de manche cousue aux deux bouts et remplie de quoi ?

« Tu signes ? »

Je me tais. Il se penche, me met un gros mouchoir sur la bouche et cingle l'air avec la manche. L'air siffle.

« Tu signes ? »

Je regarde la manche qui voltige au-dessus de ma tête. Je me tais.

« Bon, alors, tenez-la bien, vous autres. »

Le premier coup m'atteint à la cuisse. Le deuxième en plein visage. Tout siffle, tourne. Je me tords. Tout le monde crie. Moi aussi ? Je mords, mords le mouchoir dans la bouche. La cuisse, encore la cuisse. Les cercles. Le jaune tourne, tourne, se rapproche. Je ne sais plus rien.



Depuis quand suis-je étendue sur le lit ? Ai-je eu un cauchemar ? Iulisca a une très grosse tête. Non, c'est le ventre. Si elle accouchait ? Cette lumière.... Je veux me tourner. La cuisse me brûle. Je la touche. La salopette est collée à la peau. J'essaie de la détacher. Je crie. Je ne peux me relever. J'arrive à mettre la main sur la peau. C'est mouillé : du sang !

Des pas. S'arrêtent. La porte. Un homme en blanc. Tient à la main une seringue. S'approche, tire la salopette, dégage le bras. Me fait une piqûre. Je tremble, j'ai froid, je ne sais plus comment faire tenir ma tête. Elle se penche, se penche, s'enfle. Je m'enfonce.



Je me réveille encore engourdie. Dehors, il fait jour. Sur mon lit une boulette de maïs. J'essaie de me relever. Je crois me rappeler que... ai-je rêvé ? Ai-je vraiment pris ces couloirs. Il y avait l'homme-rat qui me tendait une feuille. Qu'ai-je signé ? Ai-je signé quelque chose ? Je ne sais pas. Je veux me mettre debout, et je ne réussis pas. La piqûre. Qu'est-ce qu'il y avait dans l'ampoule ? Si je n'ai pas rêvé ? Si j'ai signé ? Ils vont les arrêter ?



Plusieurs jours ont dû passer. Je ne sais pas combien. Je n'arrive pas à compter. Une seule pensée : après la piqûre, ai-je signé quelque chose ou non ? Ai-je rêvé ou non ?

Une fois par jour on me traîne aux W.-C., et on laisse la porte ouverte. Les gardiens rient aux éclats.

« Te voilà bien arrangée ! On dirait le lendemain de la nuit de noce. T'es vraiment belle à voir. »



Je reste assise au bord de mon lit, les jambes pendantes. Je regarde mes pieds qui ressemblent maintenant à ceux de Iulisca. Gonflés, crasseux. J'ai tout le temps soif. Ici, l'eau a un goût étrange, fade jusqu'à l'écoeurement. Et je n'ai droit qu'à un broc par jour.

Aujourd'hui, de nouveau, les pas s'arrêtent devant ma porte.

« 55 à l'enquête. »

Je n'ai donc pas signé toutes les déclarations. Malgré la perspective de l'enquête, j'en éprouve comme un soulagement.

Sur le bureau, des objets nouveaux : des réflecteurs. Ils s'allument, s'éteignent, braqués sur mes yeux. On me

dicte des questions et des réponses. Je refuse d'écrire. Les yeux me brûlent. Même en les fermant. Je sens des points de feu dans les paupières.

« Écris : « A cette séance « conspirative » ont pris part « Bratiano, Maniu, Burton Berry, Mihai Farcasanu, « Vintila Bratiano, Mircea Ioanitziu.... »

Il continue. Des noms, des noms. Plus de cinquante. Je murmure :

« Toute une salle, quoi ! »

L'homme-rat hurle :

« Que veux-tu dire ?

— Que toutes ces personnes suffiraient à remplir une grande salle. Pour une séance « conspirative », nous étions plutôt nombreux. »

J'arrive maintenant à penser même sous les coups qui pleuvent sur moi. Ils veulent détruire toute l'opposition, attaquer le roi lui-même. Mon rôle dans la pièce : donner des déclarations pour permettre l'arrestation des principaux chefs politiques. Lors d'une éventuelle note de protestation alliée, mes déclarations pourraient toujours servir.

Ils me frappent toujours. Je crie :

« Je ne signe rien, rien. »

On me conduit dans une cellule plus petite et sans planche pour s'étendre. Du ciment par terre. Il fait très chaud. Je m'accroupis sur le ciment. La porte s'ouvre :

« Tu n'as pas le droit de t'asseoir. T'appuie pas. Reste debout ou promène-toi. »

L'éclairage est moins violent. Le ciment est mouillé.



Je suis de nouveau dans le bureau. Le jeu des réflecteurs recommence.

« Nous avons ici des déclarations de Tetu certifiant

que tu as établi la liaison entre lui et Radescou. Tiens, tu les vois. Comment as-tu connu Tetu ?

— Nous avons été camarades de Faculté.

— Tu sais que Radesco n'avait pas la permission de voir des personnes politiques ?

— Tetu n'était pas une personne politique.

— A ton avis le chef actif d'une organisation subversive n'est pas un homme politique ?

— Quelle organisation subversive ?

— L'organisation T, dont tu as déclaré avoir fait partie. »

Je respire. La déclaration que j'ai dû signer après la piqûre. Cela aurait pu être plus grave.

« Tu es devenue muette ? »

Je me suis mise à rire.

« Ta gueule. Il n'y a pas de quoi rire, espèce de putain ! Tu as reconnu dans ta déclaration avoir exécuté les ordres de Tetu et avoir prêté serment devant lui. »

Moi, prêtant serment devant Tetu, le tableau est irrésistible. Je ne sens plus la douleur de la jambe, de la cuisse, des bras. Je ris presque de bon cœur.

L'homme-rat se dirige vers moi. Il prend soigneusement ma tête entre ses deux mains et se met à la cogner contre le mur. Dans ma bouche, le goût de sang. Je suis par terre. Quelqu'un hurle :

« Elle est folle à lier. »

L'homme-rat sort de son tiroir la même manche. Je ne sais plus rien....



Je gis sur la planche. Iulisca est venue se mettre près de moi. Elle pleure. C'est la première fois que je la vois pleurer. Elle tient ma main et la serre chaque fois que les pas semblent vouloir s'arrêter devant la porte. Puis elle commence à me faire des signes. Elle veut me

parler. Elle met ses deux mains sur le ventre puis me montre du doigt le couloir. Elle dirige ensuite le doigt vers moi. Elle tient maintenant entre les mains une bouteille imaginaire et fait semblant de boire, boire. Ses yeux s'agrandissent, terrifiés. Je lui fais un signe interrogatif. Je ne comprends pas, je ne veux pas comprendre. Elle essaie l'alphabet des muets. Je n'aurais jamais cru qu'un jeu appris au jardin d'enfants puisse me servir à un pareil moment, et surtout pour de pareilles confidences. Je la suis avec difficulté. Elle doit connaître très peu le roumain et estropie les mots : gardiens... boivent ; n'ont pas la permission... quitter la prison... après le départ du personnel d'enquête.... Elle s'est mise à trembler, n'arrive pas à continuer. Elle repose une main sur son ventre, me désigne obstinément de l'autre.

Il fait brusquement très chaud dans la cellule. Je me lève d'un bond. Je prends ma tête entre les mains, je fais deux pas, j'arrive à la porte. Je me retourne, refais quatre pas, arrive au mur, me retourne, refais quatre pas, arrive à la porte, me retourne, fais quatre pas arrive au mur, me retourne....



La nuit passe plus difficilement. Je n'arrive pas du tout à dormir.

La porte s'ouvre, deux gardiens me tirent par la main. Dans le bureau d'enquête. L'homme-rat n'est pas là ; les autres non plus. Seulement des gardiens et, sur la table, des bouteilles d'alcool.



Je comprends maintenant le tremblement hystérique de Iulisca. Où l'a-t-on emmenée ? Dans une autre cellule ?

Les enquêtes. La nuit quand le personnel d'enquête

est parti. Ceux qui sentent l'alcool. Ceux qui n'ont pas la permission de quitter la prison....



Autre enquête. Mes pieds sont lourds. Comme si je portais des chaînes.

« Écris, écris :

« Que Radesco est le chef du complot ;

« Que Maniu est le chef du complot ;

« Que Bratiano est le chef du complot ;

« Que les Américains sont les chefs du complot ;

« Que les Anglais sont les chefs du complot. »

Je hurle :

« Pourquoi ne pas écrire plutôt que les détenues politiques sont à la disposition des gardiens ? »

Gifles, coups. Les revolvers braqués sur moi.

« Les Russes t'ont demandée pour l'enquête.

— Ils sont peut-être plus civilisés que vous !

— Tu iras en Sibérie.

— *Scântea* dit que la Sibérie est très belle.

— Nous te tuons sur place.

— Faites-le, mais faites-le donc ! J'en ai assez, assez ! »

L'homme-rat donne des coups de poing sur la table.

« Signe.

— Non. »

On me traîne dans la cellule avec du ciment par terre. Je ne tiens plus sur mes pieds. Je m'écroule.



Je reviens à moi dans le bureau. Deux hommes me relèvent et me soutiennent.

« Écris, écris : « Je déclare sans être contrainte que :

« J'ai voulu tuer Ana Pauker ;

« J'ai voulu tuer Gheorghiu-Dej ;

« J'ai voulu tuer Bodnaras ;

« J'ai voulu tuer Teohari Georgesco ;

« J'ai voulu tuer Vasile Luca. »

— Vous ne croyez pas qu'il y en a un peu trop ? »
Gifles.

« Toutes les réactionnaires de ton calibre seront bientôt en prison.

— Ça, c'est une prison ou une maison close ?

— Nous te tuons sur place.

— Mais je ne demande que cela. Je vous en prie, faites-le. »



Jours et nuits. Nuits et jours. Combien en est-il passé ? Les enquêtes de nuit continuent. Le jour, les visites de l'homme au regard doux. Quel est le rôle de l'homme au regard doux ?

Depuis deux jours, ils sont plus nerveux encore.

« Signe, signe. »

Maintenant, plus rien au monde ne pourrait me faire signer. Tout m'est égal ! La nuit, le même cauchemar toujours le même. Rarement je rêve que je suis morte et je me sens légère, légère. Quand je suis réveillée, j'entends des cris, des coups de fusil. J'ai surtout peur des pas. Quand ils s'approchent. Quand ils s'arrêtent devant la porte.

De nouveau, l'homme au regard doux. Il m'apporte un verre de lait.

« Dans deux jours tu partiras.

— Où ?

— Tu le verras ! »

Du lait, un morceau de pain. J'avale le lait, mais n'arrive pas à mâcher le pain. Mes dents branlent. On continue à me traîner, nuit après nuit, à l'enquête. Les mêmes questions. Je ne réponds même plus. Les insultes, les revolvers, les gifles, les coups, la manche,

la tête contre les murs, tout le temps contre les murs : égal, tout cela m'est égal !

Un soir l'homme-rat :

« Si tu te mets à raconter des choses au procès, tu repasseras par ici. On te soignera encore mieux. »

« Procès ». Je tressaille. La première éclaircie. Il y aura un procès. Je pourrai parler.

Est-ce que je pourrai tout dire ?



Enfin une douche. J'ai pu prendre une douche. Je demandais, chaque fois que l'homme au regard doux entrait dans la pièce :

« Je voudrais une douche. »

Pourquoi me l'a-t-il accordée maintenant ? A cause du procès ?

Je suis seule dans une grande pièce qui sent mauvais. Le ciment est glissant. Une fenêtre opaque. Bruits d'autos. La rue. Des hommes qui vont, viennent, sont libres d'aller et venir. Des voix devant la fenêtre.

Je me lave. J'ai la gale.

Je voudrais regarder dans la rue, je voudrais regarder dans la rue. J'enfile la salopette. Je frappe contre la vitre avec mon soulier. Éclats. Je vois la rue. Dans des charrettes, des soldats qui doivent revenir du front. Une charrette est arrêtée devant la fenêtre. Un soldat me lance :

« Tu es Allemande ? »

Il doit croire que seuls les Allemands peuvent être arrêtés.

Je me mets à pleurer et n'arrive pas à lui répondre. Le gardien entre, me voit pleurant devant la vitre cassée, ne crie pas, dit seulement en me tirant par la main :

« Allez, viens ! »

Je traîne mes pas dans le couloir et je pleure toujours. Le gardien ne me bouscule pas. Je crois que je ne pourrai jamais plus m'arrêter de pleurer.

« Tu es Allemande ? »



Une autre enquête. Dans le bureau, des figures inconnues. Un homme me jette ma robe.

« Enlève ta salopette. »

Je m'habille difficilement devant eux. Ils me regardent avec une drôle de haine. Mon bras droit est violet. Le dos me fait mal. Même le fait de mettre ma robe ne me réjouit pas. Elle appartient à un autre temps, à un autre monde. Je ne serai plus jamais de ce monde-là. Pourquoi ne m'ont-ils pas fusillée, pourquoi ?

Une nuit sans enquête. La nuit suivante la porte s'ouvre.

« Viens. »

Nous sortons dans la cour. Un bandeau sur les yeux. La voiture. Les mêmes revolvers dans les côtes. Et, comme à l'arrivée, nous roulons interminablement. Où m'emmène-t-on ?

II

L'AGENT m'enlève le bandeau. Je suis dans le même bureau à l'Intérieur. Combien de temps est-il passé depuis que j'y suis venue pour la première fois ? Un mois ? Plus ? moins ? L'homme blond n'est plus là. L'agent qui m'a conduite tend au fonctionnaire mon sac. Inventaire. Je suis remise avec papiers en règle par le Service secret au ministère de l'Intérieur. La prison en forme d'étable était donc le Service secret.

Je passe dans une autre pièce. Je suis déshabillée et fouillée par une femme. Maintenant, ils me font descendre l'escalier. Vers le cachot ? Les militaires me remettent à une autre garde. Nous prenons un couloir.

« C'est ici. »

Une cellule deux fois plus grande que celle du Service secret. Une vieille femme par terre qui bave. Une autre entre deux âges étendue sur le lit. La cellule a un lavabo. Je me précipite et je tourne le robinet. De l'eau, enfin de l'eau qui coule fraîche. Je me lave, je bois, je me lave.

J'ai l'impression que je ne me laverai jamais assez !



Je fais les cent pas dans la cellule en boitillant. Toute la douleur s'est concentrée dans la cuisse droite, que je n'arrive plus à toucher sans crier. Nous parlons en chuchotant. Les deux femmes — la mère et la fille — sont Russes. La fille parle allemand, et j'arrive à comprendre ce qu'elle raconte. Elles se sont enfuies

d'Odessa. Pendant les crises d'épilepsie de la mère, je recule dans un coin. J'ai peur qu'elle ne nous étrangle toutes les deux. Elle paraît vraiment folle, bredouille des phrases incompréhensibles, où les noms de Staline et de Hitler reviennent fréquemment, hurle, s'arrache les cheveux, se roule par terre, saisie de convulsions. Les gardiens ouvrent la porte pour mieux contempler la scène, qui semble prodigieusement les amuser. L'un d'eux s'avance dans la cellule, et la vieille attrape avec ses doigts de squelette un pan de son pantalon et tire, tire. Malgré les coups, les gardiens arrivent difficilement à dégager leur camarade. Toute la force de son corps, la vieille femme semble l'avoir concentrée dans sa griffe, qui saisit tout ce qui est à sa portée.

Les gardiens ont fermé la porte. La vieille femme gît toujours par terre, l'écume aux lèvres.



Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. La vieille a eu deux crises. Je sens sa folie me gagner petit à petit et, quand elle se met à hurler, j'ai envie de l'accompagner en sourdine. J'attends l'enquête qui ne vient pas. Toutes les heures, je mets ma tête sous le robinet, et je laisse l'eau froide couler, couler. Cela devient bientôt une obsession. Au premier cri de la vieille, cri qui annonce une crise, je me précipite vers le lavabo.

Peu à peu, je vois l'aube pointer. Des pas dans le couloir. La garde est changée. Quelques minutes plus tard, j'entends des coups sourds dans le mur. La Russe se précipite et colle son oreille contre le mur. Elle écoute, puis me fait signe de venir. Une voix d'homme dit en allemand :

« Il y a une nouvelle chez vous ? »

Je réponds en roumain :

« Oui, que se passe-t-il dehors ? »

— Je ne sais pas. Comment vous appelez-vous ?

— Adriana Georgesco.

— Vous ? C'est à cause de vous que je suis ici. »

Je me sens brusquement couverte d'une sueur froide. Qui est-ce ? Ai-je donné son nom ? La piqure ? Sa voix m'est totalement étrangère.

« Mais qui êtes-vous ?

— Ion Marinesco.

— Je ne vous connais pas.

— Moi non plus. Je passais dans la rue lorsqu'ils vous ont arrêtée. Vous m'avez appelé et.... »

Des pas dans le couloir. Ils s'arrêtent devant la cellule d'où venait la voix. Ils ouvrent la porte, entrent. Nous ne pouvons plus parler.

Je me précipite vers le lavabo. Je laisse l'eau couler sur mon visage, mes cheveux, mes bras. Les cercles jaunes s'étaient remis à tourner devant mes yeux.

Je l'avais pris pour Horia. Je l'avais appelé. Ils l'avaient arrêté à cause de moi. Combien de temps s'est-il passé depuis ? Depuis quand est-il là ? Cela est absurde, absurde. Il n'est pas coupable. Mais comment le leur faire comprendre. Pas coupable, pas coupable !

J'ai dû crier, car la vieille a levé son visage vers moi et ricane.

Personne ne peut rien faire. C'est absurde, tout cela est absurde.



Dès que le silence se fait dans le couloir, je cours vers le mur et j'appelle, je frappe, j'appelle. Ion Marinesco ne répond plus. L'auraient-ils emmené ? Où l'auraient-ils emmené ? J'ai juste le temps de faire un saut pour m'écarter du mur. La porte s'est ouverte. Les gardiens nous apportent la soupe. La vieille lape comme un chien le liquide jaunâtre qui coule sur son cou, son menton,

ses mains. Sa fille, assise à mes côtés sur le lit, la regarde presque avec indifférence et dit :

« Ils nous ramèneront chez nous. Tu sais ce que cela veut dire : rentrer là-bas ? »

Je fais un signe affirmatif et essaie de la faire taire.

« Non, tu ne sais pas. Tu ne peux pas savoir. Personne ne peut savoir. La vie libre là-bas, c'est pire que la prison ici. J'aimais trois êtres : mon mari, il a disparu ; ils sont venus le chercher un soir, il doit être dans un camp ; mon frère : les Allemands l'ont tué et, celle-là, ma mère... tu vois bien.

— Tu n'as pas peur de parler ainsi ?

— Peur ? Non, je n'ai pas peur. J'en ai assez d'avoir peur. Ils vont quand même me tuer !

— Peut-être ne te tueront-ils pas ?

— Tu parles comme une communiste. Comme une naïve. N'es-tu pas communiste ?

— Si j'étais communiste, je serais libre.

— Voire. Tout le monde le croit au début. Je l'ai cru aussi. J'ai lutté pour eux. Ce serait trop long à t'expliquer. J'étais institutrice.

— Écoute, tais-toi. Ils peuvent peut-être nous entendre.

— Je t'ai déjà dit que j'en avais assez d'avoir peur. Encore une de leurs grandes découvertes : la peur ! Peur de parler trop, peur de ne pas parler assez, peur de parler en rêvant, peur des étrangers, peur de tes enfants, peur de ton mari, peur de toi-même. C'est cela qui est le plus fort : peur de toi-même. J'ai décidé depuis mon départ d'Odessa de ne plus avoir peur. Je dis tout ce qui me passe par la tête. Tout, à tout le monde. »

Elle se penche sur moi et me dit mystérieusement :

« J'ai découvert une chose : si je n'ai pas peur, je suis libre. Même ici, ils ne peuvent rien contre moi,

rien. Si tu sors jamais d'ici, tu peux dire à tout le monde que tu as connu Varvara, celle qui n'a plus peur. Cela deviendra de plus en plus rare, quelqu'un qui n'ait pas peur. Tu peux leur livrer mon secret. Dis-leur : « Varvara a découvert le secret de la liberté. » Tu te rappelleras, n'est-ce pas ? tu leur parleras ainsi, Varvara.... »

Elle est de plus en plus excitée et parle fort. La vieille, de son côté, s'est mise à hurler en demandant la mort de Staline et de Hitler. Elle prépare une crise. Varvara qui n'a plus peur....

Mécaniquement, je me redresse et je mets ma tête sous le robinet. Je laisse l'eau couler, couler....



Mes dents branlent. Pendant les crises d'épilepsie de la vieille, je me mets à trembler, et mes dents s'entrechoquent avec un bruit sec. Varvara est tombée dans un état d'apathie totale.

Je me rapproche d'elle et veut la consoler :

« Tu verras, un jour, tout cela changera. »

Elle hoche la tête et me dit d'une voix atone :

« Il n'y aura pas de lendemain. »

Si, il y aura des lendemains. Il y aura le procès. Que se passe-t-il dehors ? Pourquoi ne m'appellent-ils plus à l'enquête ? Deux jours que je suis ici ; j'y suis depuis deux jours.

Je voudrais ouvrir la fenêtre, mais elle est fermée hermétiquement. La cellule est remplie d'une odeur nauséabonde. La vieille ne peut aller aux cabinets et fait ses besoins sur le ciment. Les gardiens ne nous permettent pas de nettoyer, et les excréments s'amoncellent.

J'ai tout le temps envie de vomir....



La porte s'ouvre. Deux gardiens me font signe de les suivre. Nous allons. Nous rentrons dans un bureau, où un homme signe des papiers.

« Transférée à la cour martiale. »

Je suis remise à deux soldats, qui me font descendre les escaliers. Je croyais qu'ils m'emmenaient à l'enquête, et je n'ai pas dit adieu à « Varvara qui n'a plus peur ».

Lorsque nous sortons dans la rue devant le ministère, je me rappelle cette phrase qu'elle m'a dite en haletant : « J'ai découvert le secret de la liberté. »



Les soldats me font monter dans un camion et sautent derrière moi. Dans le camion, une trentaine de personnes. Je reconnais quatre camarades du *Viitorul* et dans un coin Tetu, qui crie :

« Adriana ! »

Les agents hurlent :

« Vous n'avez pas la permission de parler entre vous. »

Le camion démarre.

Tous les garçons me regardent fixement en serrant les dents. Je dois avoir une figure de déterrée. Leurs yeux sont remplis d'effroi. Nous sommes tellement occupés à nous parler par les yeux que nous ne jetons que des regards distraits aux rues que nous traversons, aux gens que nous croisons et qui s'arrêtent sur place pour nous regarder.

Nous passons près d'une horloge : 6 heures. Il fait une chaleur lourde, accablante. Quelque part, un orage doit se préparer.

Le camion s'arrête. Nous sommes à la cour martiale. Un soldat m'aide à descendre et me conduit à un bureau,

sur la porte duquel il est écrit : « Commandant de la cour martiale. »

Un colonel, derrière une table, me regarde et demande d'une voix neutre :

« Vous étiez le chef de cabinet du général Radesco ?

— Oui. »

Il écrit quelque chose sur la feuille que lui tend un des agents du Service secret qui demeure debout derrière sa chaise.

« Au revoir, mademoiselle. Je vous remercie. »

D'une prison à l'autre, le ton a changé brusquement. Les soldats m'emmènent dans la cour. Les garçons sont alignés deux par deux. De chaque côté de la file, des soldats armés. Le soldat qui m'accompagne me fait entrer dans la file :

« Ici, mademoiselle. »

Je suis à côté d'un homme âgé, aux traits tirés. Nous traversons la cour. Pendant que nous marchons, l'homme à mes côtés dit :

« Je suis Antim Boghea, socialiste. »

Le soldat n'a pas un geste pour nous faire taire. L'homme continue :

« C'est bien vous Adriana Georgesco ? »

Je murmure :

« Oui.

— Vous boitez. Ils vous ont battue ?

— Oui.

— Moi aussi.

— Qui sont les autres ?

— Je ne sais pas, nous les connaissons. »

La file s'arrête devant une barrière de barbelés. Ce doit être la ligne de démarcation entre la caserne et la prison. Un soldat ouvre la barrière et nous fait passer un à un. Nous entrons dans une grande pièce, avec une trentaine de lits. Les garçons se précipitent les uns vers les autres

et demandent : « Qui êtes-vous ? Mais vous, et vous ? »

Un soldat vient vers moi :

« Mademoiselle, si vous voulez bien passer à côté. »

Je n'ai pas eu le temps d'apprendre les noms de tous les garçons. Je leur dis bonsoir, et je suis le soldat dans la pièce d'à côté. C'est presque une chambre, avec un vrai lit, des draps propres et une fenêtre grillagée donnant sur la rue. Je me précipite à la fenêtre. Un tramway passe tout près et je peux voir les silhouettes s'agiter à l'intérieur. Je vois aussi les gens entrer et sortir de la boutique d'en face.

Je ne sais combien de temps je suis restée à la fenêtre à écouter la rue bouger, vivre.

J'éteins la lumière et me couche, pour la première fois, depuis combien de temps, dans un vrai lit. Les soldats montent la garde devant la caserne. J'ai brusquement un grand sentiment de sécurité, et je m'endors très vite.



Le lendemain, les soldats viennent me chercher pour les empreintes. Un agent m'introduit les mains jusqu'au poignet dans une substance noire et dit en les retournant :

« Ce ne sont pas des doigts mais des fils de fer.

— Faites une cure au Service secret, et vous les aurez pareils. »

Il ne dit rien et me tend un torchon imbibé d'essence, avec lequel j'essaie en vain de frotter mes mains et les faire revenir à une teinte naturelle. J'y renonce bientôt et fais signe au soldat que je suis prête.

Il me dit en me reconduisant :

« Pendant la journée, vous pouvez vous tenir dans la chambre des garçons. »



Lorsque j'entre dans la pièce, je trouve les garçons riant aux éclats. L'un d'eux saute en l'air et tient des

journaux à la main. Un camarade de la rédaction me fait asseoir :

« Installe-toi commodément pour pouvoir mieux savourer le beau conte à dormir debout que nous allons te lire. Écoute : *România libera* du 30 août :

« Sensationnelle découverte de l'organisation terroriste et fasciste T. Nombreuses arrestations parmi les jeunesses libérales et nationales-paysannes. La responsabilité politique des chefs des deux partis historiques. L'organisation T poursuivait la suppression des chefs du gouvernement et des chefs démocrates. Découverte de matériel de propagande fasciste. Les terroristes ont fait des aveux. Le rôle du général Radesco. »

Un autre me tend le journal.

« Regarde bien la photo. »

Une photo sous des titres en gros caractères :

La typographie et le dépôt d'armes et de munitions de l'organisation T.

« Des armes, des munitions ?

— Au procès, il nous sera facile de démontrer que ce ne sont pas nos armes. Ils viennent de prendre nos empreintes. Ils n'ont qu'à les comparer à celles relevées sur les armes. »

Un garçon monte sur une chaise et réclame le silence :

« Quant aux armes, je vais vous raconter une très belle histoire, et ce qu'il y a de mieux vraie. Lorsqu'ils sont venus m'arrêter, ils ont mis la maison sens dessus dessous. Il y avait quelques manifestes dans un coin, mais cela ne leur a sans doute pas semblé suffisant. Ils ont donc continué à fouiller partout. Finalement, ils ont trouvé dans le hall deux cendriers. »

Nouveaux éclats de rire. Le garçon gesticule pour imposer le silence.

« Deux cendriers, oui ! Pendant les bombardements, je

quittais la ville avec un ami qui avait une auto. Dans les champs, tout autour de Bucarest, nous avons trouvé des grenades à main explosées. J'en ai ramenées deux chez moi et les ai transformées en cendriers. Les agents les ont emportés. Corps du délit. S'il n'y avait pas eu les interrogatoires, les enquêtes, toute cette histoire serait vraiment une pure rigolade ! »

S'il n'y avait pas eu les enquêtes au Service secret....

Un autre garçon demande le silence et lit à son tour.

« *La mise en circulation de manifestes clandestins de caractère fasciste et d'une feuille de propagande intitulée La Flamme laissait, depuis quelque temps déjà, deviner l'existence de groupes politiques ayant une activité subversive clandestine.*

« *A la suite d'enquêtes et d'arrestations, les autorités démocratiques ont découvert la « typographie conspirative » où cette organisation imprimait les feuilles fascistes. Le matériel typographique, le matériel imprimé, ainsi que les aveux des inculpés ont fait la lumière autour des plans d'activité de cette organisation et des complicités politiques. Cette organisation poursuivait la suppression des membres du gouvernement par des moyens terroristes. Les terroristes ont avoué qu'ils voulaient tuer le président du Conseil, Petre Groza. Le chef de l'organisation, Remus Tetu, a déclaré avoir reçu les instructions directement du général Radesco. Tetu rédigeait le journal clandestin La Flamme, tiré de 1 500 à 2 000 exemplaires dans son « domicile conspiratif ».*

Je suis gagnée par le fou rire général, et je dis à Tetu :

« Écoute, mon vieux, il faudrait s'entendre : 1 500 ou 2 000 exemplaires, cela fait une petite différence. »

Tetu ne semble pas goûter la plaisanterie et hausse les épaules.

Le garçon continue à lire :

« *Il est intéressant de remarquer que les déclarations de Maniu ont été imprimées sur la même ronéo du type Boston*

que La Flamme. Le recrutement des membres de l'organisation était faite d'après le système des gardes de fer, avec des serments mystiques dans un cadre mystérieux. Les membres de l'organisation qui n'étaient pas fidèles au serment devaient être fusillés. »

« Mais, Tetu, tu deviens un personnage très important. Je me vois me mettant à genoux devant toi et prêtant serment. Cadre mystique. Tu portes un masque, et je baise le pan de ta robe sacrée. »

Celui qui a parlé ainsi est étendu sur un lit et rit aux larmes. Et comme Tetu ne répond pas :

« Mais pourquoi diable montent-ils toute cette affaire de terrorisme autour d'un simple manifeste ? La presse ne parle plus que de T. Un soldat vient de me dire que chaque émission de la Radio commence par ces mots : « T signifie Terreur. »

— Ils sont ridicules, intervient un autre. A quoi cela peut bien leur servir ? Il y aura les élections, et ils ne pourront plus rester au pouvoir. »

Antim Boghea l'interrompt :

« Ne nous réjouissons pas trop, et surtout ne soyons pas aussi optimistes. S'ils font tant de bruit autour d'un manifeste assez — ne te fâche pas Tetu —, assez puéril, et en tout cas ne contenant rien de grave, ils se donneront probablement encore plus de peine pour les élections, qui n'auront peut-être de libres que le nom. Vous êtes tous encore des enfants. Je suis un vieux socialiste, et je connais bien leurs méthodes. Lorsqu'ils en ont eu besoin, ils ont monté de grands procès, sans même avoir le prétexte d'un manifeste. Il ne serait pas exclu que toute cette affaire soit montée en vue de la conférence internationale qui doit s'ouvrir à Londres le 11 septembre. Les Russes veulent probablement démontrer aux Alliés que le seul parti vraiment démocratique de Roumanie est le parti communiste. Quant aux autres, ils sont tous du type

fasciste, comme le démontrera le procès de Bucarest. Oui, ce doit être là le but des Russes. D'ailleurs, je me suis mal exprimé : non pas des Russes, mais des staliniens. Le peuple russe, c'est autre chose, et il n'a pas voix au chapitre. »

Nous ne rions plus. Les paroles d'Antim Boghea pèsent dans l'atmosphère. Je prends à mon tour le journal pour continuer la lecture à haute voix.

« Le rôle du général Radesco. Il ressort des déclarations de Remus Tetu et d'Adriana Georgesco, ainsi que de la présence dans l'organisation de collaborateurs directs du général Radesco, que le général a été l'inspirateur de l'organisation T, à laquelle il transmettait régulièrement ses instructions. »

J'interromps la lecture pour m'écrier :

« Quels collaborateurs directs ? En dehors de moi, je n'en vois pas un seul parmi vous. Et puis je n'ai jamais signé pareille déclaration.

— Lis toujours.

— *Il ressort également des déclarations des membres de l'organisation que Maniu et Bratiano étaient au courant des plans et de l'activité de l'organisation terroriste.*

« Connaissaient également son existence : Bebe Bratiano, professeur Danielopol, Mihai Farcasanu, Carandino et d'autres membres des cliques réactionnaires. Si les terroristes vont répondre de leurs actions criminelles devant la cour martiale, il n'en demeure pas moins vrai que nous ne devons pas ignorer le rôle politique joué par les cliques de Maniu et Bratiano.

« La fusion avec les débris d'Antonesco et des gardes de fer, l'emploi des méthodes hitlériennes ne sont que la suite inévitable de la politique menée depuis toujours par Maniu, et cela ne doit pas être ignoré par l'opinion publique, même si Maniu ne se trouve pas à la barre des accusés. »

Le vacarme reprend. Un garçon crie :

« C'est-à-dire : même si nous n'avons pas réussi, malgré toutes les méthodes employées, à arracher aux inculpés les déclarations nécessaires pour mener Maniu et les autres dans le box des accusés. »

Un de mes autres camarades du *Viitorul* vient vers moi en lisant :

« Georgesco Adriana : *avocat, membre des jeunesses libérales, ex-chef de cabinet au ministère de l'Intérieur, a diffusé les publications clandestines, a fait partie de l'organisation T, a assuré la liaison entre Tetu et Radesco. Preuves : ses propres déclarations ainsi que celles de Tetu.* »

« Regarde toute la liste. Devant ton seul nom il y a ce mot « preuves ». Pourquoi ? »

Et il continue.

« Tu étais la seule à connaître personnellement Maniu, Bratianu, Radesco. Ils devaient beaucoup compter sur tes déclarations. « Preuves.... » S'ils l'écrivent, c'est qu'ils ne doivent pas les avoir. S'ils les avaient eues, Maniu, Bratiano, Radesco seraient actuellement enfermés dans une salle à côté. Or, ils ne le sont pas. »

Et, après une hésitation :

« Dis-moi : qu'est-ce qu'ils t'ont fait là-bas ? »

Un grand silence dans toute la salle. Tous les regards sont braqués sur moi.

Je murmure :

« Vous le saurez au procès. »

Puis, dans le silence qui continue, je prends quelques journaux et je passe dans la pièce à côté.



Je suis seule dans ma chambre, la tête appuyée contre les barreaux.

Hier, Istrate Micesco est venu me voir. C'est un de nos grands avocats, jurisconsulte éminent, l'une des

sommités du barreau, dont il vient d'ailleurs d'être rayé.

« Soixante-treize avocats se sont inscrits pour vous défendre. Je serai le soixante-quatorzième. Je serai témoin. »

Il m'a dit aussi que Maniu, Bratiano et Titel Petresco ont clairement compris toute l'affaire. En arrêtant les jeunes membres de leurs partis, les communistes veulent montrer à l'opinion publique internationale que ces partis enseignent à leurs membres les méthodes fascistes et jeter ainsi le discrédit sur eux. Quant à l'opinion publiqueroumaine, elle, elle sait à quoi s'en tenir et attend les élections. C'est un procès monté pour l'étranger. Nous devons tenir bon.

Après le départ d'Istrate Micesco, je suis allé retrouver les garçons pour leur rapporter la conversation. Nous avons ouvert en grand la fenêtre, et nous nous sommes mis à chanter l'hymne national. Dans la rue, les passants se sont arrêtés, les autos et un tramway aussi. Toute la rue chantait avec nous. Cinq minutes plus tard, le procureur militaire est entré dans la pièce avec deux agents du Service secret. L'un des agents a crié :

« Fermez les fenêtres ! Quant à la cantatrice, emmenez-là à Vacaresti pour qu'elle se calme et qu'elle voit ce qui l'attend après le procès. »

La « cantatrice », c'était moi. Le procureur militaire n'a rien dit.

J'attends d'être transférée à la prison de Vacaresti.



Dans l'auto, entre deux soldats qui m'offrent des cigarettes.

« Pourquoi vous envoient-ils à Vacaresti ? Parce que vous avez chanté l'hymne national ? Quel dommage que vous n'ayez pas eu le temps de les tuer !

— Les journaux racontent des balivernes.

— Vous n'avez pas voulu tuer les chefs du gouvernement ?

— Non, je crois que je serais incapable de tuer qui que ce soit.

— C'est dommage.

— Oui, c'est dommage. »



Les soldats ont arrêté l'auto et ont acheté des fruits et des cigarettes. Ils remontent à côté de moi et me tendent le paquet.

« C'est pour vous. »

Je me sens brusquement libre, et je serre leurs mains.



Nous nous arrêtons devant la prison. Une grande pancarte : « Pénitencier de femmes Ilfov. » Je monte les escaliers en serrant contre moi le paquet donné par les soldats. J'y suis venue une fois déjà pour une cliente de droit commun : une jeune femme inculpée de crime. Mon premier succès : elle a été acquittée.

Je revois sa tête appuyée contre les barreaux du parloir, avec ce geste qui m'est devenu maintenant familier. « Je ne suis pas coupable, vous savez, je ne suis pas coupable. » Elle pleurait.

Il y a un autre gardien. Lorsque nous entrons dans le parloir, il est en train de vitupérer des tziganes qui sont assises par terre et donnent le sein à leurs enfants.

Les soldats me remettent au gardien.

« En prévention jusqu'au procès. »

Avant de sortir, ils me lancent encore :

« Bonne chance, mademoiselle ! »

Le gardien prend un air très important :

« Alors, c'est toi, la terroriste. Je vais t'annoncer à Mme la directrice. »

Il ouvre la porte de droite et me fait entrer. Dans la pièce trois femmes, dont l'une très grosse, qui occupe à elle toute seule un bureau. Et comme elles me regardent, je dis :

« Bonjour. »

La grosse femme crie :

« Ici on ne dit pas bonjour, mais : « Je vous baise très respectueusement les mains, madame la directrice. »

Je n'ai plus du tout le contrôle de mes nerfs. Je me mets à rire aux larmes. La directrice crie pendant que le gardien, penché sur elle, lui dit quelque chose à l'oreille. Il revient vers moi et me pousse dans la direction des deux autres femmes qui prennent mes empreintes.

J'entends un chœur qui chante quelque part dans la prison *Notre Père qui êtes aux cieux...*

La directrice me demande comment j'ai pu, moi, « une jeune fille avec un air tellement doux », diriger une bande de terroristes. Je lui explique qu'à part quatre garçons — que je n'avais plus vus depuis assez longtemps — j'ai connu tous les autres à la cour martiale. Elle se remet à crier :

« Tu n'es qu'une « menteuse hypocrite ». Moi qui te prenais pour une jeune fille comme il faut ! Emmenez-la au sabotage. Allez, déguerpis. Et n'oublie pas : ici il faut dire : « Je vous baise très respectueusement les « mains, madame la directrice. »



Dans le mur, une toute petite porte rectangulaire que le gardien ouvre. Je dois me pencher pour entrer dans une grande pièce mal éclairée où règne une odeur écœurante. Des lits superposés. Trois rangées de couchettes. Deux pas de distance entre chaque rangée. Un grand silence s'est fait. Je le devine hostile. Une femme lance :

« Pige-moi cette môme-là. »

Une autre commente :

« Fais pas ta mariée. Vise-la, elle traîne ses nougats ! »

Je me hisse difficilement dans la couchette que m'a indiquée le gardien. Le drap de couleur très douteuse est couvert de poux. Il y en a plus que dans toutes les cellules du Service secret et de l'Intérieur réunies. Les lits se sont mis à tourner devant mes yeux, et je m'étends. Je relève les jambes et les appuie au mur en les couvrant avec le journal que m'a tendu tout à l'heure « madame la directrice » tout en me disant « Lis ça et ne viens plus nous raconter des salades. » Je lis donc la *Scân-teia* :

T signifie Terreur. Les équipes de la mort renaissent avec les mêmes éléments. Les mêmes, mais plus dangereux encore que ceux du passé, parce que la leçon que les démocraties ont infligée à Hitler ne leur a rien appris.

« Eh toi ! qui tiens tes jambes en l'air, respecte-moi comme premier gardien et descends au rapport. »

Une femme me tend la main.

« Allez, la môme, descends. »

Les femmes se sont alignées sur deux rangs. Le gardien dit d'un air martial :

« Bonne nuit, les filles !

— A vos ordres », répond le chœur des filles.

Je suis reprise par le fou rire. Dès que la porte est fermée, deux femmes s'approchent de moi.

« T'es de quelle bande ? »

Le haut-parleur s'est mis à hurler :

« Radio-Moscou vous parle : le fait que des dizaines de fils relient les organisations terroristes à Radesco, Maniu et Bratiano ne peut surprendre aucun observateur tant soit peu au courant de l'histoire politique de la Roumanie. »

Les femmes se sont mises aussi à crier :

« La ferme, oui. Ils nous emmerdent avec leurs histoires ! »

Celle qui est à côté de moi revient à l'attaque :

« T'as les portugaises ensablées ? T'es de quelle bande ? »

Le haut-parleur continue :

« Nous allons maintenant vous donner la liste des terroristes : Georgesco Adriana, l'instrument du bourreau de la place du Palais.... »

« De quelle bande ? Je suis « l'instrument du bourreau de la place du Palais ».

Ma voisine paraît toute réjouie :

« Pas possible ! Alors, t'as voulu tous les refroidir ? Ana Pauker aussi ? J'ai été avec Ana Pauker en prison, à Dumbraveni. Elle avait sa cuisine à elle, personnelle quoi. Une veinarde. Dans quelque temps, t'auras peut-être la tienne aussi. Elle recevait des tas de paquets de Russie. Une brave fille, ma parole. Elle me donnait du café au lait et de la brioche et me racontait des tas de trucs sur « Max », Lénine, des types à elle, quoi. Je disais oui par-ci, oui par-là, et je mangeais sa brioche. Puis les Russes l'ont reprise. Maintenant, la v'là revenue. Elle joue à la grande dame et se trimbale dans une auto. Même qu'elle a fait semblant de ne plus me connaître un jour que je l'ai vue dans la rue. »

Elle prend un air précieux et me tend la main.

« J'suis Florica Ungureano. Quinze fois en pension. Me repose, quoi. »

Et Florica Ungureano crie aux autres :

« Eh ! les filles ; la même est chef de bande. C'est la terroriste qui a voulu refroidir tout le gouvernement.

— Bravo, la même. T'es chef de bande ? »

Je me sens comme un lion en cage. Elles sont toutes rassemblées autour de moi pour me regarder. L'une d'elles se met même à me tâter et opine :

« T'es de la bande à Puica ?

— Quelle Puica ?

— Celle qui a descendu une artiste pour lui faucher ses bijoux. Près du théâtre. Des fois que ç'aurait marché ton coup avec Ana Pauker, t'aurais eu des bijoux de Staline. »

Une autre intervient :

« Conasse. La terroriste est une politique. Comme Ana Pauker. Ana a mis une bombe pour tuer le parlement, et la terroriste avait une bande pour tuer le gouvernement. Ça ne fait que se zigouiller entre eux, les politiques.

— Je n'ai voulu tuer personne.

— Fais pas la mijaurée. Ça colle pas avec nous. La radio dit que tu es terroriste, oui ou merde ? Oui. Alors ? »

Florica Ungureano revient à l'attaque :

« Et les journaux. En première page. On a quand même de la veine de te voir. »

Une autre intervient :

« T'as pas eu ta photo au journal comme moi. J'suis plus marle que toi. Ma photo en première page et des lettres grosses comme ça : *Gaby, la femme aux huit fiancés.* »

Puis d'un air faussement modeste :

« Je les ai tous butés.

— Te vantes plus, torchon », lui lance une autre qui, accroupie sur un seau, jupe relevée, fait ses besoins.

« Va te laver la nature, eh, salope ! T'as le cul qui tombe. »

Celle qui a été ainsi interpellée bondit et empoigne « Gaby aux huit fiancés » par les cheveux. Les autres accourent. La bataille est devenue générale. Le haut-parleur transmet de la musique. A l'autre bout de la salle, cinq femmes, tous seins dehors, dansent hystériquement une ronde.

Je profite du vacarme général pour me hisser de nouveau dans ma couchette. « Gaby aux huit fiancés » s'est

dégagée la première de la bagarre et vient me rejoindre. Je dois partager le lit avec elle. Elle m'enseigne comment tuer les poux : « On prend une feuille de journal, on crache dessus, on vise le pou et on l'écrase. » En dansant, les femmes ont renversé le seau. Les fenêtres sont hermétiquement fermées. L'odeur se répand dans la pièce.

Je n'ai pas dormi de la nuit. Au petit matin, la responsable de la cellule me lance :

« Alors quoi, la terroriste, tu te crois au bal ? Vise les confetti. Allez, ouste, descends et balaie. »

Les « confetti » ce sont les feuilles de journal. La « méthode Gaby ». Dégoûtée d'écraser les poux, j'ai jeté toute la nuit par terre les journaux que me tendait Gaby. Je balaie.

La responsable s'est radoucie.

« T'es une brave terroriste. C'est ton tour de corvée.

— Quelle corvée ?

— La corvée de chiottes. Allez prends les seaux. »

Je prends deux seaux, et je suis la responsable. Nous sortons dans la cour et faisons la queue devant deux waters de système primitif, où les seaux d'excréments doivent être vidés. Sur le ciment de la cour, des tziganes cherchent les poux, les unes dans les cheveux des autres, mollement étendues au soleil.

Au retour, la salle m'acclame. Gaby leur impose le silence et me dit avec beaucoup de dignité :

« Tu sais, la terroriste, ça colle, toi et nous. T'es populaire. »

Cette déclaration d'amitié se solde avec une autre corvée de chiottes, que je dois faire en signe de remerciement.



Depuis combien de temps suis-je à Vacaresti ? Le jour, je dors par terre. La nuit, je donne la chasse aux

poux en suivant fidèlement « la méthode Gaby ». Lorsque j'arrive encore à penser, je pense au procès. Le haut-parleur transmet chaque jour d'autres commentaires de Radio-Moscou.

« Le chef de l'organisation T a reconnu avoir eu l'intention de continuer des actes de terrorisme et avoir demandé aux membres de l'organisation de préparer des armes en vue de missions spéciales. Dans leurs manifestes, les fascistes ont osé dire qu'un jour ou l'autre la guerre entre l'U. R. S. S. et les Alliées serait inévitable. »

Comment l' « organisation » pouvait-elle *continuer* des actes de terrorisme qu'elle n'avait jamais commis ? J'essaie de mettre bon ordre dans mes idées. Je ne me rappelle plus exactement ce que contenait *La Flamme*. Ce n'était pas, du reste, le manifeste le plus intéressant. Qu'est-ce que Tetu a bien pu raconter au général ce jour-là ? Quel enfantillage d'avoir conduit Tetu auprès du général. Toute cette histoire est grotesque.

Le haut-parleur ne tarit plus sur ce sujet :

« L'organisation possédait des bureaux et des sièges secrets. L'organisation avait également un code chiffré. Les rencontres entre les agents de l'organisation étaient fixées par téléphone dans un langage convenu d'avance. Les rapports se faisaient par voie hiérarchique. Il y avait *trois* types de rapports : les rapports d'exécution de mission et des rapports exceptionnels. Les premiers étaient hebdomadaires et portaient en conclusion la formule type : « S'il a des armes et quel est leur calibre. »

Je voudrais avoir encore la force de rire. « Trois types de rapport » qui sont deux, la formule-type mentionnant le calibre des armes, tout ce galimatias, tous ces clichés répétés sur tous les tons à l'enquête et repris maintenant par Radio-Moscou et la presse communiste.

Qu'ai-je signé de tout cela ? La piqûre ? La tête me brûle, me brûle.



Ce soir-là, après nous avoir dit : « Bonne nuit les filles » et avoir attendu que nous répondions en chœur : « A vos ordres », le gardien me dit que demain, dès que j'ouvrirai les yeux, il viendra me chercher pour le « jugement ».

Grande excitation dans le salon.

« Si on te passe à l'écumoire, laisse-moi tes grolles. Elles sont au poil. »

Florica veut me donner une blouse rouge.

« Fais-toi belle, frangine. Secoue-toi la cerise, t'as l'air de sortir de cent pieds de merde.

— Fous-lui la paix avec ta loque, intervient une autre. Tu veux qu'elle fasse sa petite sainte Vierge. Écoute, la même, chiale tout le temps. Chiale jusqu'à en mouiller les calecifs du juge. Tombe dans les pommes tant que tu peux.

— Comment tomber dans les pommes ?

— Cogne-toi tout le temps le cigare contre le banc. Demain, quand la dégoulinante lancera les tramways, qui sera pareille à toi ? Seule avec trente-deux gars. Ils sont beaux les gars ?

— Qu'est-ce que cela veut dire « dégoulinante » ?

— Horloge, torchon. Sois plus populaire. »

Je continue à écraser des poux.

Le lendemain, à l'aube, elles sont groupées autour de moi pour les derniers conseils.

« Tombe dans les pommes.

— Chiale tant que tu peux.

— Dis que t'as des lardons, qu'il faut pas les laisser orphelins ; ça rate pas ce truc-là. »

Une tzigane m'apporte une herbe qu'elle a charmée la veille. Une autre m'apprend une formule pour faire tourner de l'œil au président.

Je tiens à peine sur mes jambes. Le gardien me remet à deux soldats. Le jour point, les rues sont désertes, la ville dort encore.



A la cour martiale, je suis conduite dans le bureau du commandant de la prison. Près de lui, assis au bureau : l'homme-rat. Le commandant se lève et sort en disant :

« A tout à l'heure, monsieur Nikolsky. »

Je me sens infiniment riche de connaître son nom. Il se lève, jette sa cigarette et vient vers moi. Je ne recule pas.

« Écoute, je vais être gentil avec toi et te donner un petit conseil. Si tu ne le suivais pas, il pourrait t'en cuire. Tu me comprends, n'est-ce pas ? Tout d'abord, ne sois plus impertinente au procès comme tu l'as été à l'enquête. »

Je souris, calme, détendue : j'ai son nom, j'ai son nom.

« Et puis ne raconte rien sur l'enquête au procès. Un seul mot de trop, et c'est la mort. Nous te tuerons. »

Je continue à sourire :

« Je ne demande pas mieux. C'est tout ? »

Un soldat entre :

« Est-ce que je peux emmener la détenue ? »

— Emmène-la et que je n'entende plus parler d'elle. »

Avant de sortir je lui dis très tranquillement :

« A bientôt, Nikolsky. »



Dans la cour, les garçons sont alignés deux par deux. Je reprends ma place à côté d'Antim Boghea, qui me serre la main.

« Nous avons tous peur pour vous. Comment cela s'est-il passé à Vacaresti ?... »

— Pas trop mal. Sauf les poux.

— Vous étiez avec des politiques ?

— Non, droit commun. Quel jour sommes-nous, aujourd'hui ?

— Vendredi 7 septembre. »

Un officier nous jette un ordre. La file se met en marche. Nous entendons derrière les portes closes un vacarme de foule. Antim Boghea me dit :

« Les gens qui voudraient assister au procès.

— Le procès ne doit pas être secret. Pourquoi ne les laisse-t-on pas entrer ?

— Le P. C. doit trouver que c'est plus prudent. Et je le comprends. »

Nous prenons un couloir et sommes introduits dans le box des accusés. Dans la salle, des uniformes anglais et américains. Je serre la main d'Antim Boghea.

« Ils sont là.

— Oui. Il faudra essayer de dire le plus possible. »

Un garçon derrière mon dos s'agite :

« Londres et Washington seront avertis dès demain. Les missions sont dans la salle. »

Je serre les dents : il faudra tout, tout dire.

On annonce la cour. Toute la salle se met debout. La cour entre : général Ilie Cretzulesco, colonel-magistrat Iorgou Negreano et colonel Nita Nicolau. Les interrogatoires d'identité commencent. A part trois socialistes, qui sont plus âgés, aucun de nous n'a atteint la trentaine. Les garçons sont pour la plupart des étudiants en droit ou à Polytechnique. Une fois les interrogatoires d'identité finis, le président demande si nous avons des avocats. Le professeur Veniamin, l'un des avocats, répond affirmativement : soixante-treize avocats sont inscrits pour la défense. La cour n'en retient que trente-deux.

Je me lève.

« Je voudrais relever un incident. Je voudrais aussi qu'il soit consigné dans le compte rendu de séance. »

Le président me donne la parole. Les yeux des garçons sont braqués sur moi.

« Monsieur le président, M. Nikolsky, du Service secret, qui durant l'enquête a usé et abusé des menaces les plus diverses, m'a convoquée il y a environ une heure dans le bureau du commandant de la cour martiale pour me dire textuellement : « Un seul mot de trop au procès » et c'est la mort. Si tu parles, nous te tuons. »

Le président dit :

« Vous venez de déclarer à l'interrogatoire que vous étiez vous-même avocat. Vous auriez donc dû répondre à M. Nikolsky que le Service secret n'a plus à intervenir, étant donné que vous vous trouvez actuellement sous la juridiction de la cour martiale. »

Je m'assieds. Les garçons me tapent sur l'épaule en murmurant : « Bien joué, très fort », pendant qu'Antim Boghea me souffle à l'oreille :

« Nous allons peut-être le payer assez cher, mais cela en vaut la peine. »

Un avocat demande l'ajournement du procès, la défense n'ayant pas eu le temps nécessaire pour étudier les dossiers. Trois autres se joignent à lui. Un quatrième nie le bien-fondé de la loi, en vertu de laquelle nous avons été traduits devant la cour martiale, un cinquième....

Je les écoute à peine. Je pense aux mots, aux phrases que je vais dire, je regarde les membres des missions britannique et américaine, qui prennent des notes. Tout danse devant mes yeux, et je voudrais tout dire au plus vite. Les avocats demandent un autre terme de jugement. La séance est suspendue. La cour délibère sur les incidents relevés par la défense. Le procès est ajourné au lundi 10 septembre, à 9 heures du matin.



Nous sommes de nouveau réunis dans la grande pièce de la prison. Je partage avec les garçons le paquet de cigarettes offert par un avocat lors de la suspension de séance, et nous fumons en lisant les journaux.

Antim Boghea nous apporte la nouvelle : Maniu, Bratiano et Titel Petresco ont demandé à être entendus comme témoins. Un garçon grimpe sur une chaise, imite les trois coups sourds de la B.B.C. et lance : « Communiqué du Grand État-Major de la liberté. Opérations victorieuses sur tous les fronts. Repli des troupes ennemis. Détail stratégique : dans la salle, des représentants des missions anglo-américaines. Moral des troupes : excellent. »

Nous chantons, nous rions, nous nous sentons terriblement jeunes.



Le soir est tombé lorsqu'un garçon fait irruption dans la pièce en criant :

« Vite, il faut nous barricader. Nikolsky et toute l'équipe du Service secret seront ici dans un instant. Je viens de les voir descendre de deux autobus stoppés devant les barbelés.

— Ne nous raconte pas d'histoires. Le président a dit à Adriana que le Service secret n'avait plus aucun pouvoir sur nous. »

J'ouvre la porte, et je vois en effet Nikolsky et cinq agents dans le couloir. Je crie dans la direction des garçons :

« Tout le monde dans ma chambre. Barricadons-nous : ils sont là. »

Nous nous entassons tous dans ma chambre. Quatre garçons bloquent la porte. Trois autres ouvrent la fenêtre

qui donne sur la rue et crient dans la direction des passants :

« Sauvez-nous. Le Service secret veut nous enlever. Nous appartenons à la prétendue organisation T. »

Les gens s'arrêtent dans la rue. Derrière la porte, Nikolsky hurle :

« Ouvrez la porte, réactionnaires infâmes ! »

Je dis :

« Nous n'ouvrirons la porte qu'au procureur militaire. Que le procureur militaire vienne nous dire d'ouvrir la porte. »

Les agents défoncent la porte. Nous hurlons en chœur :

« Le procureur militaire ! » La porte est défoncée.

« Avec ou sans procureur militaire, on saura bien vous tuer, tas d'ordures ! » vocifère un agent.

Nous nous taisons tous. Le procureur militaire est entré, suivi de Nikolsky.

« Il faut les suivre. Je vous accompagne. »

Il est livide. Les agents nous encerclent pendant que Nikolsky crie :

« Qui a donné à ces vipères des journaux ? Qui leur a permis de fumer ? »

Les agents nous poussent vers la porte en nous donnant des coups de poing. Les soldats regardent la scène.



Je tiens les yeux fermés. Je n'ose pas regarder les garçons. Vont-ils nous tuer ? Les garçons ne sont pas coupables. C'est moi seule qui ai parlé. Vont-ils nous tuer tous ?

Coup de frein brusque. Nous sommes arrivés. Obstinément, je garde les yeux fermés. Maglasu, un socialiste, assis à côté de moi, me serre la main.

« Nous sommes au Service secret. »

J'ai envie de crier. Tout, mais pas cela, pas cela ! Je

voulais bien qu'ils me tuent, mais, cela, je ne le supporterai plus.

Je suis séparée du groupe et poussée dans les couloirs. On me jette dans une cellule. Je suis tombée par terre. Il n'y a personne dans la cellule. Toutes les scènes que j'ai vécues au Service secret reviennent vers moi, dansent devant mes yeux, font cercle autour de moi. Je me prends la tête entre les mains, et je répète éperdument, sans relâche : « Si je n'ai pas peur je suis libre ; si je n'ai pas peur, je suis libre. » C'est la phrase de Varvara, Varvara, « celle qui n'a plus peur ».

Mais, moi, j'ai peur, affreusement peur.



Je me suis endormie à l'aube. Il n'y a pas eu d'enquête. Un gardien me réveille :

« Allez, viens. »

Il fait jour. Nous sortons dans la cour. Le gardien me pousse.

« Marche plus vite, ordure. »

Nous arrivons devant une guérite, dans laquelle se tient un adjudant. A côté de lui un agent, dossiers à la main.

« Voilà ton dossier. »

Je lis les déclarations que j'ai données. Je respire.

« Je, soussignée, reconnais avoir fait partie de l'organisation T, avoir prêté serment, avoir voulu renverser le gouvernement par la force. » Rien d'autre. Sur la table, d'autres dossiers sont ouverts à côté du mien. Je fais semblant de lire attentivement ma déclaration et jette un coup d'œil sur celle d'un garçon. « Je, soussigné, reconnais avoir voulu tuer Ana Pauker, Teohari Georgesco, Vasile Luca et *probablement* Gheorghiu-Dej. »

« Probablement. » Je me suis mise à rire. Celui-là a gardé, même sous les coups, le sens de l'humour.

L'agent hurle.

« T'as fini de rire, pourriture réactionnaire ? »

Le gardien me pousse. Je reviens dans la cellule.



Un autre gardien m'apporte de la soupe dans une gamelle. Je jette la soupe par terre dès qu'il est sorti. J'ai peur qu'ils veuillent m'empoisonner. J'ai peur de tout.

La nuit. Des pas s'arrêtent devant ma cellule. La porte s'ouvre :

« 17, à l'enquête. »

Dans le bureau, Nikolsky et trois autres figures inconnues.

« Signe ce papier. »

Je lis : « Je, soussignée, déclare avoir pris connaissance de mon dossier et avoir été bien traitée à l'enquête. »

— Tu signes, chienne ?

— Non, je préfère écrire.

— Tu es devenue raisonnable ? »

J'écris : « Je, soussignée, déclare avoir vu mon dossier en présence d'un agent du Service secret et d'un adjudant de la cour martiale, et non de mon avocat, et avoir été maltraitée à l'enquête. »

Nikolsky lève la main pour me frapper. Un autre le retient :

« Après le procès.

— Lèpre réactionnaire, on te la fera passer, ton impertinence. Tu feras ta Mata-Hari en Sibérie.

— Qui est Mata-Hari ?

— Ne roule plus ces yeux d'idiote et déguerpis avant que je te mette en morceaux. »

Je « déguerpis » dans la cellule.



Je n'arrive pas du tout à dormir. Toute la nuit, des gardiens passent et repassent devant la cellule. Je répète

comme une obsédée la phrase de Varvara : « Si je n'ai pas peur, je suis libre ; si je n'ai pas peur, je suis libre. »



Le lendemain, un gardien ouvre la porte :

« Allez, viens. »

Il me pousse dans la cour. Un camion. Je monte. Les garçons me serrent la main. L'un d'eux me souffle :

« Ils nous ramènent à la cour martiale. »

Ils sont tous très pâles, mais sourient. Le procès reprendra.



Il fait très chaud dans la salle. En entrant, nous jetons un regard dans la direction du public : les représentants des missions sont toujours là.

On annonce la cour. Stupéfaction générale. La cour n'est plus la même ! La sortie du président, lors de mon intervention, a dû déplaire au P.C. Le nouveau président s'appelle Alexandru Petresco. Antim Boghea me dit :

« C'est l'ex-directeur des prisons sous Antonesco. Il y a quelques mois, il se trouvait encore sur la liste des criminels de guerre. »

Le président prête serment en posant la main sur la croix. Un bruit sec, la croix s'est cassée en deux ! Tumulte dans la salle. La séance est suspendue. Un journaliste crie :

« C'est du sabotage. La main de la réaction. »

Un avocat lui répond :

« Ou celle de Dieu. »

La cour réapparaît. Ils ont renoncé à prêter serment. La deuxième séance est déclarée ouverte. Les avocats relèvent des incidents d'incompétence. Le procureur nie leur bien-fondé — il s'agit de notre récent séjour au Service secret — et clôt l'incident en lisant l'acte d'accu-

sation : *Organisation de groupes clandestins, subversifs, impression et diffusion de feuilles clandestines, organisation de centres de résistance, postes de radio-émission et attentats projetés contre les chefs démocratiques du pays afin de troubler l'ordre existant dans l'État, dépôt d'armes.*

Il a fini de lire l'acte d'accusation.

Je me lève.

« Monsieur le procureur, de quelles armes s'agit-il ? Si le tribunal avait l'obligeance de comparer nos empreintes avec celles relevées sur les armes, cet argument ne tiendrait plus debout. »

Le président intervient :

« Accusée, vous n'avez pas la parole. Passons aux interrogatoires des accusés. »

Les garçons font leurs dépositions. Ils ne se reconnaissent pas coupables. Ils disent avoir signé ce qui leur a été dicté à l'enquête sous les coups ou sous pression morale : parce qu'ils avaient faim ou parce qu'ils avaient peur. Ceux qui ont signé tout de suite n'ont pas été frappés.

Un garçon blond déclare n'avoir jamais lu ni diffusé *La Flamme*.

« Vous êtes accusé d'avoir monté un appareil de radio-émission.

— Je voudrais bien que vous me le montriez, monsieur le président. Mes connaissances techniques se résument à l'installation d'un pick-up. »

Le président dit :

« Vous n'avez plus la parole. Au suivant. »

Le suivant, c'est Ion Maglasu, socialiste, ex-chef des syndicats maritimes. Il se lève, décline nom et prénom et s'adresse au président :

« Comment osez-vous déclarer corps du délit une carte de remerciements que j'ai reçue de l'ambassade britannique pour avoir signé dans leurs registres lors du

Victory Day ? Comment osez-vous dire que je suis fasciste ? J'ai connu personnellement aux congrès socialistes de Londres MM. Bevin et Attlee. Ils seront bien étonnés d'apprendre que je suis fasciste, moi qui représentais à ces congrès le mouvement socialiste roumain. »

Le procureur crie :

« Vous êtes traître à la cause ouvrière et briseur du mouvement syndical. »

Maglasu hausse, lui aussi, le ton.

« Pourquoi ? Parce que j'ai organisé des élections syndicales malgré la défense du gouvernement ? Est-ce moi qui suis fasciste ou le gouvernement ? Vous savez, comme moi, que c'est le gouvernement. »

Le président lui retire la parole. C'est évidemment plus prudent. La séance est suspendue. Elle reprendra l'après-midi. En sortant, nous serrons tous la main de Maglasu.



Nous mangeons des sandwiches dans la chambre de la prison et lisons les journaux.

Une délégation du gouvernement se trouve à Moscou. Tataresco, ministre des Affaires étrangères, est reçu par Vichinsky.

Rien sur l'ajournement du procès. Des éditoriaux sur T. Un titre : *Des gardes de fer à T.* A côté, en gros caractère : *Le devoir d'être libres.*

Je ris.

« Ils ont de l'humour. »

Un des garçons dit :

« J'ai l'impression de me trouver au théâtre. La pièce est burlesque, on a mal distribué les rôles, non, pas mal distribué d'ailleurs, mais inversé. D'un côté, la cour : le président est un criminel de guerre, le procureur a tué un juif sous les Allemands. De l'autre côté : les accusés,

appartenant aux seuls partis qui n'ont pas collaboré avec les Allemands, aux partis qui ont réalisé le coup d'État du 23 août et renversé le régime d'Antonesco! »

Maglasu hausse les épaules :

« Il n'y a pas de rôles inversés. Tout est dans l'ordre. Une dictature est remplacée par une autre. Un fascisme par un autre. En août 1939, Molotov a serré la main de Ribbentrop. En août 1939, la Russie et l'Allemagne ont signé un pacte et se sont partagé quelques pays. Ceux qui n'ont vu dans ce pacte qu'un simple acte de diplomatie se sont trompés. Il va beaucoup plus loin. Il est donc normal que nous soyons toujours du mauvais côté, c'est-à-dire du bon, dans le box des accusés. »

Un autre intervient.

« Aucune de leurs accusations ne tient debout. Nous serons acquittés. »

Antim Boghea le calme :

« Ne sois pas trop optimiste. Attendons de voir ce qui se passera à la conférence de Londres. Cette hâte qu'ils ont de finir au plus vite le procès.... Je vois déjà la délégation soviétique lisant à la conférence nos sentences, qu'ils ont probablement emportées avec eux de Moscou. Les sentences existent déjà. Ne nous faisons pas trop d'illusions. »

Les garçons protestent.

« Il y aura les élections et alors pas un seul communiste ne demeurera au pouvoir. »

Maglasu dit d'une voix un peu fatiguée :

« Et si, à Yalta, les Anglo-Américains nous avaient cédés aux Soviétiques ? Pourquoi ne connaissons-nous pas encore les résultats de Yalta ? Si à Yalta... ? »

Tout le monde crie :

« C'est insensé. Tu es fou ! »

Maglasu reprend :

« Je ne voudrais pas être l'éternel empêcheur de

tourner en rond. Du reste, j'espère que c'est vous qui avez raison. »

Un garçon entre en courant :

« Écoutez, les enfants, j'ai les noms des deux autres types qui ont mené l'enquête avec Nikolsky : Bulz et Stroesco. »

Un garçon se lève et serre les poings en disant :

« Bulz et Stroesco. Nikolsky, Bulz et Stroesco. »

Un autre murmure :

« Trois noms que nous n'oublierons pas. N'est-ce pas que nous ne les oublierons pas, que rien ne pourrait nous les faire oublier ? »

Les uns après les autres, nous répétons : « Nous ne les oublierons pas. »

C'est comme un serment, le premier serment que nous ayons prêté ensemble.



La séance d'après-midi commence dans un brouhaha indescriptible ; dans la rue, les communistes « manifestent ». Des vociférations nous parviennent de la rue : « A mort les terroristes, à mort Tetu, à mort Adriana Georgesco, à mort Antim Boghea, à mort »

Antim Boghea se penche vers moi :

« Vous voyez bien qu'ils ne reculent devant aucun sacrifice. »

Je hausse les épaules. Je ne suis obsédée que par une seule idée : pouvoir parler. Tout le reste m'est égal. Je me sens fiévreuse, et je voudrais dormir. Mais avant il faut parler.

Le président donne la parole à Tetu.

« Je reconnais avoir imprimé *La Flamme*. Le gouvernement avait supprimé ma revue *L'Académie*. *Scânteia* avait déjà demandé mon arrestation. J'ai intitulé *La Flamme* « journal officiel de l'organisation T »

pour couvrir de ridicule le gouvernement. Il me fallait bien un titre pour pouvoir énumérer toutes les libertés supprimées par le régime. C'est le gouvernement, et non nous, qui devrait se trouver à la barre des accusés. J'ai été voir le général Radesco, parce que je l'admire. Il était malade. Adriana Georgesco m'avait demandé d'exécuter une ordonnance pour lui. Vous savez que j'ai une pharmacie. J'ai demandé à aller lui porter moi-même les médicaments. Je voulais le connaître. C'est tout.

« Si le gouvernement n'avait pas interdit ma revue, je n'aurais pas eu besoin d'imprimer des manifestes. »

Le président lui retire la parole.

« Vous n'êtes pas là pour insulter le gouvernement. »

Nous n'avons droit chacun qu'à trois minutes de déposition. Les avocats protestent en vain.

Mon tour vient enfin. Je me lève. Que dire d'abord ? Comment faire pour tout dire ? Je serre les poings. J'entends ma voix, une voix toute blanche et comme extérieure.

« Monsieur le président, j'ai été enlevée dans la rue. Un homme passait qui ressemblait à un de mes camarades. Je l'ai appelé. C'était un inconnu. Il a été arrêté. Il est actuellement au ministère de l'Intérieur. Pourquoi ? En vertu de quelle loi ?

« Monsieur le président, le Service secret nous a enlevés il y a deux jours de la cour martiale pour nous forcer à donner des déclarations comme quoi nous avons été bien traités à l'enquête. Si nous avons été bien traités, pourquoi le Service secret avait-il besoin de ces déclarations ?

« En vérité, voilà comment j'ai été maltraitée à l'enquête : insultée. Menacée. « Si tu ne signes pas, c'est la mort ou la Sibérie. » Frappée. La tête cognée systématiquement contre les murs. Fustigée avec une manche

remplie de sable. Régime cellulaire. Affamée. Privée de la « ration d'air ». Cachot. Gardée des heures debout sur la pointe des pieds jusqu'à ce que je m'évanouisse. Piqûre pour me droguer. Giflée. Ils m'ont craché en plein visage. Je demande une expertise médicale pour pouvoir montrer aux médecins le résultat d'autres méthodes d'enquête que je préfère ne pas dire devant la salle. Je demande une commission formée de médecins communistes et neutres. »

Dans la salle, les gens se mettent debout, s'agitent. Les avocats crient. Le président dit d'un air ennuyé :

« Vous n'avez pas d'autres déclarations plus intéressantes à nous faire ?

— Je demande l'expertise médicale.

— Continuez votre déclaration ou je passe au suivant. »

Un avocat me fait signe de continuer.

« Je reconnais avoir été le chef de cabinet du général Radesco et membre des Jeunesses libérales. Je reconnais aussi avoir été l'avocat du général Radesco et l'avoir vu, à ce titre, dans son domicile surveillé. J'ai déposé à l'enquête la procuration qui me donnait le droit de le faire. D'ailleurs, je ne connais pas de texte de loi assignant le domicile surveillé à quelqu'un parce qu'il a été premier ministre d'un pays et a prononcé un discours anticommuniste. Je ne connais pas de pareille loi dans un pays démocratique. Je voudrais que vous me montriez le texte de loi en vertu duquel le général Radesco a un domicile surveillé.

— Revenez à la question ou je vous retire la parole.

— Je suis en plein dans la question, monsieur le président. Le gouvernement a décidé de faire de MM. Maniu, Bratiano, Titel Petresco et Radesco les chefs d'un complot inventé par le comité central du P. C.

« Le Service secret s'est imaginé qu'il suffisait de nous torturer pour obtenir les déclarations nécessaires afin d'amener tous les chefs de l'opposition à la barre des accusés. Le Service secret pensait-il vraiment que, même si nous avions donné ces déclarations, nous n'allions pas dire devant le tribunal par quels moyens elles nous avaient été arrachées ? Nous pouvons montrer quels sont ces moyens. Je demande l'expertise médicale.

— Si vous continuez sur ce ton, je vous retire la parole.

— Monsieur le président, rien au monde ne nous empêchera de dire la vérité. Et, la vérité, c'est que ce procès est une farce montée par le gouvernement, qui veut transformer le pays en une immense prison.

« Quant aux organisations terroristes, elles sont l'apanage des dictatures et non des partis démocratiques qui croient que les gouvernements changent par suite d'élections. Nous appartenons à des partis dont les « méthodes terroristes » sont les élections. »

Le président agite sa clochette.

« Vous n'êtes pas ici pour faire le procès du gouvernement. Reconnaissez-vous avoir distribué *La Flamme* ?

— Si la liberté de la presse existait, je n'aurais pas été obligée de le faire.

— Comment osez-vous dire que la liberté de la presse n'existe pas ?

— Monsieur le président, vous avez certainement lu les journaux qui parlent du procès. Vous avez vu alors que tous les journaux reprennent purement et simplement les phrases de Radio-Moscou. Je suppose que ce fait se dispense de tout commentaire.

— Vous êtes impertinente.

— Non, je dis la vérité. Je demande l'expertise médicale.

— Vous manifestez votre admiration pour Radesco ? »

Il m'exaspère. Je crie :

« Non pas admiration, culte, monsieur le président. »

Ma phrase a fait son petit effet.

Dans la salle, les communistes hurlent :

« Le bourreau de la place du Palais ! »

Je crie encore plus fort pour couvrir leurs voix :

« Cette phrase aussi a été lancée en slogan par Radio-Moscou. »

Il y a un tel tumulte que je n'arrive plus à parler. A ma droite, un garçon dit :

« Chaque fois que tu prononces le nom de Maniu, Bratiano ou Radesco, tu as un an en plus. »

J'arrive de nouveau à parler.

« Je vous ai déjà demandé, monsieur le président, de comparer nos empreintes à celles qui ont été relevées sur les armes dont j'ai vu la photo dans les journaux. Pourquoi ne le faites-vous pas ? »

Le président est hors de lui :

« Je vous retire la parole.

— Je demande l'expertise médicale. La cour est obligée de connaître certaines méthodes d'enquête très spéciales du Service secret.

— Vous n'avez plus la parole. »

Les avocats demandent eux aussi l'expertise médicale. Les garçons se lèvent un à un : « J'ai été frappé, giflé menacé. »

Le président hurle :

« Nous passons à l'audition des témoins. »

J'ai la tête vide et, de nouveau, la salle danse devant moi. Je n'arrive plus à demeurer debout sans avoir le vertige. Les témoins défilent. Je les vois et les entends comme à travers un mince rideau de brume. Ils protestent : ils ont été amenés devant le tribunal sous mandat d'arrêt. Je vois passer les ministres libéraux du gouvernement Radesco, au sujet desquels je devais

donner des déclarations à l'enquête. Ils nous sont tous favorables, mais paraissent assez inquiets : Maniu, Bratiano et Titel Petresco n'ont pas pu venir déposer parce que des camions avec des groupes de choc ont bloqué les portes de leurs maisons.

Je voudrais dormir, ne plus me réveiller.

Nous sommes ramenés dans la pièce de la prison. Je coupe court aux essais de discussion des garçons, refuse de manger et passe dans ma chambre, où je m'écroule sur le lit. Je voudrais dormir, dormir.



Le lendemain, le défilé des témoins reprend. Je n'ai pu dormir de la nuit, et je suis difficilement leurs dépositions.

Le rédacteur responsable de *L'Universul Literar* dépose devant le président les formes de mes articles censurées par les Allemands.

« Monsieur le président, l'accusée n'est pas fasciste. Je me trouvais à la rédaction lorsqu'elle a été recherchée par la Sûreté, au temps des Allemands. »

Le président prend un air très contrarié pour dire :
« Je vous remercie. Au suivant. »

Le suivant est Istrate Micesco. Il commence par attaquer le gouvernement. Le président l'interrompt :

« Monsieur le professeur, vous êtes venu déposer pour l'accusée Adriana Georgesco, appartenant à une organisation terroriste, organisation dont vous voyez tous les membres rassemblés dans ce box. »

Istrate Micesco réplique :

« Monsieur le président, je vois assemblés à cette barre des jeunes gens dont la plupart ont été mes étudiants en droit. Il y a cependant une grande différence entre ces jeunes gens et le ramassis de vauriens qui hurlent dans la rue pour demander leur mort. Je crois que les véritables terroristes sont dans la rue. Quant à

Adriana Georgesco, qui a été mon étudiante, je m'étonne que vous osiez soutenir qu'elle ait jamais fait partie d'une telle organisation. Elle qui.... »

Je m'étonne que le président ne l'interrompe pas. Il doit être intimidé par Istrate Micesco, autrement il ne le laisserait pas chanter mes louanges, et surtout couvrir de ridicule le procès. Istrate Micesco est passé maître dans l'art de manier l'ironie. Cinglant, mordant, il est en train de donner au président une magistrale leçon de jurisprudence et de démontrer le manque de fondement juridique de tous les articles de loi en vertu desquels nous nous trouvons en ce moment à la barre des accusés. Le président essaie en vain de l'interrompre. Nous suivons tous sa déposition passionnément. Depuis plus d'un mois, nous sommes obligés de vivre, de respirer dans une atmosphère de bêtise qui nous a été peut-être aussi nocive que les coups et la torture physique. C'est la première fois depuis plus d'un mois que nous entendons un être intelligent, que nous voyons l'intelligence prendre le dessus. Je respire mieux, je sais maintenant qu'ils peuvent nous battre, nous torturer, nous supprimer peut-être, mais qu'ils n'arriveront pas à dégrader l'esprit.

La déposition d'Istrate Micesco dure deux heures. Dès qu'il a fini, le président suspend la séance. La cour sort. Un garçon dit :

« Ils auront besoin d'une longue suspension pour reprendre des forces. Micesco les a littéralement assommés. »

Micesco vient nous serrer la main. Et comme je le remercie :

« C'est moi qui vous remercie de ne pas vous être laissé avilir et de permettre ainsi que nous non plus, ne le soyons pas. » Et il ajoute pensivement : « Du moins pour le moment. »



Lorsque j'entre dans la pièce de la prison, un garçon me tend le journal :

« Il faut que tu lises ta déposition d'hier vue par *România libera*. Le journaliste n'a retenu que le mot « culte » et a brodé dessus. Pour le reste, il devait probablement dormir. C'est de la pure fantaisie ! »

Un autre intervient :

« Non, il n'a pas dormi. Simplement la cellule communiste du journal est passée par là. »

Je lis :

« Adriana Georgesco a un culte... pour Radesco. Comme de bien entendu, l'accusée Adriana Georgesco nie dès le début toute appartenance à l'organisation T et à son journal La Flamme, affirmant avec désinvolture qu'elle n'a appris leur existence qu'en prison. Puis elle avoue par-dessus tout son adhésion au mysticisme en hurlant d'une manière pathétique son culte sacro-saint pour le bourreau du Palais. »

Antim Boghea m'interrompt :

« Ne lis plus leurs balivernes. Ils ne mentionnent naturellement pas ta demande d'expertise médicale et ne communiquent pas tes déclarations sur le Service secret. Quant au reste, je peux facilement te le résumer : tu es l'une des plus dangereuses terroristes qu'ait connues l'histoire et tu as déclaré que tu n'as pas voulu collaborer à *La Flamme* parce que l'on y faisait des blagues d'un goût douteux et que tu es trop grande dame pour les accepter. »

Je suis ahurie.

« J'ai dit cela, moi ? »

— Naturellement que tu ne l'as pas dit ! Mais quelle importance ? Il fallait remplir les colonnes et, comme

ce pauvre journaliste ne pouvait rapporter ta déclaration et dire la vérité.... »

Boghea me tend un sandwich. Je le refuse, il m'est impossible d'avaler quoi que ce soit. Il reprend.

« Il y a un autre article dans *România libera*, humoristique celui-là. Seulement, le titre est imprudent si les lecteurs le prenaient au sérieux ; le voilà : *Adriana lutte pour la liberté.* »

Et comme je veux le lire :

« Ce n'est pas la peine. Le titre est la seule chose vraie de l'article. »

Un autre garçon demande le silence :

« Asseyez-vous, mettez-vous à votre aise. Passez des cigarettes à la ronde et écoutez-moi. L'article est un peu long, mais il est caractéristique, typique, classique, génial. »

Et comme les garçons protestent :

« Je vous assure, il est très amusant. Pas d'interruptions. C'est promis ? Bon, alors je commence. »

Je me suis assise sur un lit. Un garçon me tend une cigarette, pendant que l'autre se met à lire.

« *România libera* du 12 septembre : nos lecteurs sont déjà informés que le but de cette organisation était la constitution de groupes terroristes armés pour assassiner les chefs de notre vie politique. Cette organisation s'était assuré les services d'une petite typographie.... »

J'interromps.

« Ce n'est même pas drôle.

— Ça viendra, ça viendra. Je passe l'introduction et j'arrive au vif du sujet : la Cour martiale.

« *Tout le lot des inculpés a été traduit devant la cour martiale. L'histoire des procès qui se sont déroulés devant la cour martiale est certainement très longue et sur tous ces procès plane encore la résonance profonde et grave du jugement de cette cour, tel qu'il a été connu dans le passé*

encore récent de notre vie politique. Nous nous souvenons tous de ces procès. Comparaisaient alors devant la cour, comme devant un peloton d'exécution, des groupes de combattants patriotes antifascistes, des hommes du peuple qui s'étaient fait de l'idée du combat une foi et, de leur vie sacrifiée sur le plus dur des champs de lutte et au plus haut devoir civique, un étendard.

« Dans cette salle de la cour martiale, à l'intérieur de ces murs qui se rétrécissaient, suffoquant ceux qui tombaient entre les mains de la réaction, derrière ces fenêtres qui ne s'ouvraient pas vers l'extérieur, mais étouffaient hermétiquement le cri de protestation et la véhémence des sacrifiés ; parmi ces bancs vides autrefois, comme dans un cimetière désert, on prenait alors dans l'atmosphère d'inquisition du régime totalitaire, sous les fronts courroucés et les regards épouvantables des juges et du procureur, et de la cour et du greffier, et des agents hitlériens répandus dans la salle les plus mortelles, les plus terribles décisions.

« On jugeait alors les représentants du peuple dans l'atmosphère la plus terrible, dans la plus horrible des terreurs.

« Les accusés étaient seuls. Seuls dans leur box, seuls devant cette cour qui n'entendait pas et ne voyait pas, qui ne comprenait pas que l'âme des accusés, enchaînée par la mort, criait vers eux.

« Le peloton qui exécutait la décision macabre prise à l'intérieur de pareils murs, se trouvait, lui au moins, à l'extérieur, dans les champs, sous les rayons blancs et froids du soleil qui ne s'était pas encore levé, dans l'air qui lui, au moins, se laissait respirer jusqu'au bout, jusqu'à la mort.

« Mais dans cette salle de la cour martiale la mort paraissait encore plus sombre, plus macabre, plus effroyable.

« C'était la cour martiale des années de terreur ; c'était

la cour martiale de la dictature d'Antonesco et de l'occupation allemande en Roumanie.

« *Et les condamnés, sans défense et sans appel, étaient des combattants pour la liberté du peuple, des patriotes.*

« *L'Équipe des Terroristes devant la cour martiale.*

« *Devant la cour martiale on amène aujourd'hui une bande de jeunes gens d'un autre monde. On dit d'eux qu'ils appartiennent à la haute société, qu'ils sont cultivés et, la plupart, très élégants. L'instance militaire les juge pour avoir préparé des actes de terrorisme, pour avoir essayé de faire renaître les « équipes de la mort » des gardes de fer. C'est l'élite de la réaction, la bande de ceux qui se promenaient jadis sur la Calea Victoriei en applaudissant les divisions Panzer, qui se dirigeaient vers Londres après avoir occupé Paris, ou les chemises noires qui voulaient attaquer et conquérir, avec des sous-marins et des avions invisibles, la base américaine de New York. La réaction se regroupe et protège ces terroristes fins et élégants qui peuvent — parce qu'ils n'ont pas été soumis à un régime de terreur ou de contrainte — paraître devant le tribunal comme pour une soirée de bal, dans le box intime et fin de la salle de jugement.*

« *Et, pour la première fois à un procès, la cour martiale a devant ses yeux de vrais coupables. Pour la première fois, elle a devant ses yeux des ennemis dangereux et perfides du peuple et, pour la première fois — en parfait accord avec le peuple —, elle doit juger sévèrement et sans pitié, avec justice, mais catégoriquement, comme seul le peuple sait et doit juger ses ennemis. Et pour cela il n'y a pas à réfléchir longuement. Les culpabilités sont établies, elles peuvent être rapidement vérifiées.*

« *On juge ici non seulement un lot de terroristes, mais aussi les débris organisés d'une armée qui — si elle a été vaincue — n'a pas été détruite et qui poursuit sans détours la restauration de notre tragédie nationale. On juge ici*

non seulement ceux qui se trouvent à la barre des accusés, mais aussi tous les ennemis du peuple, toute la réaction.

« A l'égard de la réaction, il nous est interdit d'avoir la moindre courtoisie, la moindre hésitation, la moindre pitié, parce que, elle, elle n'hésite pas à recourir à des méthodes terroristes pour s'imposer et n'aurait jamais, comme elle n'a jamais eu dans le passé, aucune courtoisie, aucune hésitation, aucune pitié pour les hommes du peuple, si par manque de vigilance, par manque de décision, d'honnêteté et de dévouement pour les intérêts du peuple, le problème d'une nouvelle dictature terroriste et dictatoriale se posait encore dans notre pays. »

Les applaudissements et les cris remplissent la pièce. Tout le monde parle, s'agite.

« Le style, j'adore le style.

— La perle, c'est la « dictature dictatoriale ».

— Non, non, c'est la description de la cour martiale « avant » et « après ». Deux tableaux, le même décor. *Avant le régime de Groza* le décor est sinistre : « A l'intérieur de ces murs qui se rétrécissaient suffoquant ceux qui... derrière ces fenêtres qui étouffaient hermétiquement le cri de protestation... sous les fronts courroucés et les regards épouvantables... comme dans un cimetière désert... atmosphère d'insécurité » etc, etc... *Pendant le régime de Groza*, indications plus sobres : le box des accusés est devenu « intime et fin ».

— Moi, j'aime les « rayons blancs et froids du soleil qui ne s'était pas encore levé ». Curieux phénomène astronomique !

— C'est celle-là qui est magnifique : « Nous sommes élégants comme pour une soirée de bal. » Adriana, veux-tu te lever et nous faire admirer ta toilette ? »

Ma robe est sale et déchirée. Je voudrais en rire,

mais, à l'intérieur aussi, je me sens sale et déchirée. Et comme je ne dis rien :

« Et, toi, tu n'as découvert aucune perle ?

— Si, trois, très graves celles-là. Premièrement : à l'enquête, ils ont voulu m'arracher des déclarations sur la participation anglo-américaine au complot. Dans l'article ils parlent pathétiquement des divisions Panzer qui se dirigeaient vers Londres après avoir occupé Paris et... passaient par Bucarest ? Passons sur le fait que c'est entièrement faux et retenons la moralité : nous n'avons pas pu les compromettre essayons donc de les avoir de notre côté.... Deuxièmement : *on ne nous a pas appliqué un régime de contrainte ou terreur*, réponse indirecte à la demande d'expertise médicale. Troisièmement : « Et pour cela il n'y a pas à réfléchir longuement. Les culpabilités sont établies, elles peuvent être *rapidement* vérifiées », la conférence de Londres a commencé, il nous faut au plus vite les sentences. »

Et comme toute la salle se tait et que je me sens coupable d'avoir gâté leur pauvre petite joie :

« Mais j'aime aussi la « dictature dictatoriale. »



L'après-midi, à la reprise de la séance, le bureau du président est couvert de télégrammes qu'il lit solennellement : « Les syndicats du pays demandent le verdict suprême pour les accusés. »

Un avocat dit :

« Encore une dépense inutile du P. C. »

Cris et vociférations dans la salle. Le défilé des témoins continue. Les avocats demandent l'expertise médicale. Le président ne répond pas et poursuit l'audition des témoins.

« Comment voulez-vous qu'il accorde l'expertise

médicale et ajourne les débats ? me dit Antim Boghea. La conférence de Londres a commencé le 11 septembre. Il faut faire vite. Les staliniens ont besoin des sentences avant la fin de la conférence.

— Oui, mais les staliniens doivent être déçus. Ils n'ont pas pu avoir les chefs de l'opposition. Le gros butin leur échappe.

— Ils se contenteront de nous. Faute de mieux.... En tout cas, ils auront les sentences demain.

— C'est demain ?

— Mais oui, naturellement. »

Il faut absolument que je parle tout de suite. Je me lève.

« Monsieur le président, je demande l'expertise médicale.

— Vous n'avez pas la parole.

— Monsieur le président, je demande l'expertise médicale.

— Je vous ai déjà dit que vous n'aviez pas la parole.

— Je demande quand même l'expertise médicale.

— La cour vous refuse l'expertise médicale. »

Les avocats parlent, protestent. J'ai un petit moment d'hésitation et puis je me décide.

« Je demande alors que la cour m'entende et constate elle-même le résultat des méthodes d'enquête. Cela, vous le savez, vous ne pouvez pas me le refuser. »

La salle est debout. Je pense que tout le monde crie en même temps. Je les écoute à peine ; j'entends surtout mon cœur qui bat. Je serre les poings frénétiquement : pourvu que je tienne bon.

Le président crie.

« La cour prononce le huis clos. Faites évacuer la salle. »

La salle est évacuée au milieu du tumulte général. Les représentants des missions anglo-américaines re-

fusent de quitter leurs places. Les agents communistes, disséminés dans la salle, essaient de les faire sortir. Ils refusent encore. Autre scandale. Ils sont restés sur place. Le président paraît furieux, mais déclare néanmoins que la séance secrète est ouverte.

Antim Boghea a juste le temps de me murmurer :

« Courage! Les représentants des missions sont toujours là. »

Il serre ma main. Je me lève. Il y a un tel silence que j'entends mes pas. J'ai l'impression de me voir de l'extérieur, d'assister à la scène. Ce n'est pas moi qui arrive devant la table du tribunal, ce n'est pas moi qui ouvre la bouche pour montrer mes dents qui bougent, branlent; ce n'est pas moi qui prends la main du président pour lui faire tâter mon crâne qui est tout bosselé, ce n'est pas moi qui tire tranquillement la manche de ma robe pour lui faire voir la gale et la peau tuméfiée et violette. C'est moi, ce n'est pas moi? Sincèrement, je ne le sais plus. Il y a un tel silence derrière moi que je devine les respirations des gens.

Le président se tait, regarde, se tait.

Je viens de dire :

« Alors, monsieur le président ? »

Il hoche la tête.

« Cela arrive. »

Je ne sais comment j'ai frappé de toutes mes forces mon poing contre la table. Cela a fait un petit bruit sec et intolérable.

« Cela arrive, monsieur le président ? Lorsque vous étiez directeur des prisons, sous Antonesco, arrivait-il aussi que tous les agents ivres du Service secret convoquent la nuit les détenues pour des suppléments d'enquête d'un genre assez spécial ? Et puisque, vous avez l'air de ne pas vouloir comprendre, je vais être tout à

fait claire. Lorsque vous étiez directeur des prisons, sous Antonesco, est-ce qu'il arrivait aussi.... »

Je m'entends parler. Je m'étonne de pouvoir parler comme je le fais, rapidement, posément cependant, avec une voix blanche qui ose dire tous les mots, décrire toute la scène. Je ne vois plus le président, je ne sais plus où je suis, je ne sais plus pourquoi je raconte tout cela, mais je continue, continue. J'entends seulement le silence autour de moi et le son de ma voix blanche. Je crois que je n'arrive même plus à comprendre ce qu'elle dit, et pourtant c'est tellement clair.

Je me suis tue. Je crois que j'ai ajouté :

« C'est tout, monsieur le président. »

Maintenant, ce n'est plus de l'agitation, c'est du tumulte. Le président agite frénétiquement la clochette. Les avocats, les accusés, ceux qui sont restés dans la salle vocifèrent. Tout ce bruit me fatigue. Je voudrais qu'ils se taisent, que je me taise, que tout le monde se taise. Le président suspend la séance. Il va falloir que je retourne à ma place. Ce sera très difficile. Je ne veux pas me retourner, je ne veux pas bouger. Les avocats se sont précipités vers moi. Je crois que je les ai écartés pour sortir. Je ne sais plus comment j'ai quitté la salle.



Le lendemain, les avocats commencent leurs plaidoiries. C'est le 14 septembre. J'ai une très grosse fièvre, et j'écoute à peine ce qu'ils disent. Les trente-deux avocats qui ont été admis à plaider seront certainement rayés du barreau et risquent d'être arrêtés. Ils le savent, et ils osent cependant dire ce qu'ils pensent, tout ce qu'ils pensent.

J'ai l'impression d'être au théâtre. A la répétition générale d'une pièce que je connais déjà par cœur.

Dans la rue les manifestants communistes crient :
« Mort aux terroristes ! Vive la paix ! »

Je me penche vers Boghea :

« Quelle paix ? Et la guerre contre le Japon ?

— Comment, tu ne savais pas ? La guerre contre le Japon a pris fin le 2 ou 3 septembre. »

Le bureau du président est couvert d'autres télégrammes. Un avocat dit :

« Dans ce box des accusés, il y a d'anciens officiers qui ont accompagné l'armée roumaine dans la guerre contre l'Allemagne. Des officiers de cette armée roumaine qui, parcourant 1 200 kilomètres, a libéré 56 villes, 3 624 villages, perdu 4 933 officiers, 4 789 sous-officiers et 158 839 soldats ; de cette armée roumaine qui a été citée dans les ordres du jour du maréchal Staline et portée quatrième dans l'effort de guerre allié. Le feld-maréchal Runstedt a déclaré que l'une des causes du désastre allemand a été justement la perte des ressources roumaines. »

Ma tête brûle, je n'arrive décidément plus à suivre. Mon rôle est fini, je suis sortie de scène. Je ne rêve plus qu'au repos absolu, total. J'entend la phrase finale du dernier avocat :

« Les accusés sont innocents. »

La séance est suspendue.

Un garçon dit :

« La délégation du gouvernement roumain est rentrée hier de Moscou. »

Maglasu réplique :

« Avec nos sentences. »

La cour revient.

« Les accusés ont-ils quelque chose à ajouter ?
Adriana Georgesco ? »

Je me lève à peine.

« Je n'ai rien à ajouter. »

Les garçons se lèvent à leur tour. Ils n'ont rien à ajouter. Le président regarde par la fenêtre. Le procureur regarde le plafond. Un juge lit le journal. Un garçon demande l'acquittement. Le président suspend la séance en vue du verdict. Nous sommes ramenés dans la pièce de la prison où nous devons attendre le verdict. Lorsque nous passons près des barbelés, les journalistes étrangers veulent s'approcher de nous. Les gardiens les en empêchent. Une fois dans la chambre, un garçon dit :

« C'étaient les journalistes étrangers. »

Un autre répond :

« Oui. »

La lassitude est générale.

Quelqu'un demande :

« S'ils nous envoient en Russie ? »

Maglasu lui répond :

« En Russie, il y a déjà plus de 100 000 prisonniers roumains. Cela doit leur suffire. Il y a encore assez de prisons ici pour nous. Et puis nous ne sommes pas assez importants. Ce procès aura servi à autre chose : à montrer aux communistes ce qu'ils ne doivent pas faire, les gaffes qu'il leur faut éviter : il est probable que dorénavant, pour les procès, le Service secret, au lieu de battre, torturer et violer, va plus simplement droguer les accusés : c'est plus facile et moins évident. Les accusés se reconnaîtront coupables et n'iront plus accuser leurs juges et le gouvernement. Vous verrez, ils feront de très grands progrès. L'affaire T a servi de répétition générale. Si les Anglo-Américains, avertis par leurs missions de la manière exacte dont s'est déroulé ce procès, réagissent, il n'y aura plus d'autres représentations. Sinon.... »

Je regarde mes mains. Je ne bouge pas, je ne parle pas. La porte s'ouvre. Le procureur apparaît et nous lit

les sentences : Remus Tetu : 7 ans ; Adriana Georgesco : 4 ans.

Je continue à regarder mes mains. J'entends le reste d'une manière estompée, comme à travers un rideau ouaté : 5 ans, 3 ans, 2 ans, 1 an et 6 mois, 1 an, 1 an, 6 mois, 6 mois, 6 mois, 6 mois, 2 mois, 2 mois, 2 mois, 1 mois, 1 mois, 1 mois, 1 mois, 1 mois, trois acquittements et cinq disjonctions.

Les mois, les années, les chiffres dansent devant mes yeux.

Antim Boghea me dit :

« Tu ne les feras pas, tes quatre ans. Il y aura les élections.

— Tu n'y croyais pas trop aux élections jusqu'à ce jour.

— Si les élections sont une farce, nous trouverons bien un moyen de te tirer de là. Ils nous ont donné une leçon de résistance tellement magistrale que nous tâcherons de nous en souvenir. »

Je souris et lui tends la main.

« Ne nous vantons pas trop. Nous n'avons pas l'étoffe qu'il faut pour faire de bons terroristes.

— Je n'ai pas parlé de terrorisme, mais de résistance. Quant à moi, ils ne m'ont donné que trois mois pour pouvoir m'arrêter de nouveau. Je suis un gibier plus précieux dehors. »

Un des avocats entre dans la pièce, vient vers moi et me serre la main :

« Vous avez quand même gagné. Ils n'ont eu aucun des chefs politiques. Quant aux sentences.... Pendant tout le procès, Nikolsky s'est tenu dans la pièce d'à côté. Et puis, jusqu'aux élections, il y a encore la possibilité du recours. »

Puisque tout m'est égal, pourquoi ai-je crié à l'avocat :

« Quel recours ? Vous n'avez pas encore compris qu'ils sont les maîtres du pays. Pas encore ? »

— Vous oubliez la conférence de Londres.

— Je me rappelle surtout celle de Yalta. Depuis, ils se permettent tout. »

Maglasu intervient :

« Non, pas encore tout. Mais cela peut venir. »

L'un de nous rit.

« Lorsque je sortirai de prison, j'essaierai de « fonder » une organisation terroriste. Je saurai au moins pourquoi je suis resté en prison ! »

Un autre réplique :

« Moi, j'en ferai une avec des serments dans un cadre mystique. »

Nous rions tous. Nous avons encore la force de rire.

Les agents viennent nous faire évacuer la pièce. Devant les barbelés, un camion attend les garçons pour les transporter à Jilava. Je serre des mains, des mains. Je fais des efforts pour sourire. Jilava est une prison souterraine.

Boghea me dit encore :

« Adriana, tu as eu beaucoup de courage. Mais ce n'est pas fini. Il faut en avoir encore. D'abord, il faut manger. Compris ? Il faut que tu puisses te tenir sur tes jambes lorsque nous irons ensemble rendre une petite visite à Nikolsky, Bulz et Stroesco. Promis ? »

Ils sont tous montés. Je murmure : « Promis », en les regardant. Debout, l'un d'eux fait un signe. Et l'hymne national éclate, monte, monte. Ils se sont tous mis debout et regardent dans ma direction en me faisant signe de chanter avec eux. Je me crispe pour ne pas éclater en sanglots et chante. Le camion démarre. Lorsqu'il a tourné le coin de la rue, je me précipite dans la salle de la prison maintenant vide. Des journaux gisent encore par terre.

Un soldat entre et me dit :

« Mademoiselle, demain matin nous vous emmenons à Vacaresti. Je vous ai apporté des cigarettes. »

Il me tend le paquet. Je lui serre la main.

Vacaresti.... J'aurai quatre ans pour perfectionner la « méthode Gaby », pour apprendre à bien écraser les poux. Maintenant je voudrais pleurer et je n'y arrive plus. Je m'étends sur le lit. Ce qu'il faut, c'est essayer de dormir pour ne plus penser. Dormir pour oublier. Il y a tellement de choses à oublier !

III

IL BRUINE. Un temps humide et sombre. J'ai froid. Le bruit régulier de la pluie sur les pavés m'amollit, je ne me sens même pas capable de désespoir. Je suis assise entre deux soldats, dans l'auto qui m'emmène à Vacaresti. L'un des soldats dit :

« Il fait mauvais. »

Je regarde les maisons aux fenêtres largement ouvertes sur le temps. Derrière ces fenêtres, des enfants doivent s'habiller pour aller à l'école. L'eau bout pour le thé. Une femme se réveille, s'étire, dit peut-être en bâillant : « Il fait mauvais. » Le soldat m'offre des cigarettes.

Nous longeons les quais de la Dâmbovitza, qui est grise et sale comme toujours. Et pourtant, par-dessus les murs des maisons, plus loin que les silhouettes des passants qui se rendent à leurs bureaux, à leurs affaires, frileux et pressés, les grands espaces existent toujours, et la mer, et le soleil, et ces rochers sur lesquels je grimpais avec des genoux écorchés pour regarder le ciel le plus près possible, le plus directement possible. Est-ce que je pourrai une fois encore revenir vers ces rochers ? Et si je revenais vers eux, saurais-je encore les escalader, regarder le ciel, me jeter dans la mer, m'étendre sur le sable chaud ? Ne serai-je pas alors trop lasse pour savoir encore le faire, pour savoir encore le désirer ?

Nous sommes arrivés, les soldats me remettent au gardien chef, qui me dit d'un air précieux :

« Moi, si j'avais été à la place des juges, je t'aurais fusillée. »

Je dis toujours « bonjour » à la directrice, qui me crie :

« Ici, il faut dire : « Je vous baise très respectueusement les mains, madame la directrice. » La scène se répète fidèlement. Mais je suis trop fatiguée pour en rire encore.

« Allez, ouste, à la cuisine jusqu'à ce soir. Qu'elle ne voie personne avant la fermeture. Ça lui apprendra à être impertinente. »

Le gardien me remet à la cuisinière chef. J'épluche des pommes de terre, des sacs de pommes de terre. La cuisinière chef me tape de temps en temps sur les doigts.

« Remue-toi plus vite, la terroriste. »

La femme qui l'aide est une voleuse célèbre, du moins c'est elle qui le dit.

« Fous-lui la paix. Tu vois pas qu'elle est pâle. Où as-tu mal, frangine ?

— A la tête. A la cuisse. Aux dents.

— Des fois que tu serais contagieuse ? »

Je hausse les épaules et bois de l'eau. Je bois tout le temps de l'eau. La cuisinière chef se fâche de nouveau.

« Bois pas tout le temps. T'auras des grenouilles dans le ventre. T'es une brave même, va. T'as des sèches. Si t'avais pas été une brave même, je t'aurais envoyée au jardin.

— Il y a un jardin, ici ? Un vrai jardin ?

— Qu'est-ce que c'est ça, un vrai jardin ? Un jardin comme tous les jardins, avec des légumes. Qu'est-ce que c'est ça, un vrai jardin ? »



Le déjeuner. Je mange à la cuisine de la soupe de pommes de terre et un morceau de pain. Gaby entrouvre la porte et me lance :

« Alors, la terroriste, ils t'ont pas passée à l'écumoire ? T'as eu de la veine. »

Je ne sais que lui répondre. Elle s'avance vers moi et me dit :

« Si tu boulottes pas ton pain, passe-le-moi. J'vais le vendre. »

La cuisinière la fait sortir en criant :

« Faut pas lui causer. Interdit de lui causer jusqu'à ce soir. »

Je lave les gamelles, les bassines, le ciment par terre. Je me remets ensuite à éplucher les pommes de terre pour le soir.



Après le dîner, le gardien vient me chercher « pour la prière ». Dans la cour, sous la pluie, les détenues, alignées et au garde-à-vous, chantent. Je prends ma place dans le dernier rang. Les femmes de ma file gesticulent, rient. Ma voisine me flanque un coup de poing dans le ventre :

« Chante plus, quoi ! C'est pas pour ça qu'ils te laisseront foutre le camp d'ici plus vite. »

Les mots de la prière arrivent jusqu'à moi, mêlés au bruit de la pluie, aux rires étouffés des femmes.

« Que votre volonté soit faite maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il. »

La prière est finie, et le gardien nous compte une à une avant de nous laisser entrer dans le « salon », où la cérémonie recommence.

« Bonne nuit, les filles.

— A vos ordres. »

Dès que la porte est fermée, tout le monde entoure ma couchette.

« T'es la reine des terroristes. Tu t'en es tirée avec quatre ans. »

La tzigane qui m'a passé l'herbe enchantée se frappe la poitrine.

« Faut croire que c'est mon herbe qu'a troublé le cigare du juge. »

Une autre l'interrompt :

« Te vante plus, torchon. Dis, la même, t'es tombée dans les pommes ? »

— T'as chialé, dis, la terroriste ? Comment qu'ils ont causé, les juges ? »

Gaby intervient :

« Foutez-lui la paix, vous autres. Vous verrez ça demain dans le journal. »

Le haut-parleur hurle de son côté :

« La fidélité du gouvernement Groza à la cause alliée lui a permis de.... »

Je me bouche les oreilles. Je ne veux plus rien savoir.

« Pourquoi te bouches-tu les oreilles ? »

Gaby me fait signe de tourner la tête. Une fille est assise sur un seau, ses jupes relevées. Auprès d'elle, un homme brun, mince, d'une élégance recherchée. C'est probablement lui qui vient de parler. Gaby me murmure :

« C'est le directeur de la prison. »

Le directeur se rapproche de notre lit.

« Lève-toi quand je te parle. »

Je me mets debout.

« Je t'ai demandé pourquoi tu te bouchais les oreilles ? »

— Il est défendu de se boucher les oreilles ? »

Il me secoue :

« Ne sois pas impertinente, vipère réactionnaire. Ne sois pas impertinente ou je te fous une telle paire de gifles que tu t'en souviendras jusqu'à ta mort. Pourquoi te bouches-tu les oreilles ? »

— J'ai mal à la tête. J'ai de la fièvre. »

Le directeur me touche le cou.

« Tu ne brûles pas assez pour que je t'envoie voir le

toubib. Du reste, tu es plus jolie à voir avec les joues rouges. »

Et il se met à me jeter à la figure tous les jurons de l'univers. Puis, dignement, il sort.

Gaby m'aide à remonter dans le lit. Tout s'est remis à tourner devant moi. Les femmes se déshabillent et font la queue devant le seau. Peu à peu l'odeur caractéristique prend possession de la salle. Gaby écrase les poux. Les autres crient et se battent entre elles. Je regarde le mur. Gaby finit par s'endormir et je déchire morceau par morceau le journal qu'elle m'a laissé. Je ne réussis à écraser aucun pou. Les criminelles se couchent les premières. Après avoir chuchoté dans un coin, les voleuses finissent aussi par regagner leurs lits. Les deux femmes qui occupent la couchette d'en haut parlent tout le temps. L'une d'elles a caché un Allemand. « Elle l'avait dans la peau, son Hans. C'était pas un Allemand, c'était son Hans, quoi, un gars comme tous les autres ! » Je suis péniblement son histoire d'amour. Sa voisine se vante d'avoir tué son frère, sa mère et sa sœur. Elle était chef de bande.

Il y a toujours du bruit autour des seaux. Nous devons être environ soixante dans la salle. Des cris dans le sommeil. Je vois l'aube se lever. Maintenant toute la salle dort. Je suis arrivée à écraser un pou. Gaby ronfle avec un petit bruit régulier, qui me fait penser aux trains partant des gares, aux quais, à tous les départs. Je m'enfonce à mon tour dans le sommeil.



Quelques semaines ont dû passer. Il m'est difficile de compter les jours ; ils ont tous exactement la même histoire. Je ne peux descendre du lit qu'aidée par Gaby. Je travaille toujours à la cuisine. Les monticules de pommes de terre dansent devant mes yeux. Le couteau

danse dans ma main. Je me coupe. Je laisse le couteau tomber par terre.

La cuisinière chef me traîne dans le bureau de la directrice.

« Madame la directrice, je vous baise très respectueusement les mains. Celle-là est malade. Des fois qu'elle serait contagieuse. J'en veux plus, moi. Donnez-m'en une autre. »

La directrice me lance :

« Que je ne t'y prenne pas à être contagieuse. Je vais faire un rapport au ministère de la Justice, et le ministère va me répondre si le médecin peut te voir. »

Et au gardien :

« A l'*ambulatoire*. »

L'*ambulatoire* a dû servir jadis comme entrepôt. C'est une grande salle avec ciment par terre. Le plafond est vitré. Trois vitres sont cassées, et la pluie tombe avec un petit bruit régulier sur le ciment. Le gardien ferme la porte à clef après m'avoir déclaré :

« T'as de la ventilation. Tu crèveras peut-être plus vite et ça fera de la place. »

Je ne peux m'appuyer que sur le côté gauche. La douleur de la cuisse droite a gagné aussi la jambe.

Je ne suis plus habituée au silence, et je m'endors difficilement.



Un jour, le gardien me dit en entrant :

« Alors, il y a deux semaines que t'es là et t'as toujours pas crevé ? »

Deux semaines.... La tête me brûle tout le temps, et j'ai complètement perdu la notion du temps. J'ai froid et, dès que je sombre dans le sommeil, le cauchemar revient.

« Alors t'as ouvert les yeux. Quand je venais le matin

tu les avais fermés et tu racontais des tas de trucs. T'es une petite marrante quand tu rêves. »

Je ne savais pas que je parlais dans mon cauchemar. Je voudrais tellement que ce gardien se taise !

« T'as une visite. Tu vois si j'suis gentil. C'est contraire au règlement, mais comme tu dois quand même crever.... »

Gaby surgit dans la pièce, sourit au gardien avec un air complice et vient m'embrasser.

« T'es sur la liste du toubib, frangine. »

Le gardien est sorti.

« Tu me passes ta robe, dis, frangine ? J'ai un type dans la prison. Elle n'est pas très chouette ta robe, mais ça change toujours.... C'est un mec de ma bande. Il est mariolle. Tu me la donnes ?

— Oui. »

Le gardien revient avec deux détenues, qui m'aident à me mettre debout. Je fais deux pas et je tombe. Elles me relèvent et me soutiennent. Pour arriver à l'hôpital de la prison il faut traverser la rue. Le gardien nous accompagne. Nous entrons dans une salle où des détenues font la queue. J'aperçois Gaby. Ma robe lui arrive à peine aux genoux, mais « ça change toujours ».



La salle de radio. Gaby qui enlève sa robe. Noir. Puis la voix du médecin

« 235, tu as un objet en métal sur toi. Enlève-le. »

Gaby pousse un petit cri :

« Ah ! le stylo ! »

Puis elle me jette par-dessus l'épaule :

« Fouille pas dans la robe. » Ce qui est d'ailleurs inutile, car je n'arrive pas à bouger toute seule.

Dès que la lumière se fait, le médecin, lui, fouille dans la robe et en sort un stylo et un porte-cigarettes qu'un

avocat m'avait donnés à la fin du procès, de la part d'Istrate Micesco. Ce sont des articles interdits. Gaby me regarde effrayée. Je lui souris.

Le médecin me dit que mes poumons sont en bon état. En revanche, j'ai une infiltration de pus à la cuisse droite. Il ajoute, pendant qu'il écrit dans un registre :

« Nous allons t'opérer. Je ne peux pas te garder à l'hôpital avant d'avoir eu l'accord du ministère de la Justice, du directeur général de la prison et du responsable politique. »

Sur le chemin du retour Gaby me soutient :

« Va pas me moucharder à la directrice. Je te les ai pas volés. C'était pour rigoler. Et, si tu me mouchardes, c'est toujours toi qu'elle va punir. Alors, tu piges, c'est pour toi que je le dis. »

Évidemment, ce sont des « articles interdits ».



Puisque je ne suis pas contagieuse, je réintègre, par ordre de la directrice, le « salon », et retrouve ma place dans le lit aux côtés de Gaby. Gaby a les mains moites : ses deux poumons sont pris.

Je n'arrive plus du tout à parler. Gaby se plaint parce qu'elle doit écraser tous les poux et que je gémiss en dormant.

Les visages et les silhouettes sont très estompés. J'ai l'impression de flotter. Je flotte sur un tapis d'ouate qui se heurte à intervalles réguliers contre des rochers surgissant de l'eau. Je me suis heurtée à la cuisse. Je suis dans l'eau et, lorsque l'eau est arrivée jusqu'à la bouche, l'ouate fait un bond et se met à planer dans l'air.



J'ouvre les yeux. Je ne vois plus le mur sur lequel se promenaient allégrement les poux quotidiens. Près de

mon épaule, deux pieds. Les pieds disparaissent sous la couverture. Une voix dit :

« Eh ! les filles, la terroriste qu'est venue sur le brancard a ouvert les yeux. »

Nous sommes à deux dans un lit.

Une vieille femme soutient ma tête et me donne à boire.

« Crève pas, t'es trop jeune pour crever ! J'suis le planton. Dida, dite Grosse Taupe. »

Grosse Taupe a un visage tout rond et sale. Elle promène ses mains gercées sur ma figure et me répète sans cesse :

« Crève pas, t'es trop môme pour crever.

— Où est-ce que je suis ?

— A l'hôpital de la prison. »

Je bois trois verres d'eau et j'essaie de me relever. Tout tourne autour de moi, et je m'évanouis.



Un feu mord ma cuisse. Je crie. J'ouvre les yeux. Je suis dans la salle d'opérations. Mes pieds et mes mains sont attachés. Des visages penchés sur moi. Quelqu'un demande :

« Le cœur ?

— Très faible.

— Anesthésie ?

— Impossible. »

Ma cuisse est déchirée. Un couteau dans ma cuisse. Non, dans la tête. Ils me fourrent un couteau dans la tête. Une voix :

« Une septicémie ne serait pas exclue. »

Une autre :

« Préparez les drains. De l'oxygène, vite de l'oxygène ! »

Les couteaux s'agitent dans ma tête. Un bruit tout près de moi, en moi, mes dents qui claquent, s'entre-

choquant, dansent. C'est moi qui hurle tout le temps ?
Je m'enfoncé.



Je suis de nouveau à l'hôpital de la prison. Toute seule dans un lit. Grosse Taupe essuie mon visage avec un torchon mouillé.

« Crève pas, mon petit, crève pas. T'es trop jeune. Bouge pas. T'as des tubes à droite. »

Je suis attachée au lit par des lanières. Je passe mon temps à m'évanouir et à revenir à moi. Quand j'ouvre les yeux, j'essaie de compter les lits.

Au milieu de la pièce, il y a deux seaux. Le même attroupement autour des seaux, la même queue devant les seaux. La fenêtre n'est jamais ouverte.



La femme qui est dans le lit de gauche doit accoucher. Dès que les portes sont verrouillées le soir, toutes les femmes se réunissent autour du lit de Bujinca, qui est le chef spirituel du salon. Et ce sont les mêmes souvenirs, chaque soir les mêmes souvenirs : le premier vol, le premier amour, la première prison.

De temps en temps, des cris.

« Tas d'ordures, vos gueules ! Je veux pioncer ! »

Ma voisine tient les mains sur son ventre et hurle :

« Je crève, je crève, Bujinca, au secours ! »

— Te vante plus. Ça fait une semaine que tu gueules et t'es toujours là. »

Un autre cri :

« Je crève, je crève. »

Bujinca qu'entourent toutes les femmes en quête de souvenirs, hurle :

« Ta gueule ou je te balance le seau de merde dessus. »

Et, ayant ainsi obtenu le silence, elle continue son histoire :

« ... Des fois que le vieux le saurait, que je m'suis dit, des fois qu'il le saurait. Un petit malin, mon vieux, il l'a su, et hop là, « que j'te voie plus, ordure et putain », et je t'en fous. Alors, j'me suis fait la paire puisque mon vieux ne voulait plus de moi. « Putain, qu'il me disait, putain. » C'est une idée que j'me suis dit, surtout que le mec ne voulait rien savoir pour « réparer », comme disait mon vieux. « Que voulez-vous qu'il répare ? que je lui « disais. Ce que j'ai dans le ventre ? » Alors, j'suis venue à Bucarest. J'ai retrouvé une payse. « Viens avec moi, « qu'elle m'a dit, j'connais les bons quartiers. » Puis j'me suis établie à mon compte sur la Grivitzza. Ça rendait pas, ce truc-là. J'suis entrée en maison. Au moins, comme ça, on n'allait plus les chercher. Ils venaient à domicile. Ça m'a jamais plu à moi, le turf. Alors, ça valait mieux. Il y a un gars que je retiens. Ah ! la vache ! Il me louait pour deux jours à la patronne, il payait gros. Il avait une bicoque à la cambrousse, pas loin d'ici. Ça aurait bien collé, nous deux, s'il n'avait pas eu la manie du catafalque. Il avait un cercueil dans la bicoque. Il fallait que ça se passe là-dedans. J'aimais pas ça, moi. Ah ! la vache. Ça doit être lui qui m'a plombée. Après, je m'suis établie à mon compte, comme voleuse. C'est alors que j'ai connu Petit Ventru et qu'on a fait la bande. »

Ma voisine crie :

« Ta gueule, Bujinca, ta gueule. Raconte plus ça. Le mouflard, il sortira de mon ventre tout froid. Mort, Bujinca, mort. »

Bujinca hurle :

« Pisse donc ta côtelette et ne nous emmerde plus. »

Grosse Taupe s'assied à genoux sur son ventre pour le « lui faire sortir plus vite ». La femme hurle, hurle. Les gardiens regardent par la fenêtre. Après la fermeture du

soir, ils n'ont pas la permission d'entrer dans la salle. Personne n'en a le droit. Même pas l'infirmier.

« Vas-y, Véronica, force-toi, vas-y », l'encourage Grosse Taupe.

Un hurlement. Des vagissements d'enfant. Je ne vois plus rien. Tout le monde s'est attroupé autour du lit. Quelqu'un crie :

« C'est un gars. Vite, des ciseaux ! »

Elles doivent couper le cordon. L'enfant continue à crier. Une phrase revient et danse dans ma tête : « Et de légères, de blanches, de dormantes accouchées.... »

J'ai envie de vomir...



Les femmes continuent à s'affairer autour de l'enfant. Seule Bujinca dort. Deux femmes la secouent.

« On a un gars dans le salon. Lève-toi, ça vaut le coup. »
L'une d'elles pousse un cri.

« Elle est froide, les filles ; Bujinca est froide. »

Bujinca est morte. Les femmes se sont réparties en deux groupes. Le premier est réuni autour du lit de Véronica et s'occupe de l'enfant ; le deuxième hurle et gémit autour du lit de Bujinca. Elles se mettent à entonner les litanies des morts. Les vagissements de l'enfant scandent la prière.

Au petit matin, les portes s'ouvrent, et les gardiens emportent l'enfant et la morte.

Les femmes ont trouvé une autre occupation : consoler Véronica, qui pleure après son enfant et dont les seins gonflent jusqu'à la faire hurler.



Le directeur général de la prison s'appelle Bazalan. Il vient après le déjeuner constater officiellement le décès. Il s'arrête près de mon lit et me jette :

« J'aurais voulu te voir à sa place, lèpre réactionnaire. »
Je ferme les yeux et ne lui réponds pas.



Dida, dite aussi Grosse Taupe, a été quinze fois en prison. Elle est syphilitique, mais n'a que deux croix ¹, tandis que le reste du salon en a au moins trois, sinon quatre, et Grosse Taupe est très fière d'être aussi « saine ». Elle ne rêve qu'à une chose : mourir saoule. Elle pleure chaque soir devant les deux plantons de la section chirurgicale pour qu'ils lui apportent un peu d'alcool, « juste de quoi se mouiller le gosier ». D'ailleurs, dès qu'elle prononce le mot « alcool », elle se met à larmoyer. Étant très vieille, elle a la permission d'aller à la section des hommes acheter des cigarettes. C'est sur elle que repose tout le petit commerce de tabac de l'hôpital. Elle m'a prise en affection parce que je ressemble à sa fille et me répète tout le temps : « Il faut tenir le coup. T'es trop même pour crever. » Un jour, en revenant de la section des hommes, elle m'apporte un paquet de cigarettes « de la part d'un type qui te connaît ». Elle se met à pleurer et me demande des « sèches ». Je lui donne tout le paquet, j'ai tout le temps envie de vomir et n'arrive pas à fumer. Elle se met sur mon lit et me dit :

« Il y a un tas de nouveaux, des politiques. Paraît qu'il y a eu de la bagarre devant le palais. Des types qui ont chanté l'hymne national. C'est dans la *Scânteia*. Des lettres grosses comme ça. Paraît qu'il y a eu de la boucherie et que ç'a a pas été de l'eau de bidet. Les cellules sont remplies de jeunes gars.

— Quel jour sommes-nous, Grosse Taupe ?

— 12 novembre. »

(1) En Roumanie cette notation correspond au degré d'intensité de la réaction Wasserman.

Le 8 novembre était l'anniversaire du roi.

« Grosse Taupe, trouve-moi des journaux. »

Tard dans la nuit, Grosse Taupe se rapproche en tapinois de mon lit et me donne les journaux. Pendant que je lis, elle fait le guet devant la fenêtre pour voir si des gardiens passent, bien que les journaux expriment tous le point de vue du parti.

La *România libera* du 11 novembre :

Nouveaux détails sur les incidents de la place du Palais. Les manifestants fascistes sont partis par petits groupes des sièges des partis politiques. Parmi les manifestants, on a identifié deux cents prostituées.

L'agression de la place du Palais : les premiers résultats de l'enquête. Les manifestants ont fait des déclarations sensationnelles. La position du gouvernement Groza est définitivement consolidée. Sous le couvert d'une manifestation monarchique, Maniu et Bratiano ont organisé des actions anarchiques contre l'ordre de l'État. Les manifestants se sont livrés à des actions fascistes. Des soldats et des gardiens de l'ordre public ont été tués. Hier, à l'enterrement des victimes de l'agression du 8 novembre, 750 000 citoyens ont demandé, dans le cadre d'une immense manifestation, l'arrestation de Maniu et de Bratiano.

Je tends à Grosse Taupe les journaux. Je ne suis arrivée à lire que les titres. Mes mains tremblent trop. Grosse Taupe me dit en cachant les journaux sous sa jupe :

« Chez les femmes aussi, c'est bondé. On sait plus où les mettre, tellement qu'il y en a. »

Je voudrais dormir sans plus me réveiller.



Un gardien vient m'annoncer qu'aujourd'hui, jour de parler, j'ai une visite : Ella Negruzzi. Ella Negruzzi a été la première femme avocat de Roumanie. Elles'avance

vers mon lit, accompagnée d'une jeune femme blonde. Elle dit au gardien :

« Je suis venue pour le recours. Vous pouvez nous laisser seules. La dame qui m'accompagne est avocat. »

Le gardien la salue et disparaît. Quelques femmes du salon ont reconnu Ella Negruzzi et crient aux autres :

« C'est Ella Negruzzi, l'avocat. »

Au milieu du vacarme général, Ella Negruzzi se penche vers moi et me dit en français :

« Madame est Mrs. Thayer, journaliste américaine. Je l'ai fait entrer avec la carte d'avocat d'une amie qui lui ressemblait. »

Mrs. Thayer me parle. Je ne sais exactement ce qu'elle me dit, mais la regarde avec un sourire. Elle est pour moi une de celles qui pourront parler. Elle me tend des paquets de cigarettes.

Ella Negruzzi me dit qu'elle a été envoyée par la reine, qui voudrait savoir ce qui me ferait le plus plaisir.

« Je ne désire rien. Je remercie la reine de s'intéresser à moi. »

Ella Negruzzi me dit encore :

« Nous ferons tout au monde pour vous faire sortir d'ici. Ayez du courage. »

Le gardien réapparaît. La visite est finie. Je ne saurais dire si elle a duré cinq minutes ou une demi-heure.

Dès qu'elles sont sorties, Grosse Taupe se précipite vers moi.

« T'as des sèches ? »

Et comme je lui tends quelques paquets :

« Faut que je les cache. Des fois que les gardiens les verraient. C'est américain. Les vendrai bien quand même. Bravo, la même, t'es une « personne. »

J'ai gardé un paquet de cigarettes pour le regarder de temps en temps. Ici, en prison, ce simple paquet de Camel me semble être un symbole de liberté.



Grosse Taupe m'apporte d'autres nouvelles du 8 novembre. Ils ont tiré de l'Intérieur sur ceux qui chantaient l'hymne national.

« Ils ont pris les cadavres et les ont enterrés en disant que c'étaient les autres qui les avaient zigouillés. Un grand enterrement avec tra-la-la. En ville paraît que ça sent mauvais. Qu'est-ce que t'en dis, toi, de cette histoire ? »

Je hoche la tête.

« C'est plein à craquer en bas. Si c'est pas une pitié toute cette jeunesse. Des fois qu'on les rectifierait ? »

Elle se met à pleurer :

« T'as pas une pipe ? »



Véronica, la mère de l'enfant, est morte. Fièvre puerpérale.

Les médecins viennent me voir et s'étonnent : je ne réagis pas aux piqûres de Delbet.



Une fois toutes les deux semaines, Grosse Taupe et deux convalescents emportent les couvertures à l'étuve. Au retour, les couvertures sont encore plus grouillantes de poux. Grosse Taupe dit que l'étuve sert de couveuse et rien d'autre.

J'essaie en vain de tuer les poux qui circulent librement sur tout mon corps. Le lit de Véronica, à ma droite, est occupé par une syphilitique dont le nez et les lèvres sont rongés par la maladie. Elle garde tout le temps les yeux fermés. C'est le cas le plus grave. Dans le salon, les filles l'appellent « cinq plus cinq ». Celles qui n'ont que trois croix la regardent d'un air supérieur.



Aujourd'hui, l'infirmier a enlevé les lanières qui m'attachaient au lit. Je ne peux m'appuyer que sur le côté gauche, les drains, à droite, m'empêchent de bouger. Comme passe-temps, je donne la chasse aux poux. La « méthode Gaby » est inapplicable ici. Grosse Taupe cherche les poux dans mes cheveux et jette un cri vainqueur dès qu'elle en découvre un. Depuis quelque temps, les filles ont trouvé un autre jeu : chaque semaine, elles élisent une Miss Pouilleuse qui a droit à deux cigarettes et à la priorité pour la queue devant le seau. L'avantage est paraît-il immense et les compétitions sont passionnées. C'est Grosse Taupe qui préside aux débats, mais, bien que je sois sa préférée, elle n'a jamais réussi à me faire sortir gagnante.



Ma fièvre a un peu baissé. Les médecins viennent me voir plus souvent ; il paraît que je suis un cas quasi unique : après les piqûres de Delbet, ma température ne monte pas en flèche.

Un médecin me déclare le plus sérieusement du monde :

« Avec toi, tout est toujours de travers. Tu n'es qu'une sale réactionnaire ! »



Le salon est fermé de 5 heures et demie du soir à 6 heures du matin. Le matin, le gardien « fait l'inventaire ». Quelquefois, une femme meurt dans la nuit, et il y a « toujours ça de moins à compter ».

Le gardien s'arrête devant mon lit et me dit en riant :

« Alors, tu te décides pas ? Ça m'amuserait bien de te porter à la cave. »

La « cave », c'est la chambre mortuaire.



Ma plaie est lente à se cicatriser. Aujourd'hui, j'ai fait les premiers pas et je suis tombée par terre.



J'ai pris une douche seulement sur le côté gauche. Nous sommes quinze à faire la queue, toutes nues, devant les douches. Le gardien y assiste et fait des commentaires.



Grosse Taupe m'a apporté un numéro du *Jurnalul de Dimineata* et un paquet de cigarettes.

« De la part de Petit Maçon. T'as des copains parmi les nôtres et tu le dis pas ? »

J'ai trop mal à la tête pour lui répondre. Et je ne sais pas qui peut être Petit Maçon.



Le lendemain, Grosse Taupe m'apporte un autre paquet de cigarettes.

« Petit Maçon.

— Qui est Petit Maçon, Grosse Taupe ?

— Sais pas au juste. Un des nôtres. C'est le planton de chirurgie qui m'a passé les sèches. »

A travers l'une des fenêtres, j'aperçois les branches givrées d'un arbre. Noël approche. Il fait très froid.



J'ai eu une crise d'appendicite. J'ai tout le temps la nausée. L'infirmier m'a enlevé les drains.

Trois femmes sont mortes cette nuit dans le salon. Les nuits paraissent encore plus interminables quand les femmes chantent les litanies des morts.



Une fille a dénoncé Grosse Taupe pour m'avoir apporté des journaux. Le gardien a retrouvé un journal dans mon lit. Grosse Taupe a passé une journée au cachot et, moi, j'ai été transférée, par mesure disciplinaire, dans un salon de contagieuses.

La salle, plus petite, est remplie de poitrinaires. Nous couchons à deux dans un lit. Ma voisine crache tout le temps et couvre de sang la couverture. Jadis, elle était voleuse. Maintenant ce n'est plus qu'un squelette. La nuit, j'évite de la regarder. Ici, il y a moins de bruit. Seuls la toux et les chuchotements viennent rompre le silence.

Au bout de quelques jours, je me mets aussi à tousser, et je suis convaincue que mes poumons sont atteints.

J'ai devant les yeux une fenêtre à travers laquelle se profilent les maisons de Bucarest. J'essaie d'inventer une histoire pour chaque maison, et je me rappelle brusquement une rue que je prenais jadis pour rentrer le soir de l'école. Je suis saisie par un désir de liberté que je n'ai plus connu depuis que je suis à Vacaresti. Il me dérange et je fais efforts sur efforts pour l'écarter et revenir à l'état d'indifférence, qui est tellement plus facile à supporter.

Dans la pièce règne une odeur de sang et de misère qui m'étouffe.

Grosse Taupe revient m'apporter un paquet de cigarettes de la part de Petit Maçon.



J'ai eu une autre crise d'appendicite. Le lendemain, je suis transportée sur un brancard dans la salle d'opérations. La salle a des rideaux noirs. Je voudrais qu'ils me laissent mourir. Mes pieds et mes mains sont atta-

chés. Ils m'opèrent sans anesthésie. Je dois me débattre, car deux femmes viennent me tenir serré.

Pourquoi ne me laissent-ils pas mourir ?



J'ai un petit sac de sable sur le ventre. Ils m'ont transportée dans une toute petite cellule individuelle. Un matin, Grosse Taupe m'apporte un paquet ; des cailloux et un peu de terre.

« C'est les politiques qui t'envoient ça. Ils disent que c'est pour guérir. Pour Noël aussi.

— Noël ?

— Ben oui, c'est dans trois jours. »

Je ne sais pourquoi, je me mets à serrer frénétiquement la main gercée de Grosse Taupe. Les premières nuits après l'opération j'ai eu très mal et très soif aussi. J'aurais voulu l'avoir près de moi, pas elle spécialement d'ailleurs, une des poitrinaires ou des syphilitiques, n'importe qui, qui mette une main sur mon front et me donne à boire. Mais la cellule était fermée à clef. Je demandais de l'eau en criant aux gardiens qui passaient dans le couloir. Ils me répondaient toujours :

« Le règlement l'interdit. »

Puis il y avait aussi ce cauchemar qui revenait, sans cesse le même, immanquablement le même.

Je continue à serrer la main de Grosse Taupe, qui déverse son sac de nouvelles : d'autres politiques sont venus, la plupart ont les visages tuméfiés.

« — ... Avertis-la qu'on prépare d'autres procès », qu'ils ont dit, et ils m'ont donné ce paquet. « De la terre et des cailloux, que je leur ai dit, qu'est-ce qu'elle va en faire, la même ? — La terre, les pierres demeurent, qu'ils m'ont répondu, l'eau coule dessus et passe. Elle comprendra », qu'ils ont encore dit. »

J'ai demandé à Grosse Taupe de m'apporter de l'eau.

Je veux rester seule pour regarder « la terre et les pierres qui demeurent ».

Je ne sais pas quand Noël est passé. Grosse Taupe prétend que j'ai eu le délire toute la semaine. Demain, c'est la Nouvelle Année, mais le jour de parloir a été supprimé et la quarantaine déclarée : dans la prison, il y a une épidémie de typhus.



Depuis quelques jours, je me sens mieux, mais je ne peux pas marcher encore.

Grosse Taupe m'a apporté, caché dans le paquet de cigarettes, un billet :

« Tes copains, les politiques, m'ont donné ça pour toi. »

Elle fait le guet pendant que je le lis :

Bonne Nouvelle Année! Ne craignez pas le typhus. Harriman et Sir Clark Kerr se trouvent en ce moment à Bucarest. La quarantaine est un prétexte pour qu'ils ne puissent visiter les prisons. Nous en sortirons tous sous peu. Rétablissez-vous vite. Salut.

Il n'y a pas de signature. Je tends le billet à Grosse Taupe, qui le déchire et l'avale. Elle est très fière de sa mission et me déclare que, dès qu'elle sortira de Vaca-resti, elle fera son entrée « dans la vie politique ».



Je suis revenue dans le premier salon. Je ne peux marcher que soutenue. J'ai eu le droit de prendre une autre douche. La même queue, quinze femmes. Le même gardien et les mêmes commentaires faits en termes imagés.



Depuis une semaine, le gardien distribue officiellement la *Scânteia* dans les salons « pour l'éducation

politique des détenues ». Un représentant du parti national-paysan et un autre du parti libéral sont entrés dans le gouvernement Groza. Serait-ce le résultat du passage à Bucarest de Harriman et Sir Clark Kerr ?



Le dentiste de la prison m'a arraché hier les douze dents qui branlaient. Sans anesthésie.



J'ai peur de boire de l'eau. Les brocs sont communs, et toutes mes collègues de salon ont la syphilis. Mes genives saignent encore, et tout mon visage est enflé.



Emil Hateganu, le ministre national-paysan du gouvernement, est passé à la prison voir « ses garçons ».

Le directeur du journal *Curierul* est venu me parler, il est très optimiste : il y aura des élections.

Après son départ, grande agitation dans le salon.

« Il est champion, le mec. C'est ton régulier ? »

Grosse Taupe réplique pleine d'importance :

« Vos gueules, vous autres. Elle, c'est une politique, une... une.... » Et après un moment d'hésitation, triomphalement : « Une terroriste, quoi ! »



Scânteia communique que, le 8 février, les Anglo-Américains ont reconnu le gouvernement Groza.

C'est donc en vain que nous avons crié toute la vérité au procès, en vain que nous avons pleuré de joie en voyant les représentants des missions alliées dans la salle du tribunal, en vain que j'ai laissé les ombres et les cauchemars prendre possession de tout mon être. Serait-il possible que tout cela eût été fait en vain ?



C'est le printemps et je suis convalescente. Grosse Taupe continue à m'apporter chaque semaine le paquet de cigarettes de la part de Petit Maçon.

Le médecin chef m'inscrit sur la liste de celles qui ont droit à la ration d'air. Je descends dans la cour, soutenue par Grosse Taupe et Gitana. Dehors, le premier soleil de printemps, frileux et encore pâle.

Gitana dit à Grosse Taupe :

« Vise la même. Elle biche comme un vieux pou. T'aime ça, hein, le soleil ? »

Après la mort de Bujinca, Gitana est devenue le chef spirituel du salon. Elle en est à son vingt-sixième séjour en prison, et les voleuses l'estiment beaucoup, car son dernier vol par effraction l'a rendue célèbre : elle est allée cambrioler directement au ministère des Finances. Elle a cinquante ans ; sa bande compte parmi les mieux organisées de Bucarest et son visage, couvert de cicatrices, témoigne de ses hauts faits.

L'air frais me fait tourner la tête. Je respire avec beaucoup de difficulté. Je sens une griffe dans le plexus solaire, une griffe qui me laboure le ventre. Je m'écroule et n'arrive plus à me relever. Mes doigts de pieds et de mains se sont recroquevillés. Les femmes qui sont dans la cour se sont mises à hurler en chœur :

« Au secours, au secours, la terroriste crève ! »

La griffe monte et me serre le cou. Gitana et Grosse Taupe m'emportent et m'étendent sur le lit. L'infirmier vient me faire une piqûre. La griffe persiste, et les doigts demeurent recroquevillés. J'ai la gorge sèche.

La griffe disparaît tard dans la nuit. Comme je respire mieux, Gitana, qui est assise sur mon lit, dit en m'épongeant le front :

« T'allais passer l'arme à gauche, frangine ; on a eu

drôlement la trouille pour toi. T'en fais pas, ça ira mieux. »



J'ai peur d'aller dans la cour. Dès que je sors, la même griffe me saisit et je tombe par terre. Les médecins viennent me voir. Et lorsque je leur demande ce que j'ai :

« Que veux-tu que ce soit ? La maladie de prison de Saint-Bernard. Pour le moment, nous allons te supprimer la ration d'air. Cela arrangera peut-être les choses. »

Cela arrange en effet les choses. Je me sens de mieux en mieux et, un mois plus tard, lorsque l'un des plantons de la section chirurgicale tombe malade, le gardien me fait venir pour le remplacer.



Le planton chef est une criminelle. Elle a tué toute sa famille pour hériter d'une maison. Elle est inscrite dans une des cellules communistes de la prison ; elle pense que de cette manière ils la relâcheront quand même : elle est condamnée à vie.

L'autre planton, qui s'appelle Ilinca, est étudiante en médecine. C'est une politique. Elle a chanté l'hymne national, le 8 novembre. Elle passait par là avec son fiancé, un étudiant en pharmacie, et ils s'étaient arrêtés pour voir le roi et chanter avec les autres. Lorsque les communistes ont tiré de l'Intérieur, son fiancé s'est écroulé à ses pieds. Et, comme elle se penchait sur lui, elle a eu juste le temps de lui entendre dire : « Très pure bien-aimée.... » Il est mort.

Elle a dix-huit ans, des nattes et un regard éteint. Elle ne pleure jamais. J'essaie de la consoler :

« Tu sortiras d'ici dans six mois. Tu as la vie devant toi.

— Ils ne me recevront plus à la Faculté. Et, de toute manière, cela m'est indifférent. Personne au monde ne pourra plus me dire dorénavant : « Très pure bien-aimée... » Cela seul comptait. »

Le planton chef intervient dans la conversation :

« T'es jeune, frangine ; la terre, ça grouille d'hommes. Les gars, c'est comme les trams, quand t'en as loupé un, il y a un autre qui s'amène. « Très pure bien-aimée » par-ci, « très pure bien-aimée » par-là. Tu ne jactes plus que pour dire ça. On se croirait à la cellule ; le responsable de la cellule dit aussi toute la petite journée « Staline » par-ci, « Staline » par-là, comme toi avec ta bien-aimée. »

Ilinca l'a giflée. A partir de ce jour-là, je n'ai plus revu Ilinca. Le gardien chef l'a fait transporter dans une cellule du sous-sol. Il est très fier parce qu'en l'absence du directeur de la prison c'est lui qui prend toutes les décisions.

Le directeur est en tournée d'inspection dans le pays pour voir ce qu'il pourrait encore transformer en prison : il n'y a plus de place. Des cinémas et des salles de théâtre ont été ainsi, en l'espace d'une semaine, réquisitionnés pour le « bon fonctionnement de la justice ».

Le directeur revient de très mauvaise humeur et injurie les politiques. Il doit se donner trop de mal pour les loger. Évidemment, son métier devient, avec chaque jour qui passe, plus difficile.



Le médecin chef paraît content de moi et décide de me garder à la section chirurgicale. Il m'envoie à la section des hommes enregistrer les températures des malades qui sont sur la liste d'opérations pour aujourd'hui.

Je passe entre les lits, suivie par le gardien, et je fais les fiches des malades. Je demande au gardien :

« Lequel est Petit Maçon ? »

Du fond de la salle, une voix me répond :

« C'est moi. »

Je reconnais le malade, c'est un de mes anciens clients. Je lui tends la main.

« Bonjour, monsieur Ionesco. »

Il fronce les sourcils, regarde dans la direction du gardien, qui parle à un homme, à l'autre bout de la salle, et chuchote :

« Ne m'appellez plus Ionesco, mademoiselle. Maintenant je m'appelle Popan. Je m'excuse pour les hono-
raires, j'ai pas pu vous les apporter ; ils m'ont pris de
nouveau et je suis revenu compter les barreaux. » Et
avec un long soupir : « Que voulez-vous, le métier !... »

Le gardien se dirige vers nous :

« Tu n'as pas la permission de parler aux détenus. »

Je tends la main à « Petit Maçon, Ionesco, Popan »
et m'éloigne.



Je lave les pansements couverts de pus. De revoir
« Popan » m'a rappelé une matinée au tribunal. Je
venais de plaider, et j'avais obtenu un acquittement en
instance. Je remettais les dossiers dans ma serviette.
Comme tout avocat très jeune, j'avais emporté deux
serviettes remplies de dossiers, de jurisprudence, de
codes. Pendant ce temps, le procès suivant passait sur
le rôle.

« Ionesco Vasile.

— Présent.

— Vous avez un avocat ?

— J'ai pas d'avocat, monsieur le juge. J'ai pas d'ar-
gent, pauvre de moi ! J'suis maçon, j'ai cinq gosses et
une femme. J'ai rien fait, monsieur le juge. »

Le président, après un moment d'hésitation, m'a

nommée avocat d'office. J'ai protesté en vain : je demandais un délai pour étudier le dossier ; je demandais du temps, je demandais je ne sais plus quoi ; en réalité, j'avais le trac. Le président m'a répondu :

« C'est un cas très simple, Maître. Je le ferai passer en dernier. Vous avez le temps d'entendre votre client. »

J'ai ressorti tous mes dossiers et tous mes codes. Je suis allée dans la cellule où se tenait Ionesco. Dès qu'il m'a vu entrer, il s'est jeté à mes pieds en pleurant :

« Mademoiselle, sauvez-moi. J'ai cinq enfants, une femme. J'ai pas volé le portefeuille. Il était par terre dans le tram. Alors je l'ai pris. J'suis chômeur, et j'ai cinq gosses et une femme. Il fallait que j'apporte à manger chez moi. »

Je suis revenue plaider, codes à l'appui. J'ai évoqué la famille abandonnée qui attendait que le père apporte le pain quotidien, et j'ai joué sur la corde pathétique. Ionesco, derrière moi, pleurait et m'encourageait :

« C'est ça, mademoiselle, c'est ça. Comme si vous aviez lu dans mon pauvre cœur de père. »

J'étais moi-même assez émue et plus je parlais, plus je croyais au pain quotidien, aux enfants, à la femme, à la maison abandonnée.

Ionesco a été acquitté. Je suis ressortie du tribunal, mes deux serviettes sous le bras, tellement fière d'avoir obtenu deux acquittements en une seule journée que je chantais de joie dans les rues et ne pensais pas du tout aux honoraires promis pas Ionesco.

Je ne savais pas alors qu'il me les paierait en cigarettes à la prison de Vacaresti !



Dans le salon, la nouvelle s'est vite répandue, Grosse Taupe a fait le speaker.

Tout émue, Gitana vient vers moi et m'embrasse.

« T'es ma frangine à vie! Ma bande est à toi. Sauver Peau de Rose, c'est pas de l'eau de bidet.

— Qui est Peau de Rose ?

— Ionesco, Popan, Petit Maçon, Peau de Rose, quoi ! Le chef de tous les cambrioleurs de Bucarest. Notre chef à tous.

— Est-ce qu'il a des enfants et une femme ?

— Peau de Rose, des moujngues ? Jamais eu. »

Je me mets à rire. Gitana continue à m'embrasser :

« Alors, toi, t'es un avocat chouette.

— J'étais avocat stagiaire, Gitana. J'ai obtenu son acquittement, cela arrive.

— Sais pas, moi, si ça arrive. J'sais que t'es « une personne ». Ma frangine à vie, que je t'ai dit, et ma bande. Des fois que t'en aurais besoin. »

Le salon est en émoi. Je n'arrive presque plus à dormir, car toutes les filles viennent m'exposer leur cas et me demander des conseils pour « quand elles seront dehors ».

A partir de ce jour-là, dans la prison on ne m'appelle plus que « la terroriste à Peau de Rose » et, après Gitana et Grosse Taupe, j'ai la priorité dans la queue devant le seau.



Le gardien chef surgit le matin dans le salon, s'installe devant mon lit et se met à jurer.

« Le directeur m'a lavé les oreilles parce que je t'ai laissé travailler à la chirurgie. T'as plus le droit d'y aller, putain réactionnaire ! »

Il me gifle et s'en va dignement.

Le responsable politique a dû passer par là. Le responsable est un criminel qui s'est inscrit au parti. C'est lui le véritable directeur de la prison.

A la section chirurgicale, il y avait une fenêtre d'où je pouvais voir se profiler dans le lointain la ville.



La griffe est revenue et me garde clouée au lit. Toute la nuit les filles discutent avec acharnement les « dernières nouvelles » : les cambrioleurs et les criminels qui se sont inscrits au parti ont été nommés inspecteurs de police et dénoncent leurs camarades. Quatre de ces nouveaux inspecteurs ont été abattus par les cambrioleurs du dehors. On a retrouvé sur leurs cadavres une petite feuille de papier, sur laquelle il était écrit : « Traître. » Malgré cela, les rafles donnent de plus en plus de résultats.

Cette nuit, Gitana réunit un conseil de guerre et donne des instructions qui doivent être transmises à toutes les bandes de Bucarest. Les filles l'écoutent sans souffler mot. Incontestablement, elle domine. D'ailleurs, leur société est très organisée. La hiérarchie est stricte et même rigide, la solidarité presque totale. Dans le salon, elles sont groupées par spécialités : banques, coffres-forts, système X ou Y, trains....

Les voleuses les plus estimées sont celles qui ont le plus d'années de prison et qui ont réussi plusieurs évasions. Les voleuses de poules sont considérées comme des dilettantes. En prison, elles sont les esclaves des voleuses de carrière, qui les appellent des « pisseuses de rien du tout ». Les détrousseuses de basse-cour font les lits des autres voleuses, lavent leurs effets et assurent la « corvée de chiottes » à leur place. Elles ne rêvent qu'à une chose : entrer dans la carrière. Lorsqu'elles sortent de prison, elles vont à une adresse donnée par une des voleuses qu'elles ont servie et commencent leur apprentissage ; elles appellent cela : « aller à l'école ».

L'esclave de Gitana est terriblement enviée par ses camarades, détrousseuses de basse-cour. Elle prend un air très digne pour dire, à chaque fois que quelqu'un ose lui faire une observation :

« Dès que je fous le camp d'ici, j'entre dans la bande à Gitana. »

C'est son véritable titre de noblesse.

Quant aux prostituées de profession, elles finissent toujours par « s'établir » voleuses.

« C'est moins tuant comme métier », disent-elles.

L'une d'elles, Milica, a fait le changement de profession en prison, le mois dernier. Elle est maintenant dans la bande de Gitana.

Après, elle m'a expliqué :

« J'en avais assez de ce sale métier. Il y a pas moyen de se reposer, même quand on a le mouroin cramoisi. »



Les médecins disent que mes nerfs ne tiennent plus. La griffe revient au moins une fois par jour, et je m'évanouis fréquemment. Le directeur général a ordonné que je sois transportée dans une cellule individuelle pour « crever en paix ».

La cellule de droite est occupée par un politique à moitié fou. Dès que la nuit tombe, il se met à siffler en imitant les trains. Il hurle aussi et frappe de ses poings contre la porte. Les gardiens déversent sur lui leurs flots d'injures et, alors, il se remet à imiter les trains.

Le ululement lointain d'une chouette l'accompagne en sourdine.



La cellule de gauche est occupée depuis hier. Je n'ai pas la permission de quitter le lit, mais je me traîne quand même jusqu'au couloir pour essayer de voir le nouveau venu. Je n'ai pas besoin d'aller bien loin ! Dans le couloir, une femme me tourne le dos. Une femme, ou plutôt ce qui reste d'une femme : un squelette qui regarde par la fenêtre. Je m'approche d'elle ; elle me regarde

brusquement : c'est Maria Antonesco, la femme de l'ex-maréchal. Je croyais qu'elle était en Russie. Elle a des yeux hagards, et son visage est totalement vert. J'ai reculé d'un pas. Elle me demande d'une voix éteinte :

« Qu'avez-vous fait pour être ici ? Vous paraissez tellement jeune.

— Je suis politique.

— Politique.... Hier, ils ont fusillé mon mari. »

Le gardien court vers nous en jurant et me ramène à coups de poing dans la cellule.



Je suis convoquée devant une commission médicale. Les médecins ont des airs d'enterrement. Ma tension est 7 — 4.



L'un des seuls résultats obtenus par Mihai Romniceano, le représentant libéral dans le gouvernement Groza, est mon transfert, en tant que détenue évidemment, à l'hôpital.

La chambre est très propre, mais ils sont obligés de changer le matelas du lit. Le premier me paraissait trop mou et j'avais l'impression de m'enfoncer et d'étouffer.

Pendant plus d'une année, à Vacaresti, je n'ai pas eu de matelas.



Mihai Romniceano vient me voir et m'apprend que le général Radesco a réussi à s'enfuir du pays en avion et à gagner l'île de Chypre.

C'est une de mes premières joies, mais je n'arrive pas à la ressentir avec assez de force. Je suis tellement malade que je me sens au-delà de la vie.

Après le départ de Romniceano, l'infirmière entre dans la chambre, fait semblant de prendre ma tempé-

rature et me murmure en se penchant sur moi : « Prenez garde. Microphone dans la chambre. »



Je revois Mihai Romniceano après les élections qui ont eu lieu le 19 novembre 1946. L'opposition y avait obtenu plus de soixante-dix pour cent des voix. Il paraît qu'au ministère de l'Intérieur, au moment où les résultats ont été connus, l'affolement s'est emparé de tout le monde, Teohari Georgesco en tête. Tout était pourtant tellement bien préparé :

— Le président de la commission électorale était d'obédience communiste.

— Quarante pour cent des citoyens inscrits sur les listes électorales avaient été rayés. Motif invoqué : fascistes.

— Chaque bureau de vote était présidé par un communiste, les partis de l'opposition n'ayant droit qu'à un seul représentant à raison de quatre à cinq bureaux de vote.

— Les syndicats et les organisations professionnelles avaient été obligés d'aller aux urnes accompagnés des responsables politiques communistes.

— Les soldats avaient été obligés de voter dans les casernes sous la stricte surveillance des commissaires politiques.

Teohari Georgesco et le comité central du P. C. se sont rendus à l'ambassade soviétique pour poser à Kaftaradze la même question télégraphiée par les préfets de province : « Opposition obtenu majorité de 80 p. 100. Ordonnez télégraphiquement ce qu'il y a à faire. » Kaftaradze a pris contact avec Moscou, et Moscou a ordonné : les votes de l'opposition doivent passer à la coalition gouvernementale et vice versa.

C'était évidemment la solution idéale, seulement il fallait y penser. Et c'est parce qu'il n'y avait pas pensé

que Teohari Georgesco a été obligé de donner le résultat des élections avec un jour de retard.

Maniu, Bratiano et Titel Petresco ont adressé une note de protestation aux Anglo-Américains. Combien de notes de protestation ont-ils déjà envoyées jusqu'à cette date ? Et quel en a été le résultat ?

Je revis brusquement une scène du procès. Nous étions dans la prison de la cour martiale. Un garçon disait :

« Il y aura les élections et, à ce moment-là, pas un seul communiste ne demeurera au pouvoir. »

Est-ce Maglasu qui lui avait répondu :

« Et si, à Yalta, les Alliés nous avaient cédés aux Russes ? »



Au mois d'avril 1947, je suis toujours à l'hôpital. Peu de nouvelles me parviennent du dehors, mais j'ai appris quand même que le conflit qui oppose Lucretiu Patrascanu à Teohari Georgesco gagne en violence. Lucretiu Patrascanu commence à être considéré par le comité central du P. C. comme un déviationniste possible.

Je me rappelle ce bruit qui courait lorsque j'apprends au cours de ce même mois d'avril que j'ai été graciée par le roi.

Lucretiu Patrascanu est ministre de la Justice.



Je me prépare à sortir de l'hôpital et de la prison. Je suis libre. J'essaie de prononcer à plusieurs reprises le mot « liberté », de me rappeler une phrase sur la liberté, de penser cette liberté. Je n'y arrive pas. Il n'y a en moi ni explosion, ni cri de joie.

Il n'y a presque rien, sinon cette peur de la ville qui m'attend dehors, de cette ville et de cette vie auxquelles je ne suis plus habituée.

TROISIÈME PARTIE

« JAMAIS LES ROSIERS NE FURENT SI BLEUS »

I

DEPUIS que je suis graciée, je marche toute la journée dans les rues, comme une démente; tout le temps dans les rues. Lorsque la nuit tombe, je me résigne mal à rentrer chez moi. J'ai la hantise des murs qui semblent me tomber dessus, de la porte qui se ferme sur moi. Une autre hantise, celle de rencontrer des êtres humains. A part quelques camarades « politiques » de Vacaresti que je rencontre le soir en me cachant, je ne vois personne. Avec eux seuls, j'arrive à parler; nous employons les mêmes mots, nous avons vécu la même réalité qui nous retranche de la communauté des vivants.

De vivant, j'ai gardé le besoin d'air. Je parcours les rues à sa recherche. J'ai une folle envie de récupérer toutes les « rations d'air » qui m'ont été refusées depuis deux ans.

Les rues sont sales. Je ne vois plus de sourire sur les visages des êtres que je croise, ou bien c'est moi qui ai désappris de le voir.

Ce qui doit être sans doute le plus grave, c'est que je n'arrive pas à me retrouver moi-même, à être fidèle au rendez-vous avec moi-même.



Depuis deux jours, j'ai la fièvre et je dois garder le lit. Le typhus sévit à Bucarest. Migraine et fièvre. Je dois avoir le typhus. Je me décide à aller à un hôpital, dont je connais le médecin chef.

Je le rencontre dans la salle d'attente.

« Qu'est-ce qui se passe ? que voulez-vous ? »

— Rien, Radou, enfin, rien de spécial. J'ai le typhus et je suis venue me faire interner.

— Comment savez-vous que vous avez le typhus ?

— Vous oubliez que j'ai été infirmière jadis et plus récemment encore « planton » à la section chirurgicale, à Vacaresti.

— Je vais vous faire examiner par le professeur. »

Le « professeur » porte des lunettes. Il est un peu sourd et m'ausculte longuement en hochant la tête.

« Si vous étiez venue demain, je vous aurais fait conduire directement à la morgue. Le cœur est trop faible, toute opération est exclue ! »

Je ne comprends pas très bien :

« Opération du typhus ? »

Le professeur lève vers Radou des yeux étonnés :

« La malade délire ? »

Radou rit :

« Elle a toujours été en proie aux idées fixes. Elle est persuadée d'avoir le typhus.

— J'aurais préféré que ce fût le typhus ! Aucun de ses organes n'est en place : l'estomac est tombé, les reins déplacés, quant aux poumons, n'en parlons pas. L'infection est tellement généralisée qu'une septicémie peut se déclarer d'un moment à l'autre. Si nous pouvons obtenir de la pénicilline en grande quantité, nous avons encore une chance de la sauver.

— Combien d'unités en faudrait-il ?

— Un million pour le moment. Plusieurs millions pour la sauver vraiment.

— Je vais m'informer à la Croix Rouge internationale, qui a reçu l'aide américaine. »

Je suis mal leur discussion. J'ai l'impression que ma tête se gonfle de nouveau et que mes dents s'allongent à l'infini.

Avant de me laisser sortir, le professeur se tourne vers moi d'un air réprobateur.

« Je n'ai évidemment pas le droit de vous demander quelle vie vous avez bien pu mener qui vous ait mise dans cet état.... »

Je me tais, et c'est Radou qui répond à ma place :

« Elle a été en prison, professeur. »

Le professeur rougit, enlève ses lunettes, les essuie et dit en regardant par la fenêtre :

« Ah ! bon, alors.... »



Une autre chambre d'hôpital. Radou me fait la première piqûre de pénicilline. Je profite d'un moment où l'infirmier n'est pas à ses côtés pour lui demander :

« Radou, vous ne pourriez pas me passer dans le registre sous un faux nom ?

— Vous voulez que je devienne chômeur ? Si le responsable de ma cellule venait à l'apprendre ?

— Vous êtes inscrit chez eux ? »

Radou hausse les épaules.

« J'ai une femme et trois enfants. Que voulez-vous que je fasse ? Les médecins qui ne sont pas inscrits au parti n'ont pas le droit d'exercer. »



Chaque fois que Radou vient me faire la piqûre, il feint l'indifférence la plus totale. Il ne veut pas que

quelqu'un puisse croire qu'il s'intéresse à moi plus qu'aux autres malades. Il est médecin chef de l'hôpital, mais il a peur du responsable politique de sa section. Le responsable est mécanicien, ce qui ne l'empêche nullement d'endosser une blouse blanche et d'accompagner Radou au chevet des malades. Radou est lauréat de la Faculté de médecine, mais le mécanicien est inscrit au parti depuis le 6 mars 1945. En vertu de quoi, son avis compte plus que celui du médecin chef, lauréat de la Faculté de médecine.



L'assistant du médecin chef se montre à mon égard d'une amabilité qui ne laisse pas de me paraître suspecte. Il n'est jamais content des soins que l'on me prodigue. Il trouve que l'infirmier ne s'occupe pas assez de moi. Qu'il n'y a pas assez de pénicilline, pas assez de glace, pas assez de désinfectants.

En rédigeant ma fiche pour la sortie de l'hôpital, il me demande en chuchotant si je ne veux pas quitter le pays, m'enfuir à l'étranger. Tout est très bien préparé. Il n'y a aucun risque. Un avion sera mis à la disposition des chefs politiques de l'opposition. Une place me serait réservée. Je lui réponds que le professeur m'a ordonné six mois de repos complet. Les quelques millions d'unités de pénicilline ont réussi à enrayer l'infection, mais, pour que la guérison soit totale, il me faut ces six mois de repos absolu.

L'assistant paraît déçu. Il me laisse son numéro de téléphone et me demande de l'appeler au cas où je changerais d'avis. Je prends le petit papier sur lequel il a inscrit son adresse. Je ne veux pas paraître trop brusque. Grâce à l'assistant, nombre de mes camarades ont pu entrer la nuit dans l'hôpital et me voir. Il paraissait bien introduit parmi les nôtres.

Cette histoire de départ clandestin me paraît quand même assez étrange.



Je suis de nouveau chez moi après deux mois d'hôpital. Je continue à garder le lit. Un de mes amis anglais vient me voir. Je lui demande à brûle-pourpoint :

« Que diriez-vous si vous appreniez que je suis arrivée à Constantinople ?

— Vous êtes incapable de vous tenir debout et vous voulez traverser la mer Noire à la nage ?

— Non pas à la nage. En avion. »

Il se bouche les oreilles.

« Ne m'en dites pas plus. Je ne veux rien entendre ! Vous savez bien que je ne puis me mêler d'histoires de ce genre, mais permettez-moi de vous donner quand même un conseil : ne revoyez jamais la personne qui vous a proposé cela. Elle peut être honnête, mais elle peut tout aussi bien ne pas l'être, et alors je ne vois pas comment vous pourriez résister à de nouvelles enquêtes dans votre état actuel. »

En partant il me dit encore :

« Quelle idée j'ai eue de passer vous voir un 13 juillet ! »

Mon ami est un Irlandais très superstitieux.



Je ne téléphone pas à l'assistant. J'ai déchiré le petit papier qu'il m'avait donné.

II

DES coups sourds dans la porte m'arrachent au sommeil. J'ai peine à me rendre compte de ce qui se passe. J'ai eu de la fièvre toute la nuit, et je suis encore tout étourdie. Quelqu'un a dû ouvrir. Deux hommes surgissent dans la pièce :

« Tu es arrêtée. Habille-toi ! »

Je me demande si ce n'est pas le cauchemar habituel qui revient. Peut-être ne suis-je pas encore réveillée ? Un homme me secoue.

« Tu es dure d'oreille ? Habille-toi ! »

L'autre intervient :

« Ne la secoue plus. Nous avons eu de la veine de la trouver.

— Je viens de sortir de l'hôpital. Où voulez-vous m'emmener ?

— Tu le verras bien. Allez, habille-toi. »

Nous sommes en plein été, mais je tremble de froid. Je mets un pantalon long et un chandail. Maintenant, je sais m'équiper ; j'ai l'habitude de la prison.

Nous descendons les escaliers. Devant la porte, deux autres agents et une auto. Et la même course à travers la ville qui s'éveille. Nous pénétrons dans la cour de la préfecture de police.

Un long couloir. Un autre bureau. Un homme aux cheveux blancs et à l'air jovial se frotte les mains et lance aux deux agents :

« Bravo, les gars ! C'est du bon boulot.

— Pourquoi m'avez-vous arrêtée ?

— Tu le verras bien. Emmenez-la, les gars. Je ferai sa fiche. »

Un autre bureau. Un grand portrait de Staline a remplacé celui du roi. Trois hommes me reçoivent avec de grands éclats de rire.

« Vacaresti ne t'a rien appris, terroriste infâme. Tu as voulu filer en avion avec les chefs libéraux. »

Ils me tendent un papier :

« Je, soussignée, déclare avoir voulu accompagner les chefs du parti libéral et notamment.... »

Je les interromps :

« C'est inutile. Je ne signe absolument rien. »

Cette scène ne doit pas être réelle. Ce doit être mon cauchemar qui se prolonge maintenant même à l'état de veille, ce doit être le passé qui revient perfidement s'insinuer dans le présent, ce doit être une hallucination.

Ils crient comme alors, avec les mêmes voix, les mêmes mots. J'attends les coups. Maintenant je sais que je m'évanouirai avant même qu'ils aient eu le temps de me faire mal. Les coups ne viennent pas. Ils me relisent les déclarations que je dois signer. Je regarde avec apathie le portrait de Staline, qui sourit en tenant des enfants dans ses bras.

L'homme aux cheveux blancs entre dans la pièce :

« Alors ?

— Rien encore.

— Vous l'avez fouillée ?

— Nous allons le faire. Déshabille-toi. »

Je serre les dents pour ne pas trembler. Ils fouillent dans les vêtements pendant que je reste debout, nue, au milieu de la pièce. J'arrive à leur dire assez calmement :

« C'est quelque peu inutile, vous savez. Je me suis habillée spécialement pour venir ici. Je n'allais pas emporter des messages ou des documents secrets pour me rendre à la préfecture. »

Ils se remettent à m'injurier, mais ne me frappent pas. Ils me jettent les vêtements. Je me rhabille.

« Maintenant, tu vas être gentille et tu vas signer. Autrement tu sais très bien ce qui t'attend. L'aurais-tu oublié ? »

— Et vous, auriez-vous oublié que je sais parler aux procès ?

— Si tu ne signes pas, nous te tuons. »

Je connais cela, je le connais par cœur, je ne connais plus que cela. J'ai envie de crier en voyant tout se répéter aussi fidèlement. Au lieu de le faire, je hausse les épaules.

« Vous savez très bien que je ne signerai rien. »



Deux gardiens me font descendre au sous-sol. Au bout d'un couloir ils ouvrent une porte :

« Allez, entre. »

Je vois dans la pénombre un groupe de femmes qui regardent vers le plafond. Je suis leur regard. En haut, touchant au plafond, il y a une fenêtre. Une fenêtre, c'est-à-dire un minuscule carré grillagé qui donne sur la cour et à travers lequel on aperçoit les pieds des sentinelles qui passent à intervalles réguliers.

Toutes les femmes demeurent sur la pointe des pieds, immobiles et tendues vers ce filet d'air. La cellule est remplie d'une puanteur moite. La scène est parfaitement irréelle, j'ai l'impression de regarder un tableau qui pourrait s'intituler : *A la poursuite de l'air*. Qui aurait pu le peindre ? Qui aurait su rendre cette pénombre grouillante de respirations humaines, ces silhouettes d'ombre étendues à même le ciment, accroupies sur le water bouché, projetées vers la fenêtre, ces cous décharnés ce ricanement sur les visages, toute cette humanité souterraine qui prend pour se mouvoir des formes de rats ou de taupes ?

Je me laisse prendre à ce jeu, reconnaissante d'échapper pour un moment à l'idée obsédante : les enquêtes se poursuivront-elles identiques à celles du Service secret ? Tout sera-t-il exactement calqué sur le passé ?

J'essaie de me rapprocher de la fenêtre. L'odeur est tellement forte que ma tête s'est remise à tourner. Je me heurte contre un corps. Une femme se dresse, prête à m'injurier et, me reconnaissant, tombe dans mes bras : c'est Milica, la prostituée qui est entrée dans la bande de Gitana, à Vacaresti.

« T'es revenue compter les barreaux, la terroriste ? T'as pas eu de veine ! »

Elle clame à travers la cellule :

« Eh ! les filles, c'est la terroriste à Peau de Rose ! La frangine à Gitana ! »

L'excitation est très grande, car tout le monde connaît au moins de nom Gitana et Peau de Rose. Ce sont les deux vedettes du milieu. Milica raconte mon histoire à sa façon : je suis chef de bande, j'ai voulu tuer Ana Pauker et le gouvernement ; j'ai eu mon histoire dans le journal, j'ai sauvé Peau de Rose d'un sale truc et il y avait un grand monsieur qui est venu me voir en prison, mon régule, un mec au poil. Elles viennent toutes m'embrasser :

« Qui que t'as voulu zigouiller ce coup-ci ? »

— Personne. »

Milica intervient :

« Elle raconte toujours ça, faut pas la croire. »

D'un coin obscur de la cellule, une femme s'avance vers notre groupe. Elle a des yeux noirs, un visage ridé, et sa robe, maintenant fripée, devait être très élégante.

« V'la la mijaurée qui s'amène, fait Milica en crachant dans sa direction. Tu sais, la terroriste, cette conasse-là est dure de la feuille. Elle baratine un jargon qu'on pige pas. Des fois qu'elle se prendrait pour une dame.

— Attends, Milica, je vais voir.

Je m'avance vers la femme. Elle me dit :

« Parlez-vous par hasard le français ? »

— Oui, madame. »

Elle pousse un petit cri :

« Enfin, je n'en pouvais plus, si vous saviez.... » Elle hésite un moment, puis : « Pourquoi êtes-vous... ici ? »

— Probablement parce que, de toutes les prisons de Bucarest, c'est la seule que je ne connais pas encore.

— C'est étrange. Vous avez l'air tellement, comment dirai-je, tellement comme il faut. Comment pouvez-vous mener cette vie dissipée ? »

J'éclate de rire :

« Vous pensez que je suis une grue ? »

Elle a l'air vaguement effrayée, et je me sens comme un devoir de la rassurer. Mais avant que j'aie eu le temps de le faire, elle reprend :

« Peut-être êtes-vous étrangère comme moi ? J'ai été arrêtée devant ma légation. Par suite de ce vol organisé qu'ils appellent réforme monétaire ou « stabilisation », j'étais restée sans le sou. Je suis allée à la légation italienne pour me faire prêter un peu d'argent, mais j'ai été arrêtée avant d'y pénétrer. Il y a trois jours que je suis dans cette misère. Et ces grues qui se chamaillent entre elles tout le temps, se prennent par les cheveux, crient. L'une d'elles, tenez la rousse, là dans le coin, veut à tout prix m'embrasser. Je ne peux pas supporter cette promiscuité. Comment pouvez-vous faire ce sale métier ? »

Elle s'est mise à pleurer.

« Calmez-vous, madame. Si cela peut vous rassurer, sachez que je suis politique. Avez-vous été interrogée ? »

— Pas une seule fois. Je ne sais comment avertir ma légation pour qu'elle me fasse sortir de ce bouge. Vous êtes vraiment politique ? »

— Oui. Quant aux grues, ce n'est pas tellement terrible, vous savez. Je ferai l'interprète. »

Je n'ai pas le temps de lui servir d'interprète, car un gardien vient nous emmener pour le déjeuner et nous fait sortir en rang dans le couloir. Je me trouve à côté de deux ouvrières arrêtées parce qu'elles ont été portées manquantes à trois manifestations. Cinquante femmes de leur usine ont été arrêtées en même temps qu'elles. L'aînée pleure sans cesse. Son enfant, qui a cinq mois, est resté seul à la maison.

Au bout du couloir, un adjudant me donne une gamelle. Un gardien fait l'appel des hommes, dont nous sommes séparées par une file de gendarmes et par la marmite de soupe. L'appel se fait par catégories : droit commun, sabotage, politiques. Ensuite les femmes : voleuses, prostituées, politiques. Les ouvrières sont dans la catégorie des politiques. Lorsque mon nom est appelé en fin de liste, j'entends une voix d'homme crier :

« Ben alors, mademoiselle Adriana, vous avez remis ça ? »

Le gardien hurle :

« Ta gueule ! Que celui qui a parlé se présente au rapport. »

Et Peau de Rose sort du rang et se met au garde-à-vous.

« Sacré fils de putain ! Qu'est-ce que ça veut dire « mademoiselle » ? T'emploies des mots de l'époque « féodale » ? T'es pas seulement cambrioleur, t'es en plus réactionnaire. Tu sais que c'est défendu de parler aux femmes ? »

Peau de Rose cligne des yeux dans ma direction.

« On est comme des frères, monsieur le gardien. On était ensemble à Vacaresti. A Vacaresti, moi, j'étais au syndicat, monsieur le gardien.

— T'es de ceux inscrits au syndicat pour être libérés plus vite ?

— J'étais au syndicat, et on m'a libéré. Puis j'ai

remis ça. Que voulez-vous, monsieur le gardien, ce sacré métier ! Mais j'suis pas réactionnaire ; j'suis progressiste ; j'suis au syndicat.

— Bon, on verra ça. Comment t'appelles-tu ?

— Lake Ion, monsieur le gardien. »

Je ne puis m'empêcher de rire : il a de nouveau changé de nom.

Pendant que nous faisons la queue devant la marmite, Peau de Rose me regarde. Il met sa main contre l'oreille, ce qui veut dire dans le langage des détenus de Vacaresti : « As-tu quelque chose à transmettre au-dehors ? » Je porte la main à mon front, ce qui veut dire : « Oui. » Je réussis ainsi à lui donner le nom de Giovanna, l'Italienne, et à lui demander d'alerter sa légation. Je suis sûre qu'il le fera. Les gardiens, qui traitent très mal les politiques, sont très indulgents pour les droit commun, avec lesquels ils ont toutes sortes de petites combinaisons. Et Peau de Rose a toujours trouvé le moyen, même à Vacaresti, de transmettre tout ce qu'il voulait au-dehors.

J'ai remercié Peau de Rose en touchant mon menton.



Après avoir avalé la soupe, qui est encore plus eau de vaisselle qu'à Vacaresti, et mangé le morceau de pain gluant, nous avons de nouveau été enfermées dans la cellule avec le cérémonial habituel :

« Bonsoir, les filles.

— A vos ordres, monsieur le gardien. »

Dès que le gardien a tiré la porte, les deux ouvrières se remettent à gémir. L'une d'elles se lamente à haute voix :

« J'aurais mieux fait de rester à la campagne, chez nous. Qu'est-ce que je suis venue faire à l'usine?... On nous avait dit que, le gouvernement, il ne pensait qu'à nous. »

Milica crie :

« Il nous la fait à l'oseille, le gouvernement, v'là ce qu'il fait et puis il met tout le monde en taule. Il voudrait qu'on bouffe tous, les pissenlits par la racine. Je l'emmerde, moi, le gouvernement.

— Ferme-la, intervient une autre, v'là l'autre qui la remet. »

L'ouvrière qui a laissé son enfant à la maison s'est mise à chanter une berceuse. Ses bras croisés ont vraiment l'air de supporter le poids du bébé.

Les filles l'entourent et la regardent sans mot dire.

Je suis étendue sur le ciment aux côtés de Giovanna, à laquelle j'explique la scène :

« Ils n'ont pas pu lui prendre l'enfant. Cela n'est pas possible. Ils doivent respecter les femmes ! »

Je renonce à raconter à Giovanna comment sont respectées les femmes à l'enquête. Je lui dis, par contre, que Peau de Rose va alerter sa légation.

Milica s'est rapprochée de nous :

« Quel jargon tu jaspines avec la mijaurée ?

— Le français, Milica.

— Elle est Française, la mijaurée ?

— Non, Milica, Italienne.

— Italienne ? Ah ! la vache ! J'avais un mec italien à Braila. Il était mariolle. Il chantait, puis on baisait, puis il chantait, puis on remettait ça. Mario, qu'il s'appelait, des yeux bleus, le ciel qu'on aurait dit. J'avais de la famille, j'étais pas dans le métier, même que c'était la première fois. Un jour : « Mario, que j'lui ai dit, j'ai le « polichinelle dans le tiroir. — C'est au poil, qu'il m'a répondu, c'est au poil. » Trois jours que nous n'avons jacté que du moujingue. Un soir : « J'sors, qu'il m'a dit, je « reviens ce soir. » Je t'en fous qu'il est revenu. Il m'a même pas fait une fleur. Ah ! la vache ! »

Et Milica s'en va, en hochant la tête, raconter aux filles que la « mijaurée » est Italienne.

« Qu'est-ce qu'elle disait ? » me demande Giovanna. J'essaie de lui traduire le plus fidèlement possible. « Je trouve cela dégoûtant, dégoûtant. Et vous ? — Oh ! moi, vous savez, j'y suis habituée. »

Elle me regarde d'une drôle de manière. Elle ne doit pas être tout à fait convaincue que je ne suis pas du métier.



Il doit y avoir eu de nouvelles rafles dans les quartiers de prostituées. Pendant la nuit, la porte s'ouvre à plusieurs reprises, et des groupes de femmes violemment fardées, aux yeux hagards, sont poussées dans la salle. Les nouvelles venues enjambent les corps étendus sur le ciment et se penchent pour reconnaître leurs collègues. L'une d'elles me tâte du pied.

« T'es des nôtres ? »

Milica à ma gauche intervient :

« Fous-lui la paix. C'est la terroriste qu'était à Vacaresti avec Gitana, la terroriste à Peau de Rose, quoi ! »

A l'autre bout de la salle, des cris :

« T'es là, la terroriste ? »

Trois collègues de Vacaresti, des « frangines à Grosse Taupe qui ont remis ça », viennent m'embrasser et me donner des cigarettes. J'en passe une à Giovanna qui me regarde de plus en plus de travers ; elle doit être convaincue que je suis du métier. Elle me tourne le dos, fait semblant de dormir et ne continue plus son histoire où il était question de Naples, de Valle del Inferno et d'un grand amour.



Il y a cinq jours que je suis à la préfecture. J'ai tout le temps faim, je me sens fiévreuse et j'ai retrouvé les poux familiaux.

Giovanna a été emmenée un jour par le gardien et n'est plus revenue. Peau de Rose a dû faire la commission.

La salle est de plus en plus remplie. Les places sur le ciment sont devenues très précieuses. Je dois rester étendue tout le temps pour avoir ma portion de ciment, la nuit. Lorsque je bouge, Milica garde ma place, et d'ailleurs je bouge très peu et seulement pour manger et vomir.

Je pense en souriant au professeur qui me recommandait six mois de repos absolu et un changement total d'air. En ce qui concerne le changement d'air, son vœu a été exaucé.

Je n'ai plus été appelée à l'enquête.



Depuis quelques jours, il y a une autre «sourde-muette» dans la cellule. Elle se tient toute la journée accroupie près de la fenêtre et fixe de ses grands yeux verts les barreaux. Elle ne bouge pas, ne parle à personne. Milica prétend que c'est l'agente du directeur de police, qu'elle est là pour nous «moucharder», qu'elle est communiste. Je ne le crois pas, elle a l'air d'avoir parcouru jusqu'au bout le chemin de la lassitude, d'avoir atteint ce point extrême d'où il est impossible de revenir. J'essaie de rassurer Milica et lui promets d'aller « voir ça de plus près ». Je trouve un prétexte quelconque pour m'asseoir à côté d'elle. Je lui offre une cigarette.

« Politique ? »

Elle me répond d'une voix très blanche.

« Oui, politique. Vous aussi, vous avez peur de moi ? Je sais que toutes les femmes me prennent pour une espionne.

— Je sais que vous n'êtes pas une espionne. Je n'ai pas peur de vous. Je suis politique, moi aussi.

— Je le sais, Radio-Moscou nous a assez parlé de vous,

et de l'attentat que vous aviez projeté contre Ana Pauker.

— Je n'ai pas.... »

Elle m'interrompt :

« J'en suis certaine. Je connais la manière dont ils montent les procès. J'ai été dans le parti. Mais, pour une fois, je regrette que leurs déclarations n'aient pas été vraies. J'aurais voulu que vous la tuiez. »

Sa voix semble venir d'au-delà de la haine. Je lui demande :

« Comment vous appelez-vous ?

— Mon vrai nom ne compte plus. Je l'ai quitté à quatorze ans pour un nom de clandestinité : il m'est resté. Les noms ont quelquefois plus longue vie que les croyances : je m'appelle donc Vera Zassoulitch.

— Mais Vera Zassoulitch c'était....

— Oui, la fille qui a voulu tuer le tsar. Moi aussi, j'aurais voulu tuer beaucoup de gens pour arriver à la justice, à l'amour. Des mots que tout cela ! Moi, je suis arrivée à la haine. Le parti... vous le voyez vous-même. J'ai donné ma démission du parti. Maintenant, ils vont me supprimer. Ils n'admettent pas les hérétiques. Mais je vais lutter contre eux jusqu'au bout. C'est le seul moyen de rester fidèle à ma vérité. Comme cela, au moins, je pourrai me réciter, au bout de la route, ces vers d'Aragon que j'aimais tant :

O, mes amis si je meurs,
Vous saurez pourquoi ce fut.

Elle se tait et me regarde longuement. Je continue :

Et si c'était à refaire,
Je referais ce chemin

Sous vos coups chargés de fer
Que chantent les lendemains.

Je serre la main que Véra m'a tendue. Je ne croyais pas que les serments fussent chose aussi simple.



Je rassure Milica. Vera est des nôtres. Milica répand à travers la cellule la nouvelle que Vera est entrée dans ma bande. Les prostituées lui offrent des cigarettes, les criminelles lui parlent, mais Vera continue à se taire.

Le lendemain, un gardien vient l'emmener. Avant de sortir, elle me serre la main, et je la vois pour la première fois sourire en me disant :

« N'oubliez pas : *Et si c'était à refaire....* »



J'ai été transférée à l'Intérieur. Autres formalités. Un gardien me fouille et éclate de rire :

« La terroriste est pouilleuse. »

Nous passons devant la cellule que j'ai partagée il y a deux ans avec « Varvara qui n'a plus peur » et sa mère. Nous nous arrêtons quelques pas plus loin. Le gardien me pousse dans une cellule, où deux femmes très maigres me lancent en signe d'accueil.

« Tu es sabotage ou politique ?

— Politique. »

Elles paraissent réjouies et se précipitent pour m'embrasser.

« Tu nous passeras un peu de ta nourriture ?

— On ne vous donne rien à manger ?

— Si, de la soupe et encore de la soupe, avec un tout petit morceau de pain à chaque repas. Les politiques, par contre, sont très bien soignés. Ils ont des plats de viande. »

Je me rappelle soudain les mots d'Antim Boghea avant la sentence du procès : « Il est probable que dorénavant ils drogueront les accusés ; c'est plus facile et moins évident. » Je me souviens aussi des billets que je recevais des politiques par l'entremise de Grosse Taupe à Vaca-resti : « Si tu passes un jour encore à l'enquête, méfie-toi

des plats de viande ; ils contiennent des drogues qui te font signer tout comme un automate. »

Je comprends pourquoi ils ne m'ont plus frappée. Évidemment, « c'est plus facile et moins évident ».

Les deux femmes sont étonnées de mon silence soudain et se mettent à me secouer.

« Qu'est-ce que tu as ? Si tu ne veux pas nous donner à goûter de tes plats, ça ne fait rien. Mais ne tremble plus ainsi. »

J'ai été reprise par mon tremblement nerveux. Mes dents s'entrechoquent avec un bruit sec. Il m'est impossible de parler. Et même si ce tremblement cessait, que pourrais-je leur dire ?

La porte s'ouvre. Le gardien nous apporte le dîner : trois morceaux de pain gluant et trois gamelles. Dans leurs deux gamelles, un liquide noirâtre ; dans la mienne, un plat de viande qu'elles regardent gloutonnement. L'une d'elles murmure, après le départ du gardien :

« Montons sur la couchette d'en haut. Nous tournerons le dos, et tu pourras nous passer un peu de ta viande sans que le gardien s'en aperçoive. Tout juste un peu pour goûter. »

L'autre fixe le plat. Un filet de bave coule de sa bouche qui tremble. Elle dit d'une voix chevrotante :

« J'ai tellement faim, si tu savais ! Toi, tu n'as pas faim ?

— J'ai une grosse fièvre, je n'ai pas faim. »

C'est du reste vrai. J'ai tout le temps envie de vomir. Nous montons sur le lit, je leur tends la gamelle, et je ferme les yeux. J'entends le bruit sec de leurs mâchoires déchirant voracement la viande. Je ne sais comment faire pour les empêcher de manger sans leur dire que le plat contient des drogues. Elles me demandent :

« Nous pouvons manger tout ? Tu n'en veux vraiment pas ?

— Non. »

Lorsque j'ouvre les yeux, elles ont déjà lâché la gamelle. Nous reprenons nos places. Le gardien entre et reprend les gamelles. Pourvu qu'il ne se soit douté de rien ! Si le plat contenait des drogues, je serai sûrement menée à l'enquête cette nuit même. Penchée au-dessus de ma couchette, je regarde les deux femmes qui se parlent avec de drôles de voix, éteintes, blanches.

« Tu as chaud ? Moi, j'ai très chaud. »

— Oui, j'ai très chaud. Je transpire. »

Elles parlent toutes les deux en même temps, sans discontinuer. J'essaie de bien enregistrer le son de leurs voix pour pouvoir l'imiter à l'enquête. Est-ce qu'il y aura enquête ? Probablement, puisque le plat contenait une drogue, puisque les deux femmes transpirent tandis que, moi, je grelotte de froid.

« 15, à l'enquête. »

Le gardien est sur le seuil de la porte.

Je descends de la couchette et le suis.



J'entre dans le bureau. Trois hommes. Je tressaille. L'un d'eux était inspecteur à l'Intérieur lorsque j'étais moi-même chef de cabinet. Il vient vers moi, m'offre une chaise, me tend une cigarette. Je le fixe intensément. Il a baissé les yeux. Un autre parle :

« J'espère que nous nous entendrons très bien. »

Il faudra que je parle, que je parle sans arrêt, de cette voix éteinte, blanche, que mes camarades de cellule avaient tout à l'heure.

« On t'a proposé de t'enfuir, de quitter le pays en avion, et tu n'es pas venue dénoncer l'individu qui t'avait fait cette proposition. »

Je ne réponds pas à la question. Je me suis mise à raconter ma maladie, mon séjour à l'hôpital, les pres-

220 AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

criptions du médecin, par phrases saccadées, incohérentes. Je suis intarissable. Je vois l'un des hommes cligner de l'œil dans la direction des deux autres, ce qui veut sans doute dire : « la drogue a fait son effet. »

« Allez, écris gentiment, comme une petite fille bien sage, ce que nous allons te dicter.

— Je ne sais pas écrire, je ne sais pas écrire, je ne sais pas écrire.... »

Il y a quelques minutes que je répète la même phrase sans qu'ils m'aient frappée.

L'un d'eux fronce le sourcil, appuie le doigt sur un bouton et dit au gardien qui est entré :

« Au cachot. »

Le gardien m'emmène.



Je retrouve toutes les sensations éprouvées la première fois au cachot. Mes jambes s'amollissent, j'entends les battements de mon cœur. Est-ce qu'ils me livreront au Service secret ? Est-ce que je reverrai Nikolsky, Bulz, Stroesco et les gardiens ?

Les cercles se remettent à tourner devant mes yeux. Je m'évanouis.



Les deux femmes se précipitent à chaque fois sur mon plat, auquel je continue à ne pas toucher. Elles délirent inmanquablement après l'avoir absorbé, mais n'ont l'air de se douter de rien.

Ma fièvre monte, et je claque des dents presque tout le temps.

Quand elles ne délirent pas, mes camarades de cellule me regardent d'une drôle de manière ; elles doivent croire que je suis folle. Elles m'évitent, ont presque peur de moi. Moi, j'ai peur qu'elles n'aillent raconter que

je leur cède les plats qui me sont destinés et qu'ainsi tout mon stratagème soit découvert.

Nous ne nous parlons pas du tout.



Une autre enquête. Les mêmes hommes. Ils veulent me faire déclarer que les chefs du parti libéral ont eu l'intention de s'enfuir avec les chefs du parti national-paysan à l'étranger. Je crois comprendre, d'après leurs questions, que ces derniers sont arrêtés et que le parti a été mis hors la loi. Mes déclarations doivent servir à assurer au parti libéral le même sort.

Je fais semblant de délirer, ce à quoi ma grosse fièvre m'aide beaucoup. En réalité, je suis très lucide. Les hommes paraissent consternés : je balbutie des phrases sans fin, où il n'est question que de pénicilline et d'hôpital et je ne signe rien.

L'un d'eux, n'y tenant plus, prend ma tête entre ses mains et se met à la cogner contre le mur. Un autre vient me dégager et lui murmure :

« Ne la frappe plus. Tu sais bien ce qu'on nous a dit. »

Dès qu'il m'a lâchée, je tombe par terre, en répétant automatiquement : « Je ne signe rien, je ne signe rien. »



De retour dans la cellule, je crois m'évanouir pour de bon : les deux femmes ne sont plus là. Auraient-elles parlé ? Comment vais-je m'y prendre pour faire disparaître la nourriture, dorénavant ? Déclarer la grève de la faim ? Ils me drogueraient par piqûres. Je tourne dans la pièce en cherchant un endroit où cacher les plats. Sous le lit, je découvre une collection de la *Scânteia*. J'ai trouvé la solution, et j'attends le déjeuner avec plus de calme.

Lorsque le gardien m'apporte la nourriture, je feins

de me précipiter sur la gamelle d'un air affamé. Dès qu'il est sorti, je grimpe sur le lit avec la gamelle et une feuille de journal. Je jette le contenu du plat dans le journal, en fais un paquet que je fourre dans mon pantalon entre les jambes. Le paquet est moite de graisse et j'ai envie de vomir. Je frappe de toutes mes forces contre la porte.

« Je veux aller aux cabinets. »

Une fois aux cabinets, je laisse tomber le paquet dans le trou et tire la chaîne à plusieurs reprises.

Le gardien me raccompagne dans la cellule.

« Tu as fini de manger ? »

Je lui tends la gamelle vide.

Je m'étends bien vite sur le lit. Il y a cinq jours que je n'ai avalé qu'un peu de pain, et je me sens de plus en plus faible.



La nuit, les enquêtes continuent. Ils ne me frappent plus. Je ne signe rien et parle sans arrêt. Lorsqu'ils me gardent plus d'une heure debout, je m'évanouis. J'espère qu'au bout d'un mois de ce régime j'arriverai à mourir. Les trois hommes sont de plus en plus nerveux : le procès doit être imminent.



Le gardien apporte chaque jour dans la cellule un exemplaire de la *Scânteia*. Avant de le déchirer pour envelopper le déjeuner, je lis quelques titres. Aujourd'hui en première page sous un gros titre en rouge : *Nouveaux détails sur l'affaire de Tamadau*. Une photo : devant un avion, les chefs nationaux-paysans, leurs valises à la main. Dans leur groupe, l'assistant qui m'avait proposé de m'enfuir avec eux. Je suis convaincue qu'il est agent provocateur.

Maniu a été arrêté. Lui n'avait pas voulu s'enfuir. Il avait simplement autorisé les chefs de son parti à le faire. Maniu avait voulu rester jusqu'au bout dans son pays pour être témoin. Ils ne réussiront pas à faire de Maniu une victime. Sa légende lui réserve sans doute un plus grand rôle : il deviendra martyr.

Je me rends compte que je me suis mise à pleurer. Je ne croyais plus avoir la force de le faire !



Je crains de ne plus avoir bientôt la force d'aller aux cabinets pour jeter mes paquets. Je tiens à peine sur mes jambes, et chaque nuit les gardiens doivent me soutenir pour me mener à l'enquête. Dès que j'arrive dans le bureau, je m'écroule par terre. Les enquêtes durent trois à quatre heures chaque nuit. Je ne signe rien.



La *Scânteia* d'aujourd'hui est marquée 7 septembre 1947. Il y a donc plus d'un mois que je suis en prison et deux semaines environ que je n'ai avalé rien d'autre qu'un peu de pain et de l'eau.... Je croyais savoir qu'en faisant deux semaines une grève de la faim, même limitée, on arrivait quand même à mourir.

Je n'ai plus la force d'aller aux cabinets, et je cache les paquets d'aliments sous le matelas.



Quelques nuits plus tard, le gardien ouvre la porte et s'efface pour laisser passer mon ex-camarade de l'Intérieur, l'inspecteur de police. Il me dit :

« Suivez-moi. »

Pourquoi est-il venu lui-même me chercher ? Il est accompagné par deux soldats qui me soutiennent pour

me faire descendre l'escalier. Le gardien a disparu. L'inspecteur dit aux soldats :

« Nous n'avons pas d'auto disponible. Vous irez à pied. » Nous sommes sortis dans la rue. L'inspecteur nous regarde du seuil de la porte. Où m'emmènent-ils ? Au Service secret ? Aller à pied jusqu'au Service secret ? Et s'ils me livrent à la N. K. V. D. ? Ils m'ont dit à plusieurs reprises, durant l'enquête, que, si je ne signe rien, je serai livrée à la N. K. V. D.

Je claque des dents. Nous avons tourné le coin de la rue. Une auto est stoppée tout près du trottoir. L'auto de la N. K. V. D. ? Lorsque nous passons à côté, la portière s'ouvre, et deux bras me tirent à l'intérieur. Je veux crier. Une main sur la bouche. Je me débats, j'étouffe. Ils m'ont enlevée. Qui m'a enlevée ? Que font les soldats ? Les cercles jaunes flottent devant mes yeux.

Je m'évanouis.

III

J'ai peur d'ouvrir les yeux. J'ai peur de la lumière, j'ai peur d'apercevoir les regards de ceux qui m'ont enlevée. Si je voyais les uniformes de la N. K. V. D., j'éclaterais en sanglots. Je ne veux pas pleurer devant eux.

La voix de Mark :

« Apportez de l'eau, vous autres. »

Est-ce qu'ils ont arrêté Mark pour une confrontation ? Il y a une année que Mark se cache. Est-ce qu'ils l'ont pris ? Je murmure, en gardant les yeux fermés :

« Ils t'ont arrêté ?.... »

Mark éclate de rire.

« Alors, chère résistante, nous faisons tout au monde pour te sortir de ce sale pétrin et tu trouves bon de t'évanouir ? »

J'ouvre les yeux. Dans la chambre, Mark et les cinq garçons que je rencontrais chaque soir après avoir été graciée. Je ne comprends rien :

« Où sont les soldats ?

— Tu aurais peut-être voulu que nous les emmenions aussi ? Ce n'était pas suffisant de la faire sortir de l'Intérieur, il fallait encore enlever la garde personnelle de mademoiselle ! »

Je veux leur serrer les mains, je me lève et m'écroule par terre. Les garçons me relèvent en riant :

« Si tu étais restée une semaine de plus à l'Intérieur, tu aurais été bonne pour l'hôpital de Vacaresti.

— Mais où sont les soldats ?

— Dis-nous plutôt comment tu as fait pour ne signer aucune déclaration ?

— Comment le savez-vous ?

— Toi, tu te crois encore au temps de « l'organisation T » ? Nous avons évolué, depuis.

— Mais comment l'avez-vous su ?

— Nous avons nos hommes à l'Intérieur. Nous avons nos hommes un peu partout.

— Chez qui sommes-nous ici ?

— « Domicile conspiratif. » Et maintenant soyons un peu sérieux. Les communistes voulaient à tout prix impliquer les libéraux dans le procès Maniu. Ils comptaient sur toi. Comment as-tu réussi à ne pas parler ? Ils t'ont pourtant droguée.

— Je n'ai rien avalé. J'ai caché les plats et les ai jetés aux cabinets.

— Pas si bête.... Mais alors tu n'as plus mangé depuis....

— Deux semaines, je crois. »

Mark se rapproche de moi et prend mon pouls. Puis il se tourne vers les garçons :

« Évidemment, très faible. Victor, va chercher notre médecin. Vous autres, préparez du thé. Victor, il faut que le médecin soit là dans une demi-heure au plus tard. Tu peux prendre la moto. »

Puis se penchant sur moi :

« Très fort, mon petit, très bien joué. Maintenant, il va falloir te reposer. Tu le mérites bien. »

Je me suis mise à pleurer pendant que Mark me parlait.



Je garde le lit depuis trois semaines. Les garçons viennent chaque soir avec d'autres nouvelles. Lucretiu Patrascanu est de plus en plus considéré par Moscou

comme un hérétique dangereux et un nationaliste. Les Russes circulent en civil dans les rues. Ce sont ces Russes en civil qui réquisitionnent des appartements, des immeubles, quelquefois des quartiers entiers. Ils ont fait venir leurs familles de Russie et veulent s'installer commodément. Les gens doivent quitter leurs maisons dans les vingt-quatre heures et n'ont le droit d'emporter qu'une petite valise contenant le strict nécessaire.

Victor dit :

« Et personne pour protester. Le roi est, plus que jamais, le prisonnier du gouvernement. »

Mark lui réplique :

« Oui, mais il est là. »



Depuis que j'ai quitté le lit et que je peux bouger dans la pièce, je me sens inutile toute seule dans cet appartement. J'entends les sonneries de toute la maison. Les sonneries ont remplacé le bruit des bottes dans les couloirs de la prison. Elles me font sursauter à chaque fois.

Un jour, Mark surgit à l'improviste :

« Voilà tes papiers. Il me faut une photo. Prends tes nattes. Elles sont dans l'armoire. »

Je me suis teint les cheveux en noir. Je mets les nattes, tire les rideaux. Pendant que Mark me photographie, je me demande où il a bien pu trouver le magnésium.



Le soir, Mark m'apporte les papiers. Il rit :

« Il faudra te familiariser avec ton nouveau nom. Détail important. Autrement, tout est en règle.

— Je voudrais sortir avec vous la nuit pour les tracts.

— Tu es folle ! Tu veux t'évanouir chaque fois que tu entendras des pas dans la rue ?

— Je préfère distribuer des tracts que de rester seule ici à écouter les sonnettes. Ces murs me pèsent.

— Je poserai la question aux garçons, ce soir. De toute façon, c'est trop risqué. Tu ne résisterais plus à d'autres enquêtes.

— Écoute, Mark, il faut me promettre de ne pas révéler aux autres ce que je vais te dire maintenant. J'ai sur moi du cyanure. S'ils m'arrêtent, je l'avale.

— Qui t'a donné ce cyanure ?

— L'un des garçons. Non, Mark, ne me demande pas lequel, je ne pourrais pas te le dire. Excuse-moi. Il faut que tu comprennes à quel point ce petit cachet m'est nécessaire, ne serait-ce, d'ailleurs, que psychologiquement. »

Mark s'éloigne furieux. Des coups dans la porte. Le signal connu. Les garçons arrivent un à un. Je ne les ai jamais vus aussi livides. Lorsque tous sont là, l'un d'eux dit :

« Maniu a été condamné aux travaux forcés à perpétuité. »

Il y a quelques secondes de silence, pendant lesquelles nous entendons nos respirations. Je murmure :

« Comment cela s'est-il passé ?

— Le même président que pour l'organisation T. Ton président, Alexandru Petresco. L'assistance : la presse étrangère et les grands manitous du parti. Quant à la mise en scène, des progrès depuis T. Deux catégories d'accusés : ceux qui ont été drogués et qui ont parlé comme des automates, s'accusant des pires crimes, et ceux qui n'ont pas été drogués — parmi lesquels Maniu — disant la vérité, se transformant d'accusés en accusateurs. Pour la presse étrangère, impression de vérité presque parfaite.

— Comment ont-ils rédigé leur acte d'accusation ?

— Intelligence avec les forces impérialistes pour

renverser le régime démocratique, essai de fuite à l'étranger, relations avec le « maquis. » Les communistes ont osé distribuer dans toutes les institutions des pétitions demandant la mort de Maniu. Ils ont osé demander à tous les fonctionnaires de les signer. Résultat : quelques milliers de chômeurs en plus : ceux qui ont refusé de le faire. »

Victor se promène à grands pas dans la pièce :

« Mais tous les paysans vont se révolter. Depuis cinquante ans, Maniu est leur défenseur, et de plus un défenseur irréfutable. »

Mark intervient :

« Justement, les Russes doivent compter sur toute révolte possible pour provoquer une guerre civile et annexer le pays. Il ne faut pas que cela soit ; personne ne nous soutiendrait à l'étranger ».

Les garçons se taisent, figés sur place. Victor reprend :

« Adriana, tu es la seule de nous tous à l'avoir connu personnellement. Comment était-il ? »

Je crie :

« N'en parlez pas au passé. Il vit encore. »

Mark pose sa main sur mon épaule :

« Mais oui, il vit toujours. Et, un jour, il sortira de là plus grand encore. Mais, pour le moment, nous sommes un peu plus seuls. C'est tout. »



Les garçons ont compris que les murs me pesaient. A part Mark, qui a voté contre, tous les autres ont décidé que je sortirais avec eux la nuit pour distribuer des tracts.

Avant de sortir pour la première fois, Mark me donne d'un air sombre des instructions.

« Nous marchons par groupes de deux assez espacés. Toi, tu iras avec Victor. Si tu entends quelqu'un mar-

cher derrière toi, ne presse pas le pas, ne cours pas. Pour le reste, Victor te le montrera. »

Et comme je me dirige vers la porte :

« Ceci encore : pour le cyanure, essaie de ne t'en servir que psychologiquement. Bonne chance ! »



Il pleut, les rues sont désertes et mal éclairées. Nous marchons en frôlant les murs. Victor me serre la main :

« Ici. »

Je vois la boîte aux lettres d'une maison. Je fourre la main dans ma poche, en retire deux tracts, les mets dans la boîte. Ma main tremble. Victor s'est écarté de trois pas et en jette dans la cour d'une maison. Je le rejoins. L'opération se répète devant chaque maison, et ma main ne tremble plus. Au bout de la rue, je respire : nous n'avons rencontré personne. Victor me jette tout bas :

« Vite, sous la porte cochère. »

Il m'a tirée par la main. Nous sommes entrés dans la zone d'ombre. Un moment plus tard, une patrouille passe dans la rue. Lorsque nous sortons, Victor murmure :

« C'était juste.

— Nous avons des papiers en règles.

— C'est plus prudent. »

Nous prenons une autre rue. Un passant nous croise. Je serre le bras de Victor. Le danger me semble répandu dans l'atmosphère, il peut venir de n'importe où ; il me guette, sournois, prenant la forme d'un homme, d'une auto, d'un bruit de pas. Ce passant même me semblait un monstre.

Au bout de la sixième rue, je ne sens plus la pluie, et je me suis habituée aux passants, aux autos, à la respiration étouffée de la rue qui redevient petit à petit une rue comme toutes les autres.

Cette nuit-là, j'ai dormi, pour la première fois depuis deux mois, profondément.



Je suis toute seule dans la maison, et je m'affaire autour du fourneau pour préparer le dîner des garçons. Je tressaille : on a sonné à côté. J'enlève mes souliers et vais coller mon oreille contre le mur attenant à l'appartement de droite. Des cris, un enfant qui pleure, des voix : on réquisitionne l'appartement. Je me redresse et reste figée sur place : ils ont sonné chez nous. Un coup, deux coups, trois.... Ils se sont éloignés. Vont-ils revenir ?

Je passe ma journée sur une chaise à trembler et à guetter le moindre bruit. Le soir, Mark arrive le premier. Je lui raconte la scène. Il dit simplement :

« Ça sent mauvais. Ils vont peut-être réquisitionner tout l'immeuble. Prends ton imperméable : nous partons. »

Nous descendons l'escalier, sortons. Devant la porte, un sergent. Mark me conduit jusqu'au coin de la rue.

« Je reste ici pour avertir les garçons. Ce n'est pas la peine que nous soyons tous pris dans une souricière. Toi, tu vas aller à cette adresse. Le mot de passe : « Jamais les rosiers ne furent si bleus. » On te répondra : « Ou gris. » Tu retiens ? Répète. »

Je répète.

« Bon, répète l'adresse. »

Je répète l'adresse.

« Tu pourras y aller toute seule ?

— Oui, Mark.

— Alors, à bientôt. Salut. »

C'est la première fois que je vais toute seule dans la rue. Il n'est que 9 heures du soir. Il me faut marcher tranquillement, alors que je voudrais courir.... J'évite les grandes artères, je garde la tête enfouie dans un fou-

lard, je marche, je marche. Je suis arrivée. Je passe une première fois devant la maison, regarde le numéro, tourne le coin de la rue, reviens et entre. Je m'arrête au troisième étage. La porte est entrebâillée. Une femme aux cheveux grisonnants. Je murmure :

« Jamais les rosiers ne furent si bleus. »

La porte s'ouvre en grand :

« Ou gris. Entrez. Passez directement dans la cuisine. Les enfants ne sont pas encore couchés. Ils ne doivent pas vous entendre. C'est par là. Je viendrai dans un quart d'heure, après les avoir couchés. »

Elle m'ouvre la porte de la cuisine et me dit encore :

« Il y a de la soupe sur le fourneau. Si vous n'avez pas encore dîné, prenez-en. »

Je me mets près du fourneau pour me réchauffer. Elle revient peu de temps après. Et comme elle ne dit rien, je lui demande :

« Vous avez écouté Londres ce soir ? »

— Non, nous n'écoutons plus. Les enfants peuvent le raconter à l'école.

— Raconter à l'école que vous écoutez la radio ? Mais pour quoi faire ?

— De quel monde sortez-vous ? Le raconter à l'école tout simplement. Ils sont spécialement entraînés en vue de cela : raconter ce que discutent leurs parents entre eux, s'ils écoutent la B. B. C. ou la Voix de l'Amérique, s'ils ont des aliments ou de l'or cachés ou je ne sais quoi encore. Pour chaque dénonciation, ils ont une bonne note. Vous comprenez ? La semaine dernière, un camarade de mon mari a été arrêté parce que son fils avait raconté qu'il avait vitupéré le gouvernement. Dieu soit loué, les miens n'en sont pas encore là, mais est-ce que je peux en être sûre ? »

Elle s'est mise à pleurer :

« L'autre jour, j'ai tremblé toute la journée, ils m'a-

vaient demandé de leur raconter une histoire; je me suis mise à inventer un conte de fées. Le petit — il a sept ans — m'interrompt : « Dis, maman, ce sont des « fées réactionnaires ? » J'ai bondi : « Comment ? — Oui, « à l'école on nous a dit que toutes les fées sont réactionnaires, je voulais savoir si les tiennes l'étaient aussi. » La fille — elle a onze ans — aime beaucoup l'histoire. Autrefois, nous étudions ensemble le soir. Maintenant, il n'y a plus moyen. Chaque fois que j'avance une date, un fait, elle me contredit : « A l'école on m'a dit.... » Ils ont déformé toute l'histoire. Alors, qu'est-ce qui me reste ? Les prières que je leur faisais réciter sont réactionnaires. L'arbre de Noël est devenu « arbre d'hiver ». Quant au père Noël il n'existe plus, c'est « le petit père « Staline » qui envoie les jouets. »

Et comme je ris :

« Mais je vous assure que c'est vrai, textuel, authentique. Par contre, ils étudient déjà, à leur âge, Marx, Lénine, Staline, et ils apprennent la haine. Le russe est devenu obligatoire. Si nous ne sortons pas rapidement de ce sale pétrin, il nous faudra passer plusieurs années pour rééduquer nos enfants. Pour le moment je ne sais plus comment leur parler ni de quoi leur parler. Je me sens devenir folle. Vous ne pouvez pas savoir ce que cela peut signifier : Avoir peur de ses enfants, de ses propres enfants. Enfin passons. Vous pouvez dormir ici. Mon mari est en province pour deux jours. Demain matin, quand les gosses partiront à l'école, vous vous promènerez dans la rue pendant un quart d'heure.

— Je ne peux pas sortir le jour.

— Bon, alors je vous cacherai dans le placard pendant un quart d'heure. Je vais vous apporter un matelas. »

Je n'ai pas du tout pu dormir dans la cuisine de la « maison-aux-enfants-qui-dénoncent ».



Le lendemain soir, Victor et un autre garçon viennent me chercher. Victor, qui connaît mon hôtesse, lui dit :

« Vous ne savez pas qui vous avez hébergé. Votre mari doit pourtant la connaître, lui qui.... »

La femme l'interrompt :

« Non, Victor, je ne veux pas le savoir. C'est plus prudent. »

Nous prenons congé de la femme, et nous partons. En route, les garçons me racontent ce qui s'est passé. Deux appartements de l'immeuble ont été réquisitionnés ; quant à eux, ils ont passé toute la nuit à transporter le matériel dans la cave d'un membre du parti, qui est des nôtres. Le matériel est dans la cave, mais le membre du parti ne peut nous héberger. Il faut nous disperser à des adresses différentes pour une semaine ou deux.

« Chez qui allons-nous, Victor ? »

— Tu verras. N'aie pas peur, il n'y a pas d'enfants dans la maison. Nous y sommes. »

C'est une toute petite maison avec une cour. La ruelle déserte est éclairée par un seul réverbère.

« Comme tu vois, l'endroit est idéal. »

Notre hôte est un officier récemment revenu de Russie. Dès que nous nous installons dans la salle à manger, il se met à parler.

« J'ai été fait prisonnier après l'armistice. Je me trouvais à Iassy. Après l'armistice, les Russes ont fait 24 000 prisonniers. »

— En Russie.... Comment est-ce ?

— Excusez-moi, mais il m'est difficile d'en parler. Enfin pas difficile, pénible plutôt. Je suis resté deux ans en camp de concentration.

— Mais comment vous ont-ils relâché ?

— J'ai signé mon adhésion au parti et accepté de

faire partie de la division communiste roumaine. Comprenez-moi, j'avais froid, j'avais faim, j'étais malade. »

Et comme il y a un long moment de silence :

« J'en ai honte. J'aurais mieux fait de crever là-bas. Maintenant j'ai encore plus peur.

— Pourquoi ?

— J'ai peur du responsable politique de l'unité, qui s'est inscrit au parti avant moi. Lui a peur de moi parce que je suis un ancien prisonnier de Russie. Tous les deux nous craignons le commandant de l'unité, et le commandant a peur de nous. Et j'ai surtout honte. Avez-vous vu comment les gens regardent dans la rue les officiers appartenant à la division communiste ? Avec quel mépris ? »

Victor essaie de le consoler. Il hausse les épaules et quitte la pièce. J'attends qu'il se soit éloigné et je dis :

« Croyez-vous que ce soit prudent d'être venu ici ?

— Ne t'inquiète pas. Il est très sûr. Mark doit venir nous rejoindre dans quelques minutes, et Mark ne se rend que dans les maisons très sûres. Nous allons sortir pour lui faire signe que tout est en règle et qu'il peut entrer. »

Dix minutes plus tard, lorsque Mark entre avec Victor, il me trouve en train de claquer des dents et se précipite vers moi.

« Pourquoi trembles-tu ainsi ? Il ne fait pourtant pas froid.

— Ce n'est pas une question de température. C'est nerveux. »

Mark allume une cigarette, réfléchit.

« Nous allons essayer de te faire passer la frontière. Tu es trop marquée pour pouvoir être encore utile ici.

— Comment me faire passer la frontière ? Combien demande un passeur ?

— Environ mille cinq cents dollars.

— Mais vous êtes fous ! Avec cet argent, nous pouvons faire des tracts au moins pendant une année.

— Combien de temps crois-tu que tu pourras courir ainsi de maison en maison et passer tes nuits à jeter des tracts dans les boîtes aux lettres ? Et s'ils te prennent une fois de plus ? »

Je touche dans ma poche le cyanure. Mark, qui a suivi mon geste, hausse les épaules :

« En tout cas, pour le moment, il faut surtout que tu reprennes des forces. Demain tu partiras dans une ville de montagne. »

Et se tournant vers Victor : « Tout est-il en règle pour le transport ?

— Oui, demain, à 8 heures du matin.

— Bon, demain, à 8 heures, quelqu'un viendra te chercher. Il s'appelle Ion. Vous vous prendrez par la main et il t'expliquera tout. Ce sera ton amoureux pour la journée.

— Mark, ce n'est vraiment pas drôle.

— Mais non, ce n'est pas drôle, c'est vrai. Tu feras semblant d'être amoureuse de lui pendant tout le transport. C'est un moyen infailible.

— Mais comment partirons-nous ?

— Cela, tu le verras demain. Nous t'avons préparé une petite surprise et, comme tu as le sens de l'humour, tu l'apprécieras à sa juste valeur. Tu resteras là-bas un mois. J'enverrai quelqu'un te chercher pour le retour. Bonne chance ! »

Nous nous serrons les mains. Après leur départ, l'officier revient m'apporter un matelas, des draps et une couverture et sort en me souhaitant une bonne nuit.

Je n'arrive pas du tout à dormir. Dans le jardin, une chouette ulule qui me rappelle celle de Vacaresti et, dès que je ferme les yeux, des têtes grimaçantes avan-

cent vers moi. Je fume cigarette sur cigarette et je regarde le plafond.

Lorsque j'ai allumé la dernière cigarette du paquet, l'aube était déjà levée.



Ion est venu me chercher. Nous sommes montés dans un camion rempli d'ouvriers. Le « syndicat » organise chaque dimanche des promenades « d'agitation politique » dans la vallée de la Prahova. Ion est ouvrier. Il m'a présentée au responsable politique comme sa « petite amie ». Les ouvriers ont le droit d'emmener leurs femmes, leurs fiancées ou leurs amies, à condition, qu'elles fassent, elles aussi, de « l'agitation politique » durant le parcours.

Le mois de novembre tire sur sa fin. Il bruine légèrement, et les portraits de Marx, Engels, Staline et Ana Pauker, fraîchement peints, déteignent. Dès que nous arrivons dans une ville, nous devons brandir pancartes, affiches et drapeaux rouges et scander : « Staline ! Staline ! » Mark avait raison, la situation ne manque pas d'humour.

Les ouvriers scandent assez mollement les slogans. De temps en temps, le responsable s'emporte et crie :

« Que diable, camarades, plus d'enthousiasme ou je vous fous les barbus dans la gueule ! »

Les « barbus », Marx et Engels, continuent à déteindre mélancoliquement.

Lorsque notre camion s'arrête dans quelque ville, les passants s'éloignent d'un air pressé. Je bouge les lèvres pour faire semblant de scander avec les autres. Le responsable vient me taper sur l'épaule.

« Pas mal, camarade, mais mets-y plus de cœur. »

Ion intervient :

« Elle est timide, camarade. Elle est de la campagne ; c'est la première fois qu'elle vient à la ville.

— Ah ! c'est pour ça. Gentille, ta petite amie. » Puis d'un air très important : « Il faudra que tu fasses son éducation politique, camarade.

— Mais, je la fais, camarade. Je lui parlais justement du grand camarade Staline. »

Le responsable s'éloigne, satisfait. Ion continue à me faire la « biographie de Staline », c'est-à-dire à me donner des instructions pour la femme chez laquelle je vais habiter, et dont le mari est passeur.

Nous arrivons dans la petite ville de X. Le responsable, qui sait que j'habite dans les environs, fait arrêter le camion et me dit la main tendue :

« Au revoir, camarade. Profite bien de ce que t'a enseigné le camarade Ion. »

Je souris.

« Certainement, camarade. »

Ion descend et m'embrasse sur la joue.

« Au revoir, ma jolie, à bientôt. »

Je sors mon mouchoir et l'agite frénétiquement pendant que le camion s'éloigne, tout couvert de drapeaux rouges flottant au vent.



J'essaie de marcher calmement et de ne pas presser le pas chaque fois que j'aperçois un agent ou un uniforme. Je connais un peu la ville de X, et je n'ai pas de peine à retrouver le quartier ouvrier où habite mon hôtesse. J'entre dans un petit jardin et je frappe à la porte de la maison de droite. Une femme très blonde m'ouvre. Dans la chambre, trois enfants qui jouent.

« C'est Ion qui....

— D'accord. Tu n'as pas de bagages ?

— Non.

— Tu sais faire la lessive et soigner des gosses ?

— Je ferai de mon mieux.

— Il faudra que tu t'y mettes. Je suis blanchisseuse, alors tu me donneras un coup de main pour la lessive, et puis tu prendras soin des gosses. Si tu ne casses pas trop et si tu économises le savon, ça ira bien, nous deux. On m'a dit que tu ne dois pas sortir. Tu as des instructions pour mon homme ?

— Oui, mais les enfants ?

— T'en fais pas. Ils ne vont pas à l'école ; ils sont trop petits. Les jumeaux ont trois ans, l'aîné en a cinq. »

Je lui transmets les instructions. Elle me prête un costume paysan, m'aide à transporter un lit pliant dans la cuisine et me montre la maison : deux pièces et la cuisine. Son mari est en Autriche.

« Faudra qu'il prenne un peu de repos à son retour. Il en a trop passé ces derniers temps. C'est pas les clients qui manquent avec cette saleté de vie qu'ils nous font mener. On m'a dit qu'il faudra quelque chose pour toi aussi. On verra ça à son retour. Maintenant, il faut te mettre au travail. »

Je me mets au travail. Je me réveille chaque jour à 6 heures, habille les enfants, prépare le déjeuner et le dîner et lave le linge que mon hôtesse apporte à la maison. Le garçon, qui a cinq ans, me court tout le temps après pour me demander de lui raconter des « contes gais ». Et comme je lui dis que je n'en connais pas :

« Pourquoi ne ris-tu jamais ? On ne t'a pas appris à rire ? »



Cette nuit, je n'ai pas du tout dormi. Un des jumeaux est malade et j'ai dû le soigner. Comme je veux sortir pour chercher de l'eau, je reste figée sur le seuil ; dans la cour, cinq hommes avec des réflecteurs. Ils se dirigent vers la maison d'en face. Je ferme vite la porte. Ils se sont mis à crier, et les enfants se sont réveillés et pleurent.

Leur mère est partie pour deux jours à la campagne, aux environs, chez sa sœur qui est malade. Elle doit rentrer à l'aube. J'essaie de calmer les enfants. Ils sont venus coller leurs nez contre les vitres, et celui qui est malade vocifère dans son lit.

S'ils sont venus m'arrêter ? S'ils me découvrent ?

Des coups sourds dans la porte. Je ne peux pas ne pas ouvrir ; les enfants pleurent, et ils doivent les entendre de l'extérieur. J'essaie de dominer le tremblement nerveux qui s'est emparé de moi et ouvre la porte.

« Police économique. On doit perquisitionner. Nous avons trouvé en face un dépôt de farine.

— Entrez. Je ne pourrai pas vous accompagner. L'enfant est malade.

— On fera vite. Allez, les gars, à la cave. Toi, Vlad, reste ici. »

L'homme demeure dans la pièce. J'ai pris l'enfant dans mes bras et le berce doucement. Les deux autres sont venus s'accrocher à mes jupes. Je ne sais où je trouve la force de leur chanter une berceuse. La police économique dépend du ministère de l'Intérieur et sert très souvent à dépister les clandestins. Si le dépôt de farine n'était qu'un prétexte.... Un gosse me tire par la jupe.

« Chante encore. Chante une autre. »

L'inspecteur, qui revient avec ses hommes de la cave, s'arrête en m'entendant chanter.

« Eh ! les gars, qu'en dites-vous ? Ce n'est pas tous les jours qu'on nous reçoit en chantant. Allez, au boulot : les armoires, sous les lits, dans les vêtements des gosses. A fond les deux pièces et la cuisine. »

Il s'assied sur une chaise et me regarde. Je continue à chanter en berçant le petit. Je voudrais m'enfuir, crier, leur échapper, mais je continue à chanter.

Dix minutes plus tard, les hommes reviennent.

« Nous n'avons rien trouvé, camarade inspecteur. »

L'inspecteur se frotte les mains en s'avançant vers moi :

« Je savais bien que ce n'était pas une maison réactionnaire. Mais il fallait bien chercher ; le métier, que veux-tu, le pays grouille de saboteurs économiques ! Tu es mignonne, ma fille, et tu as de belles nattes. On n'en fait plus tous les jours des comme toi. On pourrait sortir un de ces soirs ensemble pour aller au cinéma. Qu'en dis-tu ? »

Je prends mon air le plus modeste pour lui dire :
« Je veux bien. »

Ils sortent. En tirant la porte, l'un des hommes, impressionné sans doute par l'attitude de son chef, ajoute
« Excusez le dérangement. »

Un silence, puis dans la cour les cris de l'homme qu'ils emmènent. Quelques minutes plus tard, sa femme entre échevelée et en chemise de nuit dans la chambre, tombe à mes genoux et se met à se lamenter. Son mari travaillait à l'usine et ne rentrait que très tard le soir, après la séance politique du syndicat. A midi, à la cantine, on ne lui donnait presque rien à manger : une soupe, du pain, quelquefois des légumes secs. Il fallait le nourrir un peu, cet homme. Elle avait donc fait quelques provisions : dix kilos de farine, cinq de sucre, trois litres d'huile, achetés au marché noir. Maintenant, voilà qu'ils ont tout raflé. Et s'il mettent son mari en prison.... Il n'est pas inscrit au parti.

Je suis mal son histoire. Si la perquisition n'a été qu'un prétexte ? S'ils m'ont filée et ne m'ont pas arrêtée ce soir parce qu'ils pensaient que les garçons pouvaient venir me voir et qu'il valait mieux mettre la main sur tout le groupe ? Que signifiait cette phrase :
« On pourrait sortir ensemble » ?

La femme continue à se lamenter. Les enfants, gagnés par ses pleurs hystériques, crient.

J'emmène la femme dans la pièce à côté, lui donne un verre de lait, la force à boire, la fait étendre, lui mets une compresse froide sur le front. Je reviens coucher les enfants, qui ne se laissent pas faire et demandent sans cesse de nouvelles chansons.

J'ai une envie folle de sortir pour voir s'ils ont laissé un agent devant la porte du jardin. Je me domine à grand-peine et passe le reste de la nuit à soigner le malade qui vocifère, la femme qui hurle et les deux autres enfants qui crient.



La femme est rentrée chez elle à l'aube pour s'habiller et aller voir « ce qu'ils ont fait » de son mari. Lorsque mon hôtesse rentre, je lui fais signe de parler doucement : les enfants dorment encore. Je lui demande :

« Est-ce qu'il y a quelqu'un devant la porte du jardin ?

— Qui veux-tu qu'il y ait devant la porte ? Tu es folle ? »

Je lui raconte le « sabotage » d'en face. Elle ne paraît pas du tout effrayée.

« Ils font ça par quartiers toutes les semaines. Quand ils t'ont pris, pour un kilo ou deux de farine, ils te forcent à faire partie des brigades de travail « volontaire » ou à moucharder les autres pour leur compte. Si tu refuses, tu es bon pour la prison. Tiens, avant que tu arrives ici, ils ont arrêté comme ça un contre-maître de l'usine, un dur. Il a refusé de marcher avec eux, alors ils l'ont mis en prison. Avant de l'y emmener, ils l'ont promené dans toute la ville, les poings liés et une pancarte accrochée au cou « J'ai caché deux litres d'huile. Je suis un « saboteur réactionnaire ». Un agent à côté de lui le faisait marcher, en lui donnant des coups de poing. On est tous sortis sur le seuil des maisons pour voir. La nuit, le gardien qui l'avait frappé a été trouvé mort dans un

fossé, pas loin d'ici. Ils en ont arrêté quatre autres le lendemain, mais depuis ils ne promènent plus personne avec des pancartes dans le quartier. Ça coûte trop cher, un gardien crevé toutes les semaines ! Ne t'effraie pas, ils ne trouveront rien chez moi. Je ne suis pas si bête, avec mon mari qui se balade tout le temps. Comment va le gosse ? »

Je la rassure et ajoute :

« Je dois quand même partir. L'inspecteur a promis de venir me voir un de ces soirs pour me faire sortir en ville. S'il vient ce soir ?

— Où veux-tu aller ?

— A Bucarest.

— Les garçons ont dit que tu devais rester ici et qu'ils allaient venir te chercher.

— Je sais bien, mais il vaut mieux pour tout le monde que l'inspecteur ne connaisse pas trop bien la maison.

— Tu as peut-être raison. Je dirai à l'inspecteur que je t'ai renvoyée, que tu étais trop paresseuse. Tu as un autobus pour Bucarest demain matin. Tu pourras dormir encore une nuit ici.

— Et s'il vient ce soir ? Non, il vaut mieux que je parte dès qu'il fera un peu sombre. »

Lorsque la nuit est tombée, je lui serre la main, prends mon balluchon et me mets à courir dans les petites ruelles de la ville en direction de la forêt. Au bout d'une demi-heure de marche, j'atteins la lisière de la forêt. J'y pénètre le plus profondément possible et me couche par terre, le balluchon sous la tête. La nuit est froide et je dois me lever de temps en temps et courir pour me réchauffer. Il fait noir et je sens la forêt grouillante de vie animale. Je n'ai pas peur. Depuis longtemps, je n'ai plus peur que des êtres humains.



Le lendemain, je m'essuie le visage avec des feuilles d'arbre couvertes de rosée. Je n'ai pas dormi de la nuit et, en me dirigeant vers la station d'autobus, je sens que mes jambes se font très lourdes. Je presse le cyanure dans ma poche : au départ des autobus on vérifie, en général, les papiers des voyageurs.

Sur la place, la queue des voyageurs est déjà formée. Je prends la file, mon balluchon dans une main, mes papiers et l'argent dans l'autre. Je me force à penser à autre chose, à rendre mon visage inexpressif, impassible. Mon tour vient enfin, je prends mon ticket. A côté du contrôleur, un agent :

« Vos papiers ? »

Je lui tends mes papiers. Je me rappelle l'espace d'une seconde, la phrase de Mark m'apportant ma carte d'identité : « Prends tes nattes dans l'armoire. Je vais te photographier. » Maintenant mes nattes sont sur ma tête. L'agent me rend les papiers. J'essaie de respirer régulièrement.

« Pourquoi allez-vous à Bucarest ? »

— J'ai les jambes enflées. Je vais à l'hôpital.

— Bon, vous pouvez monter. »

Mes jambes enflées auront pour une fois servi à quelque chose.

A côté de moi, dans l'autobus, un prêtre. Il me demande :

« Où allez-vous, mon enfant ? »

— A Bucarest, mon père, pour faire soigner mes pieds. Ils sont enflés, regardez-les. »

Il ne regarde pas du tout mes pieds. Il continue à me dévisager gravement et me dit, un moment après, en baissant la voix :

« Que Dieu vous ait en sa garde, mon enfant, que Dieu vous protège. »



Je descends de l'autobus à la place de la Victoire. Il fait jour et je dois éviter de marcher dans les rues. J'entre dans le premier bistrot et je téléphone à Mark, à l'usine, bien qu'il me l'ait défendu expressément. Je ne peux faire autrement ; je suis revenue sans adresse, sans mot de passe. J'ai enfin au bout du fil Mark, qui me répond d'un voix très calme :

« Désolé, ma chérie, mais je ne peux te voir avant ce soir. Surtout ne me fais pas de scène. Tu sais que j'ai horreur de cela et que je n'aime pas te voir jalouse. Le travail avant tout, je ne peux pas quitter l'usine avant ce soir. Bon, alors à ce soir, à 8 heures, devant le cinéma où nous avons vu ce film avec la brigade communiste roumaine qui revenait de Russie. Son nom m'échappe, mais tu dois certainement t'en souvenir. N'entre pas sans moi, attends-moi devant le cinéma. »

J'ai compris, j'entre dans le jeu, fais une petite scène de jalousie, raccroche. Le cinéma avec la brigade communiste, ce doit être la maison de l'officier revenu de Russie. Saurai-je la retrouver ? Que faire jusqu'à 8 heures du soir ? J'entre dans la première église. Je m'agenouille devant les icônes, je prie. Au bout d'une heure, le diacre vient rôder autour de moi et me regarde avec insistance. Je dois partir. En sortant de l'église, je vois l'heure à une horloge. Il est midi. Je ne peux pas rester encore huit heures dans les rues, c'est trop imprudent. Je me décide à aller chez des amis que je n'ai plus vus depuis trois ans.

Je sonne. Je vois paraître dans le cadre de la porte Michaela. Je respire, je craignais qu'ils aient déménagé. Elle ne me sourit pas :

« Toi ? je te croyais en prison.

— Je peux rester chez vous jusqu'à ce soir ?

— Oui, mais que deviens-tu ?

— Je me cache. »

Elle hésite un moment, puis me dit :

« Entre, nous sommes à table. »

Lorsque nous entrons dans la salle à manger, son mari se lève précipitamment.

« Toi ! tu n'es plus en prison ? »

Michaela intervient d'un air un peu agacé :

« Elle se cache. Elle restera ici jusqu'à ce soir. »

Michaela sort pour chercher un couvert à la cuisine. Son mari se rassied après m'avoir offert une chaise. Je lui demande :

« Tu as toujours ton emploi ?

— Heureusement, oui. »

Je me demande s'il est inscrit au parti, mais je n'ose pas lui poser la question. Michaela revient. Elle veut me servir de la soupe. Je refuse :

« Tu n'as pas faim ?

— Non, pas du tout. Si la fumée ne vous gêne pas, je vais allumer une cigarette. »

Il y a quelque chose de faux, d'artificiel dans l'air. Je sens que j'étouffe. Ils tressaillent tous les deux au moindre bruit dans l'escalier, à chaque auto qui passe. Le mari de Michaela se lève de temps en temps et regarde par la fenêtre, en écartant prudemment le rideau.

« Tu es sûre que tu n'es pas filée ?

— N'aie pas peur, je ne suis pas filée. »

En moi, un poids qui m'opprime. Les garçons ont raison, je suis trop marquée. Mes amis ont peur de moi et, moi, j'ai peur de la peur que je leur cause.

Après le déjeuner, le mari de Michaela sort.... par l'escalier de service. Et voyant que je le regarde : « C'est plus prudent. »

Je fume cigarette sur cigarette. Michaela tricote et ne me pose aucune question. La chaise sur laquelle je suis

assise me semble brûlante. Dès que le soir tombe, je respire : « Je vais partir. » En me reconduisant, Michaela ne me dit que :

« Au revoir, et n'oublie pas... tu ne nous as pas vus. »



Mark m'attend au coin de la rue. Il est 8 heures moins 10. Il me prend par le bras et m'entraîne dans une autre direction.

« Notre ami n'habite plus ici, mais je ne savais comment te donner une adresse au téléphone. Pourquoi n'es-tu pas restée là-bas. Que s'est-il passé ? »

Je lui raconte la scène du sabotage économique, la nuit dans la forêt, l'autobus, la course dans la journée.

« C'était assez imprudent, mais peut-être plus sage, en fin de compte. J'avais la ferme intention de te tirer les oreilles, parce que tu as téléphoné, alors que tu savais qu'il ne fallait pas le faire. »

J'éclate en sanglots. Mark me prend soudain par la taille.

« Ne pleure pas, ma chérie, je n'ai pas voulu te quitter. »

L'agent, qui s'était arrêté un moment, s'éloigne après avoir souri et jeté un coup d'œil complice à Mark.

Nous nous remettons à marcher. Mark me dit doucement :

« Excuse-moi, mais cela ne rate jamais. Pourquoi pleures-tu, ma vieille ? »

Je lui raconte la scène qui s'est passée chez mes amis.

« Il faut les comprendre, me répond Mark. Toute la ville est divisée en secteurs d'espionnage. Il y a un responsable par quartier, un responsable par rue, un responsable par immeuble. Bientôt, il y aura un responsable par appartement. Comme personne ne sait qui sont exactement ces responsables, chacun se méfie de chacun. Quant à la phrase finale de ton amie, elle est courante.

Lorsque deux amis se rencontrent dans la rue et que l'un d'eux est quelque peu suspect, l'autre lui dit : « Bon-
« jour, ne me raconte rien. Tu ne m'as pas vu. » D'ailleurs,
ces dénonciations portent leurs fruits. En ville, il y a de
nouvelles vagues d'arrestations.

— Mais cette méfiance est plus dangereuse encore que
la force.

— Justement. Ils veulent nous pourrir. Mais ne t'en
fais pas. L'arme est à double tranchant. Déjà ils se
dénoncent entre eux au parti. Déjà ils ont peur. »

Je ne pleure plus.

« Où allons-nous, Mark ?

— « Domicile conspiratif. » Nous en avons encore
quelques-uns. Tu vas bien manger, prendre un somnifère
et dormir. Pendant ce temps-là, je vais m'occuper de tes
papiers. Ceux-là ont assez servi. »

Nous arrivons complètement mouillés au « domicile
conspiratif ». Nous avons marché pendant plus d'une
heure sous la pluie.



J'habite depuis deux jours dans cette maison, et je ne
peux plus sortir le soir : l'immeuble a une concierge. Le
troisième soir, je suis en train de discuter avec Victor,
lorsque Mark entre en courant. Deux des garçons ont
été arrêtés.

« Victor, il faut faire vite. La ronéo était chez eux.
S'ils sont drogués, ils parleront. Il faut changer toutes les
cartes d'identité et, cette nuit même, toutes les adresses. »

Il me tend une carte d'identité.

« Tes papiers ! Heureusement que j'y ai travaillé hier,
c'est toujours cela de fait. Commence par elle, Victor.
Je vais te passer une adresse que je suis seul à connaître.
Le mot de passe : « Jamais deux sans trois. » Réponse :
« Quatre plus quatre égale quatre. » Prenez la moto. Ne

reviens pas ici. Passe avertir les garçons. Quant à toi, Adriana, il ne faudra plus que tu demeures plus de deux nuits au même endroit. J'arrangerai cela. As-tu teint tes cheveux ? »

J'ai profité de mes trois jours d'immobilité forcée pour teindre mes cheveux en roux.

« Allez, filez vite. Victor, répète l'adresse, bon. Tu me retrouveras dans deux heures chez Mircea. Salut. »

Durant le trajet, Victor bougonne :

« Ils arrêtent tout le monde. Pas seulement ceux qui impriment et distribuent des tracts, mais n'importe qui, n'importe quel motif est bon. Arrêtés, ceux qui injurient le gouvernement en faisant la queue pour le pain. Arrêtés, les ouvriers qui ne veulent pas se rendre aux manifestations. Arrêtés, les officiers qui ont été limogés. Arrêtés, les professeurs qui refusent de s'inscrire au parti. Arrêtés, les.... »

Je l'interromps.

« Je voudrais venir avec toi, avertir les garçons. »

Victor crie :

« Il ne manquerait plus que cela. Toi, tu vas te tenir tranquille. Je passerai demain te donner des nouvelles. »

Nous sommes arrivés. Je comprends pourquoi Mark gardait l'adresse secrète : mon hôte est un membre influent du parti.

Il sourit en disant : « Quatre plus quatre égale quatre. » Il garde le sourire lorsque Victor lui déclare que nous sommes en état d'alerte. Il me tend un fauteuil :

« Allez, mademoiselle, reprenez-vous, vous êtes livide. Monsieur, dites à Mark de lui trouver un autre domicile pour demain soir. J'attends à dîner des « camarades », qui pourraient la reconnaître. Ce serait un peu imprudent. D'accord ? »

Victor est parti en courant. Le « camarade » revient dans le salon, me tend un étui de cigarettes :

« Voulez-vous du café, du thé, de l'alcool ? Je vais aller vous chercher tout cela moi-même, je n'ai pas de bonne ; non pas que ce soit plus démocratique, mais c'est plus prudent. Dès que vous vous serez un peu reprise ; je vous montrerai votre chambre. Ne tremblez plus, pour une nuit et une journée, vous êtes en sécurité chez... votre ennemi. La clandestinité a du bon, n'est-ce pas ? »



Depuis deux semaines, je change tous les deux jours d'adresse. Les autres garçons le font aussi. L'étau se resserre, et les adresses de Mark s'épuisent petit à petit. Tous mes hôtes me reçoivent très bien, mais à chaque pas dans l'escalier, à chaque appel du téléphone, nous nous taisons et nous nous regardons intensément. Dans chaque maison où je passe, l'air semble se raréfier. Tous ceux qui m'hébergent sourient, veulent m'aider, me soignent — depuis une semaine j'ai de nouveau de la fièvre —, me donnent à manger. Mais, moi qui n'ai pas de carte d'alimentation, je sens que chaque morceau que j'avale est un sacrifice imposé aux autres, moi qui porte l'inquiétude en moi, comme un état second, je la reconnais chez les autres avant même qu'ils se soient trahis. La prison me semble un rêve à côté de cette « vie libre » de bête traquée.

Et lorsqu'un soir Mark me dit : « Il m'est impossible de te garder encore à Bucarest. Demain un copain va t'emmener à la campagne », j'ai envie de pleurer de joie.



Le « copain » de Mark n'était autre que Sandou avec lequel j'avais habité à Câmpulung durant la « clandestinité », du temps des Allemands.

Il est venu me chercher en moto, et mon étonnement l'a beaucoup réjoui. Il m'a dit en riant :

« Nous n'aurions pas cru alors nous retrouver dans une autre clandestinité. Entre nous soit dit, la première était un jeu d'enfant à côté de celle-ci. Comment t'appelais-tu alors ? Johanna Muller, je crois.

— Que devient Yanne ? »

Il hésite puis me dit en soupirant :

« Elle est à Paris. N'en parlons plus, veux-tu ? »

Il passe une main sur son front et reprend sur un ton rieur :

« Alors, tu te sens d'attaque pour le voyage ?

— Où allons-nous, Sandou ?

— C'est une surprise aussi grande que celle que je viens déjà de te faire. Seulement ce sera assez long, alors installe-toi bien. »

Sandou m'a emmenée près de Câmpulung, dans la maison de la vieille femme qui nous avait hébergés lors de l'arrivée des troupes russes. Elle m'a serrée dans ses bras en pleurant. Son fils, qui se trouvait alors « quelque part sur le front », n'est pas revenu. Plus de trois ans ont passé et elle l'attend toujours.

Sandou est reparti le jour même. Je suis restée seule avec la vieille et une jeune fille, Marioara, qui l'aide à cultiver le jardin. En entrant dans cette maison, tous les souvenirs se sont rassemblés autour de moi. Tout le travail que j'ai essayé de faire depuis ma première arrestation, tout ce travail lent, patient pour éliminer les souvenirs, pour ne me rappeler rien qui puisse m'atteindre, qui puisse me meurtrir et ramener vers moi ma vie d'antan, a été détruit en un seul jour par cette maison qui, elle, m'avait connue autre.

Maintenant que, depuis une semaine, la peur m'a quittée, je ne me sens remplie que de cendres. Car ici la peur et l'inquiétude ont peu à peu disparu et cette impression aussi que j'étais un poids et un danger pour les autres.

Le lendemain de mon arrivée, j'ai demandé à la vieille femme si je ne lui pesais pas trop, et je l'ai remerciée de son hospitalité. Elle m'a répondu :

« Écoute, mon petit, ne dis plus de bêtises. Moi, je ne suis peut-être pas très intelligente, mais je pense que c'est un peu pour nous tous que tu as été en prison. Alors, ce n'est plus la peine de me remercier de quoi que ce soit. »

Et je ne sais quel équilibre difficile ces paroles et cette calme simplicité ont rétabli en moi.



Le soir, lorsqu'elles reviennent du travail, nous nous retrouvons toutes les trois dans la chambre de la vieille, autour de l'âtre. Marioara et moi, nous cousons ; la vieille s'étend sur son lit pour « reposer ses vieux os fatigués », et nous nous mettons à discuter. La vieille me demande des nouvelles de la ville et des détails sur les prisons, et Marioara se signe et se lamente :

« Ils nous demandent plus de blé que nous n'en avons dans toutes les granges du village réunies. Un temps, nous en avons acheté chez les voisins pour le donner à l'État. Maintenant, les voisins n'en ont plus non plus, et l'État en demande toujours. Quand ils ne viennent pas pour demander du blé, ils s'amènent pour « agiter » qu'ils disent, et nous racontent des tas d'histoires : que Staline nous a apporté le bonheur et des tas d'autres trucs dans ce genre-là. Comme si nous ne voyons pas, nous, ce qu'il nous a apporté, leur Staline : le malheur, et la famine, et le typhus, et l'incendie. M'est avis que, s'ils viennent trop « agiter » chez nous, il pourrait arriver malheur et qu'on s'agite pour de vrai. Quand notre roi le dira, on le fera. La semaine dernière, ils ont voulu enlever de l'école le portrait du roi pour mettre Staline et les siens. Les gars, ils ont voulu prendre les fourches et les

abattre. Vasile, qui a de la tête, leur a dit : « Laissez-moi « faire. » Il est allé avec les gars trouver les communistes à la mairie et leur a dit : « L'icône, elle est là depuis qu'est « le village. Alors, il faut qu'elle reste pour que Dieu soit « toujours avec nous. Le roi, il est dans la grande ville. « Nous, on ne peut pas aller jusqu'à la grande ville pour « le voir. Alors, il faut laisser son image là où elle est, « comme ça on sait qu'il est avec nous ; Staline, qui veut « le voir n'a qu'à venir chez vous à la mairie pour regarder son image. » Le maire, il a crié : « Oui, mais Staline « vous a donné des terres. » Vasile lui a dit : « Oui, mais il « nous prend le blé des terres. Alors, nous, la terre sans blé « c'est comme la femme sans enfants et l'homme sans « bras et sans jambes ; c'est comme si ce n'était pas. »

Marioara s'est tue. La vieille pleure son enfant qui n'est pas revenu. Dans l'âtre, le feu s'éteint sans que nous songions à le ranimer.



Une nuit, pendant que nous sommes en train de discuter autour du feu comme de coutume, Marioara se lève précipitamment et va vers la fenêtre en nous faisant signe de nous taire. Elle se tourne vers nous et murmure :

« Une moto dans la cour. Éteignez la lampe. »

En baissant la mèche de la lampe à pétrole, mes mains tremblent. Marioara, toujours à la fenêtre, fait le guet. Elle dit encore :

« Un homme, il vient vers la porte. »

Nous retenons nos respirations Une voix au-dehors dit :

« C'est moi, Adriana, ouvre. »

C'est Mark. Je me précipite vers la porte, l'ouvre en grand. Mark est devant moi, un grand sourire sur les lèvres. Je le présente aux deux femmes. Et comme nous voulons le débarrasser de sa canadienne :

Aux contrôles suivants, les agents ne nous demandent plus nos papiers. Le voyage me paraît interminable.



Sur le quai de la gare de X, un homme se détache d'un groupe et nous fait signe. Mark lui dit, après lui avoir serré la main, en me désignant :

« Petre, voilà ma fiancée. On nous attend chez toi ? »

— Bien sûr. Dépêchons-nous pour arriver plus vite au contrôle. »

Deux barrages de police. Petre dit simplement aux agents : « Ils sont avec moi », et nous fait passer. Au deuxième barrage, j'aperçois l'un des agents qui accompagnait le contrôleur dans le train. Il nous désigne du doigt à un homme, à sa gauche, qui demande à Petre :

« Ils sont avec toi, camarade ? »

Petre répond avec calme :

« Oui, camarade. »

Je fixe d'un air absorbé l'horloge de la gare. Nous passons.

Les rues sont désertes et silencieuses. Je m'adresse à Mark :

« Mark, je voudrais voir la mer. »

C'est Petre qui me répond :

« Vous aurez tout le temps de la voir jusqu'à Constantinople. Pendant quelques jours, vous ne verrez que la mer. Pour le moment, nous avons autre chose à faire. »

Nous marchons d'un pas rapide. Mark et Petre discutent de l'organisation politique du port. Je les entends à peine. J'écoute seulement la mer qui murmure quelque part dans le lointain.



Je reste au lit. Il fait très froid, et je n'ai pas la permission d'allumer le feu pendant la journée. Le respon-

sable de la rue sait que cette maison est occupée par des ouvriers et des matelots qui travaillent pendant la journée. La fumée pourrait paraître suspecte.

La maison est occupée par quatre ouvriers et trois matelots possédant tous leurs cartes du parti. Deux d'entre eux sont mariés. Leurs femmes travaillent à l'usine. Eux, au port. La maison a trois chambres en tout.

Nous n'avons pas besoin de nous méfier, ils sont des nôtres. Les trois personnes avec lesquelles je dois m'enfuir et dont je ne connais pas encore les noms sont hébergées par d'autres ouvriers quatre maisons plus loin. Mark et Petre font la navette entre les deux maisons et le port.

Ils sont partis depuis bientôt trois heures, ils devaient être de retour à la tombée de la nuit ; la nuit est déjà tombée, et ils ne sont pas encore rentrés. Je reste immobile en fumant cigarette sur cigarette et en écoutant la mer. Après-demain, commence la Nouvelle Année et je serai sur le bateau. Demain je quitterai mon pays. J'essaie de répéter cette phrase pour arriver à la sentir. Je n'y réussis absolument pas. Je suis totalement vide, les désespoirs, les sentiments violents ne sont décidément pas fidèles aux rendez-vous fixés par les événements.

Je me décide à sortir du lit pour allumer la veilleuse, lorsque j'entends claquer la porte d'entrée. Mark et Petre entrent dans la pièce. Je leur dis : « Salut » ; ils ne me répondent pas. Mark tourne le bouton. A la lumière crue de la lampe, j'aperçois leurs visages blêmes.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Vous avez été filés ? »

— Non.

— Mais alors que se passe-t-il ? Pourquoi restez-vous figés sur place ? Pourquoi vous taisez-vous ainsi ? »

Mark se détourne. Petre murmure :

« Le roi a abdiqué. Ils ont forcé le roi à abdiquer ! »

Je me suis assise sur le lit. Mark demeure le dos tourné. Petre, immobile, debout. Combien de temps sommes-nous restés ainsi sans dire un mot ?

Maintenant je pleure, et Mark est venu mettre une main sur mon épaule. Il prononce d'une voix égale et sourde, sans me regarder :

« Les copains doivent rentrer d'un moment à l'autre. Il ne faut pas qu'ils te voient pleurer, qu'ils nous voient pleurer. Il faudra trouver les mots qui leur donnent du courage, maintenant que nous voilà tout à fait seuls. »

On frappe à la porte. Mark me tend son mouchoir.

« Allez, ravale tes larmes. Ils sont là ! »

Les ouvriers entrent, un à un, à pas feutrés comme dans la chambre d'un malade.... Tous parlent en chuchotant, et tous les visages sont pâles. L'un d'eux dit :

« Maintenant, nous sommes le pays à personne.

— Dis pas ça, réplique un autre, dis pas ça ! Ils nous ont pris le roi pour que, nous, on ne lutte plus. Ils sont pas bêtes ; mais c'est pas avec ce truc-là qu'ils nous auront encore. M'est avis que, dès demain, il faudrait faire sauter un tout petit peu quelque chose, dans le port.

— Ils auront ta peau.

— Ils auront peut-être ma peau, mais ils n'auront pas le pays. Il faut pas se dégonfler. Du sabotage, voilà ce qu'il faut. Qu'est-ce que t'en dis, Petre ?

— Je suis de ton avis, je suis pour le sabotage. Seulement, on doit bien préparer le boulot. »

Petre a parlé à haute voix. Le maléfice semble rompu. Ils se sont tous mis à discuter et à allumer des cigarettes. Mark se détache du groupe et vient vers moi :

« Quant au départ, rien à faire. Toutes les gardes sont doublées, et ils ont remplacé aux postes nos hommes par d'autres dont nous ne sommes pas sûrs. Je ne pouvais évidemment pas prévoir cela.

— Aucune importance, Mark, ou, du moins, ce n'est pas cela qui a de l'importance. Maintenant.... »

Mark me regarde un moment, puis me dit d'une voix changée :

« Écoute-moi bien, ma vieille ; en ce moment, la lassitude est un luxe. Le désespoir aussi. Nous ne pouvons pas nous permettre de pareils luxes, ou alors nous sommes fichus et bien d'autres avec nous. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Que tu as raison. Quand rentrons-nous à Bucarest ?

— Demain matin. Ce soir, nous organiserons le travail ici. Toi, tu vas allumer le feu et nous préparer du café bien fort. Nous avons besoin de rester éveillés toute la nuit. »

Je prépare le café, passe les tasses à la ronde, prends place sur une banquette à côté de Petre, qui expose le plan d'action.

Les deux femmes sont rentrées aussi et se lamentent dans la pièce à côté. Je me rappelle brusquement les longues nuits dans le salon de Vacaresti et le rythme lancinant des litanies des morts.

Mark a étalé sur la table un plan du port et suit du doigt des lignes rouges qui dansent devant mes yeux. Je dois copier les cartes sur du papier calque.

L'aube nous trouve toujours rassemblés autour de la table. La pièce est remplie par l'odeur âcre des mégots. Et, comme j'ouvre en grand la fenêtre, le mugissement de la mer pénètre dans la pièce. Un matelot l'écoute un moment en silence, puis dit en hochant la tête :

« Celle-là non plus n'a pas l'air bien contente. Quand elle fait ce bruit-là, la mer, c'est que la tempête n'est pas loin. »



Aujourd'hui je devrais être sur le bateau, au large,

loin des côtes roumaines. C'est le dernier jour de l'année 1947.

Dans le train qui nous ramène à Bucarest, je garde les yeux fermés. Je laisse Mark répondre à tous les contrôles; la version est changée : je suis enceinte, et Mark me ramène chez moi, en Moldavie. Le jeu est risqué; nous pourrions rencontrer un des agents qui nous ont vu descendre l'autre jour dans le port de X, et alors.... Mais il n'y a pas de choix possible, il nous faut rentrer au plus vite ; sans Mark, les garçons doivent être affolés.

Les compartiments sont presque tous vides. Les rares voyageurs regardent par la fenêtre, taciturnes, ou font semblant de dormir, comme moi.

À côté de moi, Mark lit les journaux qui annoncent la création de la République populaire roumaine.



Les garçons ont trouvé une petite maison, un peu délabrée, dans les faubourgs de Bucarest et l'ont transformée en magasin d'antiquités. Nous avons installé dans la cave la ronéo, un poste de radio et des stocks de papier dissimulés derrière un bric-à-brac d'objets hétéroclites : vêtements usés, collections de chaussures dépareillées, couverts en argent ou en fer-blanc, vieux tableaux, portraits de famille, fauteuils cassés, souvenirs précieux ou objets utiles sont également recouverts de poussière.

Le propriétaire du magasin est un des nôtres muni de la précieuse carte du parti. Pendant qu'il vend sa marchandise en haut, dans la cave, nous imprimons les tracts qui doivent être distribués la nuit. La ronéo est cachée sous un meuble Louis XV et la radio installée à l'intérieur d'un bureau Empire. La cave communique par un couloir avec la maison d'à côté, qui est elle aussi occupée par des amis. L'ouverture donnant sur le couloir a été superfi-

ciellement bouchée. Les conditions de travail sont idéales.

Je ne sors de la cave que pour me rendre par le couloir dans la maison d'à côté, où je dors. Je dors d'ailleurs fort peu et passe la plupart de mes nuits et de mes journées dans la cave où, derrière un paravent, je me suis aménagé un minuscule chez-moi ; un fauteuil qui n'a que trois pieds et qui bascule dangereusement chaque fois que je m'y enfonce, un petit secrétaire en bois de rose, quelques bougies et une icône du plus pur style byzantin, une vierge figée qui me fixe de son regard impénétrable.

Nous imprimons des tracts toute la journée. Le soir, les garçons sortent les distribuer, et j'écoute les émissions des radios étrangères en prenant des notes. Le roi a quitté le pays depuis deux mois.

Tard dans la nuit, je regagne la maison d'à côté, où on m'a installé un matelas dans la salle de bains.

Dès l'aube, je retourne dans la cave et j'attends les garçons pour commencer le travail.

Et c'est ainsi que passent encore trois mois.



Victor a été pris dans une rafle. Mark reprend en main les opérations ; en l'espace de deux heures, le magasin est fermé, la ronéo et le poste de radio transportés ailleurs, tout le groupe dispersé en province. Mark a de nouveau épuisé les adresses de Bucarest. Il lui faut un mois de répit pour en trouver de nouvelles et réorganiser le travail.

Voyager par le train ou l'autobus est devenu trop dangereux et Mark me confie, moi et mes nouveaux papiers, à un chauffeur de camion qui m'enferme dans une caisse devant contenir en principe des... pruneaux. Et c'est ainsi que j'arrive dans le village de Y où doit m'attendre une amie de Mark.

Lorsque j'entre dans la cour de la maison qui m'a été indiquée, une jeune femme rousse vient à ma rencontre. Je lui dis :

« Lorsque les arbres ont des feuilles.... »

Elle continue :

« ... Cela fait une équation du premier degré. »

Et, sans changer de ton : « Soyez la bienvenue. Ici, vous êtes ma cousine, vous êtes venue vous rétablir après une congestion pulmonaire. Voilà toute votre histoire. Quant à moi, je m'appelle Monica, j'ai eu une petite propriété qu'ils m'ont prise. C'est un paysan qui m'héberge. J'ai fait mettre un second lit dans ma chambre. Mark est passé par ici, il y a deux mois, et m'a dit que si les choses empiraient, il vous enverrait chez moi. Je vous attendais donc un peu chaque jour. Que s'est-il passé ?

— Ils ont arrêté l'un des nôtres. Nous nous sommes tous dispersés.

— Ici, vous pourrez vous reposer. Mark m'a dit que vous ne partiez pas avant qu'il vienne vous chercher lui-même. Entrons, voulez-vous ? Nous allons organiser notre vie en commun. »

Nous traversons la cour. Devant l'entrée de la maison, un arbre fleuri. Pendant quelques mois, j'ai vécu dans une cave et je n'ai plus vu d'arbre. Et, comme je reste figée sur place, Monica suit mon regard et ajoute d'une voix brusquement changée :

« Oui, ils fleurissent déjà. Ce sera bientôt Pâques. »



Tant qu'il fait jour, je dois rester dans la chambre. Dès la nuit tombée, Monica m'emmène prendre l'air.

Il y a à peine une semaine que je suis là lorsqu'un soir j'entends des pas derrière nous. Quelqu'un nous suit à travers les petites ruelles du village. Monica jette un coup d'œil rapide et me dit :

« N'ayez pas peur. C'est l'adjudant du poste. Il a été élevé par mes parents. Il nous est dévoué. »

L'adjudant nous a rattrapées. Je serre frénétiquement le bras de Monica :

« Bonsoir, madame.

— Bonsoir, Dumitru. »

Il marche à nos côtés. Il hésite un moment, puis dit :

« Madame, vous ne voudriez pas venir jusqu'au poste ? »

Je m'accroche encore plus fort au bras de Monica pour ne pas tomber. Elle dit en riant :

« Pour quoi faire, Dumitru, vous voulez m'arrêter ? »

— Dieu m'en garde, madame. » Il lève les bras au ciel et ajoute : « Je voudrais simplement vous montrer quelque chose. »

Nous le suivons au poste. Il nous fait entrer dans une petite pièce, qu'il ferme à clef, nous offre des chaises, fouille dans un tiroir, prend un papier et le tend à Monica. Je la vois pâlir au fur et à mesure de la lecture. Je n'y tiens plus et lui arrache le papier des mains.

Attention, gares, aéroports, piquets de frontière, postes de gendarmes ; arrêtez immédiatement la nommée Georgesco Adriana, ex-chef de cabinet du bourreau du peuple, et recherchée en ce moment par la police.

Je remets le papier sur le bureau, et, comme l'adjudant me regarde, je dis très tranquillement :

« Pourquoi me fixez-vous ainsi ? Vous croyez peut-être qu'il s'agit de moi ? Vous n'avez qu'à regarder mes papiers. »

Il examine attentivement mes papiers et sourit en me les rendant :

« Pas mal, ces papiers, c'est du bon boulot. Seulement, en même temps que cette note, j'ai reçu encore ceci : regardez. »

Une affichette avec deux photos de moi, de face et de profil. Le cyanure est dans la poche de ma blouse.

Monica s'est mise debout.

« Qu'allons-nous faire, Dumitru ?

— Voyez-vous, madame, les paysans savent qu'il y a quelqu'un chez vous. Ils sont pour nous, les paysans. Mais s'il y avait un traître parmi eux, ou à la mairie ? On ne sait jamais. Je risque ma peau, moi, dans cette histoire. Je suis obligé de coller l'affiche au poste.

— Où voulez-vous qu'elle aille, Dumitru ?

— Si je le savais.... Moi, je vous demande seulement de ne plus la garder chez vous. S'il y a un mouchard dans le coin, on est tous bons pour la prison. Je ne dis pas s'il n'y avait que le nom. Mais avec la photo.... C'est pas moi qui vais l'arrêter, madame. J'ai de la reconnaissance, moi, et puis vous savez que je pense comme vous. Mais je peux pas risquer ma peau. Faudrait l'emmener à la ville.

— Vous me prêtez la charrette du poste ?

— J'attelle les chevaux et, dans un quart d'heure, je suis chez vous. »

Dès que nous sommes sorties du poste, je dis à Monica :

« S'il nous tendait un piège ?

— Pas question. Il est un peu lâche, mais très fidèle.

— Qu'allons-nous faire ?

— Je vous conduis en ville, et vous prenez le train pour Bucarest.

— Comment voulez-vous que je prenne le train ? A la gare aussi ils doivent avoir reçu la photo.

— Je vous habillerai en paysanne. Un fichu sur la tête. J'irai prendre le billet et me présenterai au contrôle. De votre côté vous traverserez un petit jardin qui donne sur l'extrémité du quai, derrière les W.-C. Là, il n'y a pas de contrôle. Nous nous retrouverons sur le quai, et je vous passerai le billet.

— Et le contrôle dans le train ?

— Dès que vous serez sortie de la gare, il n'y a plus grand-chose à craindre. La photo n'a pu être transmise aux contrôleurs. »

Je suis convaincue du contraire et, pendant que Monica cherche le costume de paysanne, je pense au meilleur moyen d'avaler le cyanure avant qu'ils m'aient attrapée.

Une demi-heure plus tard, la charrette est dans la cour. Monica se hisse sur la banquette avant, me fait monter, serre la main de Dumitru et fouette les chevaux.

« Maintenant, il s'agit de faire vite pour arriver avant le départ du train. »

Dès que nous sortons du village, elle se met à conduire à une allure folle. Je m'accroche des deux mains à la banquette pour ne pas tomber, pendant que, penchée en avant et le visage tendu, Monica chante une mélodie où il est question d'une fête de village et du vent qui gronde dans la forêt.



Nous sommes arrivées trop tôt et, pendant que Monica fait la queue pour le ticket, je reste cachée derrière un buisson dans le jardin attenant à la gare.

Une demi-heure plus tard, je décide qu'il est temps de partir, me traîne à quatre pattes jusqu'à la barrière, l'escalade, contourne les W.-C., me retrouve à l'extrémité du quai. Un peu plus loin, Monica, assise sur une banquette, lit un journal. Je me mets à côté d'elle. Elle cherche ma main, la serre, me passe le ticket. Elle murmure en français :

« Bonne chance ! »

Elle plie tranquillement le journal, se lève, se dirige vers les W.-C. feint d'y entrer, les contourne, disparaît. Elle m'a laissé un panier contenant deux oies, qui s'agitent et piaillent. Lorsque le train entre en gare, je

prends le panier et me dirige vers les troisièmes. Le train est bondé, et j'ai renoncé à m'asseoir lorsqu'un homme en uniforme sort d'un compartiment et me dit :

« Il y a une place à l'intérieur. Tu ne veux pas la prendre ? »

Mon cœur bat à se rompre, mais je me dis qu'être assise auprès d'un homme en uniforme peut me servir. Je m'installe donc à côté de lui. C'est à peine dans le compartiment que je me rends compte que son uniforme est celui d'un chef de gare. Il essaie d'engager la conversation.

« Qu'est-ce que tu as dans le panier, ma fille ?

— Des oies.

— C'est cher ?

— Je dois les porter à la coopérative, à Bucarest. »

Le mot « coopérative » lui a fermé la bouche. Il ne dit plus rien. Des agents, accompagnés par deux soldats, passent dans le couloir. Je dois absolument parler au chef de gare, faire croire que je suis avec lui.

« Vous allez à Bucarest ?

— Oui, ma fille.

— Vous êtes malade ?

— Non, je ne suis pas malade. » Il soupire longuement ;

« Ma dame est partie avec un autre, une canaille, je ne te dis que ça. Moi, je suis chef de gare. »

Il soupire encore une fois et me demande :

« Et toi, ma fille, t'as pas peur d'aller comme ça dans le train ? »

Le compartiment est mal éclairé, il n'a pas dû me voir pâlir.

« Pourquoi avoir peur ?

— T'es un joli brin de fille. T'as pas peur qu'un type t'enlève ? On ne sait jamais ! »

Je respire et minaude tant que je peux. Le chef de gare me prend par la main. Je le laisse faire.

« T'as de jolies mains. On ne te fait pas beaucoup travailler, chez toi. Tu as des mains toutes blanches.

— C'est-à-dire que... c'est-à-dire que j'ai été malade et je suis restée des mois au lit. J'ai eu le typhus.

— C'est pour ça que t'es tellement maigre. T'as eu de la chance de t'en sortir. »

Le train a quitté la gare. Je murmure :

« Oui, j'ai eu de la chance. »

Le chef de gare s'est mis à me raconter sa vie :

« ... Et puis elle m'a laissé un billet : *« Je vais à Bucarest, avec lui qui me traite comme une dame et pas comme un souillon. »* « Lui », c'est l'inspecteur des chemins de fer qui est venu inspecter ma gare, et c'est alors que.... Je ne sais pas, moi, s'il la traite comme une dame, mais je sais que je lui dirai deux mots, à l'inspecteur. Je vais chez lui; j'ai son adresse à Bucarest. La garce, elle doit être chez lui. Me faire ça, à moi, qui l'ai prise sans dot, qui lui ai donné de la culture et de l'éducation. Quand elle m'a épousé, elle faisait pas la fière. Elle se vantait tout le temps : « J'épouse un chef de gare, j'épouse un chef de gare. »

Je feins de suivre son histoire avec intérêt. Je ne pense, en réalité, qu'au contrôle. Je bâille, m'excuse, bâille encore et lui dis en retirant ma main.

« Je voudrais dormir, monsieur le chef de gare. Vous savez, avec cette maladie, j'ai plus beaucoup de forces, il faut que je me repose. Voulez-vous passer mon billet au contrôle ?

— Bien sûr, ma fille, dors bien. »

Il me tapote la joue d'un air protecteur, pendant que je lui passe mon billet. Je cache mon visage contre la banquette de manière qu'on ne puisse apercevoir que deux nattes sortant d'un fichu et un nez. Je ne bouge pas de toute la nuit. Le chef de gare me couvre de son

manteau et passe mon billet à tous les contrôles en déclarant d'un air satisfait :

« La dame, elle est avec moi. »

Sur le tard, il me secoue :

« Eh! ma fille, il faut te préparer, nous arrivons! »

J'ouvre les yeux. Les faubourgs de Bucarest défilent tristement sous l'aube blafarde. Les contrôles de la gare....

« T'as de jolis yeux, ma fille. »

Il me reprend par la main. Je le laisse faire et, lorsque le train s'arrête, nous descendons ensemble. Sur le quai, je feins de me trouver mal.

« Monsieur le chef de gare, j'ai le vertige. Ça doit être la maladie. Je peux plus marcher. »

Il me prend par la taille d'un air protecteur. Je pose ma tête sur son épaule et nous avançons sur le quai, ainsi enlacés. Nous approchons du barrage de police. Le chef de gare me dit :

« Ça a dû être une sale maladie. T'as les jambes qui tremblent. »

Je ne lui réponds pas et enfouis davantage ma tête dans son veston. Au contrôle il tend nos deux billets et sa carte d'identité :

« Pour ma dame et moi. »

Nous passons. Le chef de gare rit bruyamment.

« J'ai dit ça pour qu'on passe plus vite. Mais ça serait pas mal trouvé si c'était vrai, qu'en dis-tu, ma fille ? T'es proprette, et j'aime bien quand tu m'appelles « mon-sieur le chef de gare ». T'es respectueuse. Maintenant, la jeunesse, ça ne sait plus vous respecter. Moi, j'aime bien qu'on me respecte. Alors, dis, ça te dirait, nous deux ? »

Et comme je fais semblant d'être embarrassée, il rit encore plus fort.

« T'es timide. Mais si on se voyait plus souvent, ça te passera peut-être ? »

J'essaie de prendre une voix émue pour lui répondre :

« Oui, monsieur le chef de gare. »

Il me tapote la joue d'un air satisfait.

Nous nous séparons à la station de tramway devant la gare, après avoir convenu d'un rendez-vous pour l'après-midi, « pour aller au cinéma ».



Le panier aux oies n'est évidemment pas la solution idéale pour passer inaperçue dans la rue. Tous ceux qui me croisent s'arrêtent pour me demander :

« C'est cher, les oies, petite ? »

Je réponds invariablement :

« Je les porte à la coopérative. »

Dès qu'ils entendent parler de coopérative, les gens se rembrunissent et passent plus loin. J'entrerais bien dans la cour d'une maison pour les vendre mais je risque d'attraper une contravention : les magasins appartiennent à l'État, et les produits des campagnes doivent être vendus à la coopérative. Une contravention avec mes faux papiers, c'est ce qu'il me faut éviter avant tout. Je ne sais que faire. Je suis arrivée à Bucarest en plein jour ; je ne peux téléphoner à personne, et d'ailleurs je n'ai d'autre numéro de téléphone que celui de Mark et il ne se rend plus à son bureau depuis deux mois. Est-il seulement à Bucarest ? Et comment le trouver ?

En passant devant un immeuble, je me rappelle brusquement que des amis à moi y habitent. Je ne les ai plus vus depuis bientôt trois ans. J'hésite un moment — la scène de chez Michaela est encore présente à mon esprit — et me résigne finalement à monter. J'entre par l'escalier de service. Je sonne au premier étage. La porte s'entrebâille et j'aperçois la frimousse ébouriffée de Mira. Elle jette un coup d'œil sur mes oies et me dit :

« Nous n'achetons rien, ma petite. Tu ne sais pas que c'est défendu de vendre des volailles ? »

J'éclate de rire, pousse la porte et entre en enlevant mon fichu. Mira me regarde ébahie.

« C'est vraiment toi ? Comment as-tu fait pour maigrir ainsi, mon pauvre petit ? »

Je ne ris plus. Je m'affale sur une chaise.

« Mira, est-ce que je peux rester chez vous jusqu'à ce soir ? »

— Tu ferais mieux de ne plus poser de questions idiotes. Ici, tu es chez toi.

— Est-ce que tu sais que je me cache ? Que j'ai de faux papiers ?

— Je me suis bien imaginée que tu ne te baladais pas dans les rues ainsi costumée pour t'amuser. D'ailleurs, je savais que tu te cachais.

— Mais, ton mari, l'acceptera-t-il aussi ? »

Mira se met à rire.

« Comment ne l'accepterait-il pas lorsque tu lui apportes des oies ? Il y a un temps infini que nous ne nous nourrissons plus que de pommes de terre. Nous ferons un de ces festins ! »

— Non, Mira, parlons sérieusement, crois-tu qu'il le voudra aussi ?

— Pourquoi cette crainte, Adriana ? Parlons sérieusement, puisque tu le désires. Nous avons très peu de choses à perdre encore. Horia a refusé de s'inscrire chez eux. Résultat : il est rayé de la Société des Auteurs, ne peut plus publier un seul article, une seule ligne, et tous ses anciens livres sont interdits, retirés des bibliothèques et de la circulation. Alors tu vois bien !

— Mais de quoi vivez-vous ?

— Nous traduisons des livres et des articles de l'anglais et de l'allemand. D'autres auteurs, inscrits au parti, les signent et nous les paient à des prix plutôt

dérisoires. Nous nous débrouillons quand même. Et nous avons encore l'appartement et la bibliothèque. Ils nous les prendront bien un de ces quatre matins, mais jusqu'alors.... Allez, ne prends pas cet air lugubre. Nous vivons comme tout le monde, d'ailleurs, et pas plus mal que tout le monde.

— Alors tu crois que je peux rester jusqu'à ce soir ?

— Bien sûr. Seulement, ce soir, nous avons un invité pour... les pommes de terre. Ne t'effraie pas. C'est un ex-bagnard, comme toi. »

Je me suis mise debout. Mira ne connaît pas Mark et les garçons, j'en suis certaine.

« Qui est-ce ?

— Voyons, devine un peu. Un bagnard de vieille date. Antinazi notoire, appartenant au « groupe de la Transylvanie ». Tu te rappelles bien, le groupe de la Transylvanie, le réseau de résistance antinazi le plus important ? Tu sais bien que le commandement en était assuré par douze hommes tous arrêtés en 1941 et libérés en 1944 ?

— Mais oui, je sais bien. C'est lequel des douze ?

— Spécialiste de radio-émission. Ne devines-tu pas ?

— Si, je sais.... »

Comment ne le saurais-je pas ? Sandou appartenait à ce réseau. A Câmpulung, il ne nous parlait que de ces chefs qui étaient en prison, et spécialement de Stefan C., le grand spécialiste de radio. Sandou avait même fini par trouver acceptable sa bête noire, Antonesco, parce que ce dernier avait refusé de livrer les douze à Hitler. Sandou et ses douze héros de légende.... Câmpulung et notre résistance d'alors....

« Alors, tu as deviné, oui ou non ?

— Stefan C.

— Cela a été laborieux, mais enfin tu mérites quand

même une récompense. Tu me feras le plaisir de quitter ce déguisement, et je vais te passer une robe. »

J'hésite un moment, puis :

« Est-ce que je pourrais prendre un bain ? »

Je prononce « bain » avec dévotion. Mira me prend par la main et me tire vers le couloir en riant de tout son cœur.

« Comment n'y ai-je pas pensé tout de suite ? J'aurais dû te le proposer dès ton arrivée. Il n'y a plus d'eau chaude pour le bain, mais il y a toujours la douche. Une douche extérieure et intérieure, voilà ce qu'il te faut ! »

Je la suis sans arriver à me mettre à son diapason et à rire comme il le faudrait : une douche intérieure....



J'ai pris la douche et j'ai du linge et une robe propres. Si je pouvais demeurer dans cette maison claire et accueillante, je dormirais même par terre.



Mira avait raison, son mari me reçoit les bras ouverts, sans la moindre réticence. A eux deux, ils réussissent presque à me délivrer de la peur.

Et lorsque nous entendons tinter la sonnette de la porte d'entrée, Mira dit tranquillement, sans tressaillir :

« Ce doit être ton camarade bagnard, Adriana. »

Stefan C. entre dans la salle à manger. C'est un homme très brun, vêtu d'une veste de cuir noir. Et, comme Mira me présente sous le premier faux nom qui lui vient à l'esprit, il se met à rire :

« Comment as-tu dit : Sanda Danesco ? »

Mira domine à peine son envie de rire.

« Oui, Sanda Danesco.

— Écoute, Mira, je croyais que tu avais confiance en

moi. Elle a en effet beaucoup changé, mais je l'ai reconnue quand même. »

J'interviens :

« Où m'avez-vous connue ? »

— A l'Intérieur.

— Vous étiez enfermé à l'Intérieur ?

— Pas encore, et j'espère que je ne le serai jamais. Je ne vous ai pas connue en tant que détenue, mais en tant que chef de cabinet. Vous étiez, du reste, insupportable. Vous souriez tout le temps et vous répétiez comme un automate la même phrase : « Les audiences sont suspendues, les audiences sont suspendues. »

Il mime toute la scène, et maintenant nous rions de bon cœur tous les quatre.

Ce dîner gai, sans oppression, sans hantise, me semble un vieux souvenir qui serait venu me visiter et me réchauffer un peu.

Dès que nous nous levons de table, je dis à Horia et à Mira :

« Il est temps que je m'en aille. »

Horia me regarde étonnée :

« Où veux-tu t'en aller ? »

Et Mira reprend :

« Oui, où veux-tu t'en aller, chez qui ? Tu ne te sens pas bien ici ? »

— Je peux rester chez vous ?

— Tant que tu voudras.

— Mais, Horia....

— Quelle langue possèdes-tu le mieux ?

— Comment ?

— J'ai dit : « Quelle langue possèdes-tu le mieux ? »

— L'italien, le français....

— Parfait, j'obtiendrai des traductions de l'italien. Tu feras la traduction, et quelque auteur du parti la signera. De cette manière-là, tu n'auras plus de remords

puisque tu contribueras à la bourse commune. Entendu ? »

J'ai envie de pleurer. Je ne croyais plus avoir jamais envie de pleurer de joie et de calme retrouvé.

Avant de partir, Stefan me prend un peu à l'écart et me demande :

« Avez-vous quelque chose à transmettre à Mark ?

— Comment ?

— Ce n'est pas la peine de crier. J'ai dit : « Avez-vous quelque chose à transmettre à Mark. » Il vous croyait chez son amie. Je vous avertis que, pendant plus d'un mois, il ne pourra plus vous être très utile. Il doit disparaître, lui aussi, pour un « petit repos » à la campagne. Essayez de rester ici un mois. A son retour il vous reprendra en main. Je lui dirai que vous vous trouvez ici. Pas la peine d'en parler à Horia et à Mira. Il ne s'est rien passé de grave à la campagne ?

— Non, rien de grave, mais j'ai dû partir, la police a envoyé ma photo aux gares, aérodomes....

— Nous le savons. Mark avait l'intention d'envoyer quelqu'un vous chercher, mais, puisque vous êtes venue par vos propres moyens, tant mieux. Rien d'autre pour lui ?

— Non, rien. Il n'est pas en danger ?

— Pas spécialement, mais enfin, il fera bien de disparaître de l'horizon pour quelque temps. Et vous, vous ferez bien de rester ici. Entendu ?

— Comment avez-vous connu Mark ?

— Ceci est une autre histoire trop longue à raconter maintenant. D'ailleurs, vous savez, les clandestins de métier finissent toujours par se connaître.

— Vous êtes dans la clandestinité ?

— Actuellement pas encore, ou pas tout à fait. »

Et puis à haute voix :

« Je passerai vous voir demain soir. J'essayerai d'avoir

l'auto de la Croix Rouge pour vous emmener faire un tour. » Et en regardant dans ma direction : « Pour la *ration d'air*, n'est-ce pas, camarade bagnard ? »

Et il s'en va pendant que j'explique aux autres la signification de ces mots qui leur paraissent étranges : « la ration d'air ».



Nous nous asseyons sur des coussins contre la bibliothèque. Nous parlons à voix basse non parce que nous avons peur, mais pour ne pas troubler cette paix qui épouse les contours de la pièce, cette paix qui s'est installée en nous.

Horia me donne les dernières nouvelles du monde littéraire : les auteurs qui se sont inscrits au parti doivent faire autocritique sur autocritique, publier au moins une fois par mois un article pour déclarer que « Staline est le plus grand écrivain de l'univers, qu'il leur sert de guide, de modèle, de phare éclairant l'obscurité de leurs cerveaux », exposer leurs livres avant la publication à trois barrages de censure politique et surtout renier toute attache passée avec la France et l'Occident.

« Pourquoi spécialement la France ? »

— Parce que l'influence française était de loin la plus puissante chez nous. Aurais-tu oublié que nous étions le deuxième ou troisième marché mondial d'importation du livre français ? Que la plupart de nos intellectuels étaient formés à l'école française ? Mais maintenant tout cela va bien vite changer. Teohari Georgesco vient de déclarer en matière d'avertissement que la lumière ne venait plus de l'Ouest, mais de l'Est. Je suis d'ailleurs d'accord avec lui sur un seul point, ou plutôt pour un seul auteur. Il s'agit de celui qui, plus de quarante ans avant que la révolution éclate, a prédit son développement ultérieur, son aspect d'Apocalypse actuel, de celui

qui a donné la meilleure description de ce que nous sommes en train de vivre, il s'agit du prophète.... »

Mira sourit.

« De nouveau Dostoïevski et ses *Possédés*. C'est sa marotte.

— Mais non, ce n'est pas une marotte, réplique Horia en se dirigeant vers la bibliothèque et en y prenant un livre. Tout y est, absolument tout, phrase par phrase et point par point ; c'est la description fidèle du phénomène, description faite plus de quarante ans avant que le phénomène ait eu lieu, car vous ne me ferez pas croire que Netchaïev, qui a organisé le premier comité révolutionnaire parmi les étudiants de Moscou et qui a mis au point et exécuté le meurtre de Ivanov, ait eu l'envergure de Verkhovensky. Non, Netchaïev n'a été qu'un prétexte à travers lequel Dostoïevski a vu comment se déroulera l'histoire, mais qui ne contenait pas en lui l'histoire. Et remarquez que Dostoïevski n'est pas en avance de quarante ans, mais de beaucoup plus, puisque ce qu'il prédit ce n'est pas tant la révolution, mais ses suites, le phénomène actuel. Écoutez, j'ai envie d'envoyer ce texte à Teohari Georgesco en réponse à son slogan : « La lumière vient de l'Est. » Écoutez, c'est Verkhovensky qui décrit à Stavroguine le système de Chigaliev, qui est le théoricien de leur groupe révolutionnaire :

« Chigaliev est un homme de génie. Je lui réserve un rôle. C'est lui qui a découvert « l'égalité ».... Chez lui « tout est inscrit. Il a inventé un nouveau système « d'espionnage. Dans sa société, chaque membre épie le « voisin et est tenu de le dénoncer. Chacun appartient à « tous et tous sont la propriété de chacun. Tous esclaves, « et tous égaux dans la calomnie et le meurtre, mais, « avant tout, l'égalité. Pour commencer, le niveau de « l'éducation, des sciences et des arts sera abaissé.

« Un niveau élevé n'est accessible qu'aux esprits supérieurs, et nous n'avons que faire d'esprits supérieurs...
 « Il faudrait les bannir ou les condamner à mort. Arracher la langue à Cicéron, crever les yeux à Copernic, lapider Shakespeare, voilà le chigalevisme.... Écoutez, Stavroguine : niveler les montagnes, c'est là une belle idée qui n'a en soi rien de ridicule. Je suis pour Chigaliev. Pas besoin d'éducation, nous en avons assez de la science... mais il nous faut de la docilité. Ce qui importe le plus au monde, voyez-vous, c'est la docilité. Seul le nécessaire est nécessaire, telle sera désormais la devise du genre humain. Mais ce sont des convulsions qu'il nous faut, et nous, les chefs, nous y pourvoirons. Il faut des chefs aux esclaves. Obéissance complète, impersonnalité complète.... Écoutez, nous déchaînerons d'abord l'émeute.... Nous proclamerons la destruction. Nous allumerons l'incendie. Nous créerons des légendes. Le monde ira sens dessus dessous comme il ne l'a jamais fait. La nuit descendra sur la Russie, la terre pleurera ses anciens dieux. »

Dans la pièce, le silence s'installe lourd, pesant. Horia se lève lentement, ferme le livre, le remet dans la bibliothèque et dit d'une voix éteinte :

« La terre pleurera ses anciens dieux.... »



Je dors dans la salle à manger, sur le divan, contre la bibliothèque. Au petit matin, j'entends des chansons et des pas cadencés de soldats. Je me réveille en sursaut, me précipite dans le couloir, où je rencontre Mira, qui me regarde étonnée :

« Qu'est-ce qui se passe ? »

— Un régiment dans la rue. Des pas cadencés comme ceux des Allemands. Il doit y avoir un événement quelconque. »

Mira me ramène dans la chambre en me tenant par les épaules :

« Mais dans quel monde vis-tu ? Ils passent depuis une année, chaque matin, ainsi sous nos fenêtres, en chantant des chansons de guerre. Ils vont au champ de manœuvres. Toutes les rues en sont pleines. Toutes les usines ne produisent que pour la guerre. Le mot n'est jamais prononcé mais tout le pays ne fait que se préparer à la guerre.

— Mais, d'après le traité de paix, nous n'avons pas le droit de réarmer plus de....

— Quelle importance ? Est-ce que quelqu'un peut venir ici, sur place, contrôler ce que fait Moscou ?

— Mais les Anglo-Américains ?

— Si jamais ils protestaient, Moscou leur répondrait sans doute que c'est une armée... de la paix, ou autres balivernes de ce genre. Et puis tu sais très bien qu'ils ne protesteront pas. Est-ce que tu ne connais pas encore l'anecdote qui circule à Bucarest à ce sujet :

« Il paraît que dans une petite mer, la mer d'Argent, toutes les sardines ont été pêchées un jour. L'une d'entre elles, qui a assisté au massacre, réussit à s'échapper et va avertir les sardines des mers voisines, la mer d'Or et la mer de Diamant, qui, en apprenant cette nouvelle, tiennent conseil sur conseil. La toute petite sardine, frémissant pour ses sœurs, s'agite, se démène, demande que l'on fasse vite. Elle s'épuise en vain. Le temps passe. Finalement, un jour, les sardines des mers d'Or et de Diamant décident de partir pour secourir leurs sœurs, sardines de la mer d'Argent. Elles remontent le courant à grande clameur et arrivent sur les lieux du massacre. Plus traces de pêcheur non plus que de sardines. Après maintes recherches, elles retrouvent leurs sœurs, ou plutôt les boîtes contenant leurs sœurs. Optimistes et enthousiastes, elles font ouvrir les boîtes et poussent des cris pour réveiller leurs pãreilles qui paraissent dormir.

Et c'est alors qu'elles se rendent compte que leurs sœurs de la mer d'Argent ne sont pas seulement mortes, mais aussi bel et bien préparées à l'huile. »



Tard dans la nuit, Stefan vient nous chercher en auto, pour la « ration d'air ». Et, comme nous n'avons pas une seule cigarette et que tous les bureaux de tabac sont fermés, il fait un détour, arrête l'auto devant l'immeuble dans lequel il habite et monte chercher les cigarettes.

Tout en parlant avec Mira, je regarde l'immeuble, il est gris, terne; un chef-d'œuvre de mauvais goût.

Stefan redescend avec des cigarettes. La voiture file dans les rues mal éclairées pendant plus d'une heure. Depuis hier j'éprouve un sentiment de sécurité insensé.

Lorsque nous nous quittons, devant la porte, Mira invite Stefan à dîner pour le lendemain. Stefan lui répond :

« Je ne peux pas venir. Je pars demain en Moldavie pour deux semaines. »

Une fois dans l'appartement, Horia me dit :

« Demain tu auras les textes italiens. Ne te réjouis pas trop ; ils sont tous marxistes et encore marxistes à la mode stalinienne. »



Trois semaines plus tard, vers minuit, je suis en train de taper à la machine la version définitive de ma traduction, pendant que Horia lit, que Mira coud et que tous les trois nous écoutons d'une oreille distraite la B. B. C. nous parler de je ne sais quelle exposition d'horticulture à Londres.

Un coup à la porte, puis la sonnette. Horia a fermé le livre. Mira s'est mise debout. Nous nous regardons un moment tous les trois. Horia murmure :

« C'est minuit. Ce ne peut être que la police ou, espé-

rons-le, une commission de réquisition. Adriana, descends par l'escalier de service. Fourre-toi dans la poubelle. Elle est vide. Tire le couvercle. »

Un autre coup de sonnette :

« Si, au bout d'un quart d'heure, nous ne sommes pas venus te sortir de là, essaie de filer. »

Horia me fait sortir, pendant que Mira se met à ma place pour avoir l'air de continuer à taper.

J'arrive en bas, je reconnais facilement la poubelle de l'appartement ; depuis deux semaines, j'y ai souvent vidé les ordures. Avant d'y pénétrer je sors de la poche de ma robe le cyanure et le serre dans ma main. Je tire le couvercle. Bientôt l'odeur que dégage la poubelle pénètre profondément en moi et, dans le noir, les cercles se remettent à tourner devant mes yeux. Ils ont toujours les mêmes couleurs : jaune, rouge ; rouge, jaune.

Je crois qu'une bonne demi-heure a dû passer lorsque je me décide à en sortir : si je ne respire pas au plus vite de l'air frais, je risque de m'évanouir. Que peut-il bien se passer là-haut ? Puisqu'ils ne sont pas descendus, ça doit être la police. Je sors par la porte de service, contourne l'immeuble : un camion vide ; personne dans la rue. Dès que j'ai tourné le coin de la rue, je me mets à courir comme une folle. C'est très exactement ce que je ne devrais pas faire, mais qu'importe ! Je suis arrivée au bout de la seconde rue ; je prends une troisième, toujours en courant, ne rencontre personne, continue à courir. Au bout de la cinquième rue, je m'arrête à bout de souffle. Où aller ? Chez qui aller ? Je suis en robe et en espadrilles, c'est tout. Mark ne doit pas être à Bucarest et, du reste, je ne connais pas son adresse. Les garçons sont dispersés, Après ce mois où j'ai perdu presque l'habitude de respirer, de me mouvoir, d'agir comme un être traqué, je me sens encore plus désarmée. Peut-être aussi suis-je arrivée au bout de ce qui me restait de forces ; peut-être n'y a-t-il

pas à aller plus loin. Et, d'abord, où aller, chez qui aller ? Je pense tout d'un coup à Stefan. Il a dû rentrer de Moldavie. Je me rappelle cet immeuble gris, terne, de mauvais goût. Saurai-je le retrouver ? Je me remets à marcher très vite. Je me suis décidée. Je vais essayer de retrouver l'immeuble. Je connais vaguement le quartier ; c'est presque à l'autre bout de Bucarest. Je vais faire un dernier essai. Si je ne le trouve pas, alors tant pis....

J'étais certaine que son excessif mauvais goût sauvait cet immeuble de l'oubli. Je l'ai retrouvé assez facilement. Je ne sais pas à quel étage Stefan peut bien habiter, mais, comme je suis décidée à risquer le tout pour le tout, j'ai l'intention de sonner à toutes les portes en commençant par le dernier étage, le quatrième. Je prends l'ascenseur, monte, sonne.

Un garçon à la chevelure, rousse, ébouriffée, vient m'ouvrir.

« Stefan C... est-il chez lui ? »

J'attends patiemment qu'il me réponde : « Quel Stefan C... ? » Au lieu de le faire, le garçon ouvre la porte en grand :

« Il doit arriver d'un instant à l'autre. C'est vous la cousine qui devait venir de province ? »

— Oui.

— Vous avez laissé la valise dans le taxi ?

— Non, elle est à la gare. »

Il me fait entrer dans une pièce occupée dans toute sa largeur par une grande table. Sur la table, trois appareils de radio, démontés. Le garçon suit mon regard et me dit en riant :

« Les jouets de Stefan. »

Comme je ne réponds pas, il enchaîne :

« Asseyez-vous. Est-ce que vous avez froid ? »

Je me suis remise à claquer des dents. Le tremblement est tellement fort que je n'arrive pas à répondre.

« Êtes-vous malade, avez-vous froid ? Il serait possible que Stefan tarde encore un peu. Il dîne chez des amis, pas loin d'ici. Voulez-vous que j'aille le chercher ? »

Il me regarde de plus en plus étonné. Je claque des dents et n'arrive pas à articuler un seul mot. Il sort. Je l'entends fermer la porte d'entrée, dévaler les escaliers.

Il est 1 heure et demie du matin. Je continue à claquer des dents comme une forcenée.



Stefan entre, suivi du garçon qui m'a reçue tout à l'heure.

« Ah ! c'est vous, ma cousine ? »

Puis se tournant vers le garçon :

« Veux-tu lui préparer du thé bien chaud ? »

Dès qu'il est sorti, Stefan me dit :

« Savez-vous ce qu'il m'a dit en venant me chercher ? »

« Il y a une folle qui claque des dents et qui dit être ta
« cousine. Il faut que tu viennes tout de suite. J'ai peur
« de rester seul avec elle. Elle a des yeux hagards. » Alors
que s'est-il passé ? »

Et comme je n'arrive toujours pas à parler :

« Bon, nous allons essayer de vous faire passer cela. »

Il va dans la pièce à côté, revient avec une tasse de thé et un cachet.

« Avalez-le vite. C'est un calmant nerveux. »

Un quart d'heure plus tard, j'arrive à lui raconter toute la scène de chez Mira et ma course dans la nuit. J'ajoute :

« Est-ce que je pourrai dormir chez vous ce soir ? »

— Pas seulement ce soir. Aussi longtemps que vous le voudrez et que cela sera possible. A condition de ne plus effrayer mon ami. Demain, j'essaierai de voir ce qui s'est passé chez Horia et Mira. Pour le moment, vous allez prendre ma chambre. Moi, je vais dormir avec mon camarade dans le hall. »

Et il se met à faire tout un déménagement avec son ami, qui paraît à peine plus rassuré.



Le lendemain, Stefan m'apporte des nouvelles de Horia et de Mira. La commission de réquisition qui était venue prendre leur bibliothèque n'a quitté leur maison qu'à l'aube, le temps de dresser le procès-verbal, d'inscrire le titre de chaque livre sur la liste, de transporter dans le camion les deux mille volumes que contenait la bibliothèque.

« On ne leur a rien fait ? »

— Non, rien d'autre. Cela suffisait, du reste, pour cette fois-ci.... Ils ont l'air désarmé et se tiennent près des rayons vides sans broncher. Horia m'a prié de vous dire qu'il ne pourra plus envoyer sa lettre à Teohari Georgesco ; ils lui ont pris aussi son fameux volume des *Possédés*. »



Stefan est parti pour deux semaines en province avec la Croix Rouge d'une mission étrangère. Son ami est rentré chez lui à la campagne. Je suis toute seule dans la maison. Depuis un mois que j'habite ici, je n'ai pas mis un pied dehors.

Quelques jours avant le retour de Stefan, je me remets à avoir de la fièvre.

Ce matin-là, je me réveille avec un mal de tête violent. J'ai rêvé que l'on frappait à la porte. Non, je n'ai pas rêvé. On frappe vraiment à la porte. Je ne bouge pas. J'entends des voix derrière la porte :

« L'espion n'est pas encore rentré.

— On peut enfoncer la porte, occuper l'appartement et l'attendre.

— Non, camarade. Il vaut mieux le surprendre.

Celui-ci, c'est un espion anglo-américain, et il est rusé. »

Je m'accroche aux draps. J'ai l'impression que, si je ne m'accrochais pas aux draps, je tomberais du lit. L'espion ? La mission de Ștefan finit demain, et il doit rentrer à Bucarest.

Derrière la porte, les deux agents continuent à discuter. Ils sont décidés d'aller chercher d'autres camarades et de former deux équipes permanentes devant les deux portes de l'appartement, l'entrée donnant sur l'escalier principal et l'entrée de service. L'un d'eux est parti. J'entends l'autre faire les cent pas devant la porte. Je dois à tout prix avertir Ștefan.... mais, pour le moment, je ne veux pas bouger du lit, l'agent pourrait entendre le bruit. Vers midi, je reçois une aide inattendue : dans l'appartement d'à côté, la radio s'est mise à hurler tellement fort qu'elle remplit toute la maison de ses bruits discordants. Je profite de tout ce vacarme pour enfiler ma robe, mettre mes espadrilles et entrer dans la cuisine. La fenêtre de la cuisine donne sur le toit. Je m'assieds et attends la nuit, un paquet de cigarettes devant moi. Lorsque j'ai fini le paquet, la nuit est tombée. Je contrôle encore une fois mes poches : papiers, cyanure, un mouchoir, quelques sous de monnaie. Tout y est. Je monte sur la chaise, ouvre la fenêtre, me hisse sur le toit. J'avance lentement, à quatre pattes, contourne trois fenêtres qui donnent également sur des cuisines. La quatrième laisse voir l'escalier de service. J'ai dû faire le demi-tour complet de la maison, je suis arrivée au deuxième escalier de service de l'immeuble, qui ne dessert pas l'appartement de Ștefan. L'escalier semble désert. Je casse un carreau avec mon poing, ouvre la fenêtre. Mon poing saigne. Je revois la figure de Gitana. Avec précision, la figure de Gitana. Je saute dans l'escalier, je dégringole, roule, glisse. Je suis arrivée à

m'accrocher à la rampe, à me relever, j'étouffe à temps un gémissement : un élançement dans la cheville. Je descends l'escalier en me mordant les lèvres, la cheville me fait très mal. Je suis arrivée en bas. Je sors dans une cour. Un chien vient vers moi en sautant. Je me penche vers lui, le caresse : pourvu qu'il n'aboie pas ! La porte qui donne sur la rue est vitrée. J'y colle mon visage. Je ne vois personne dans la rue. Le chien lèche mon poing qui saigne. Je sors le mouchoir, enveloppe le poing, ouvre la porte, sors. Derrière la porte fermée, le chien s'est mis à aboyer.

Maintenant, je cours. Une maison, deux maisons, le coin de la rue, ma cheville me fait trop mal, je cherche à m'accrocher aux murs. Si je tombe, personne ne pourra avertir Stefan. J'ai trop mordu mes lèvres, je sens le goût du sang dans la bouche. Où aller ? Chez qui aller ? Mark, où peut bien être Mark ? Je ne sais plus où je suis, je ne reconnais plus la ville ; tout s'est mis à tourner autour de moi. J'essaie de traverser la rue ; au loin, une moto vient vers moi, à toute vitesse vient vers moi. Je veux courir, la cheville me fait crier. Je suis tombée à genoux, je veux me relever, la moto vient, vient, elle est là, elle.... Coup de frein. Je suis retombée. Qui donc est penché sur moi ? Il a le visage de Victor. Victor est arrêté. Victor est en prison. Ce ne peut être lui. Je rêve. Je dis :

« Tu es en prison ? »

Il a l'air effrayé. Je me suis mise à rire d'abord doucement, puis de plus en plus fort.

« Tu es en prison, n'est-ce pas ? »

— Tais-toi, mais tais-toi donc. »

Je continue à rire. Il me gifle. Je me suis tue. Il murmure :

« Pardonne-moi. Écoute-moi : sois calme, calme. Je vais te mettre sur la selle arrière. Allez doucement. C'est ça. Accroche-toi bien à moi. »

Ma tête repose sur son dos. J'ai accroché mes mains à son veston. Nous filons vite. Je sens l'air, je sens le tissu rugueux de son veston, je sens mes mains qui s'agrippent, s'agrippent.

La moto s'est arrêtée devant une cour. Il n'y a personne dans la rue ; toutes ces rues, désertes, désertes. Victor m'a prise dans ses bras, a sonné à la porte. La porte s'ouvre : il y a du monde, de la fumée, il fait chaud. Tout tourne. Je murmure :

« Il faut avertir Stefan C.... La police l'attend chez lui. Il rentre demain de province. »

Je ne sais plus rien.



Lorsque je reviens à moi, je vois, penchés sur mon visage, Mark, Victor et quelqu'un qui me met des compresses sur le front. Je murmure :

« Il faut avertir.... »

Mark me fait taire :

« Ce sera fait, n'aie pas peur. »

Ils me donnent à boire. L'autre garçon touche ma cheville. Je crie. Mark me prend la main :

« C'est un médecin. Il te fera un peu mal. Tu as la cheville cassée. Allez, mon petit, un peu de courage. »

Je crie de nouveau. Mark serre ma main. Il me parle tout le temps. Je ne comprends absolument rien à tout ce qu'il me raconte.

Je crois que je me suis évanouie. Autre réveil. Je demande :

« Victor est en prison ? »

Mark continue à me parler. Le médecin me fait une piqûre. Il a l'air de ne plus s'occuper de ma cheville. Ils sont tous autour du lit. Ils me donnent de nouveau à boire un liquide amer.

C'est à peine au petit matin que j'arrive à mettre bon

ordre dans mes idées et à comprendre ce que me raconte Mark : il est rentré depuis trois jours, il a réorganisé le groupe et trouvé une maison. Ils avaient la première réunion ce soir. Quant à Victor, il avait réussi à s'évader de prison, deux semaines après son arrestation, avant même d'être passé à l'enquête. Il se rendait à la réunion lorsqu'il est tombé sur moi. Maintenant, il passe la main sur mon front :

« Toi au moins, ma vieille, tu excelles dans les situations romanesques. Dire que j'ai dû te gifler ! Mais j'avais peur que tu ameutes toute la rue, avec ton rire. »

J'essaie de lui sourire. Je demande :

« Et la cheville ? »

C'est le docteur qui répond :

« Dans le plâtre. Maintenant, encore une petite piquûre pour le cœur et je vous laisse dormir. »

L'aube, dehors, se lève, blafarde.



Les garçons ont réussi à avertir Stefan. Il vient me voir deux semaines plus tard. Il se cache, lui aussi. Les agents continuent à l'attendre à la maison.... Il me dit très calmement :

« J'ai de l'argent pour le guide. Tout est arrangé. Je pars demain et je vous emmène avec moi. »

Je fais un effort pour sourire en lui montrant ma jambe : le plâtre n'est pas encore enlevé. Il fronce le sourcil :

« Tout est arrangé. Demain, c'est le dernier jour.

— Je ne peux absolument pas bouger. Partez sans moi. Il faut que vous arriviez de l'autre côté. Vous savez bien que vous serez plus utile là-bas qu'ici. Partez. »

Il fait les cent pas dans la pièce. J'allume cigarette

sur cigarette. La discussion dure plus d'une heure pendant que, dans la pièce à côté, les garçons tirent des tracts à la ronéo.



Stefan est parti hier. Il a promis de m'écrire.

Les garçons m'apportent chaque soir les nouvelles : les usines ont été nationalisées. Les patrons n'ont pas été remplacés par des ouvriers spécialisés, mais par des membres du parti n'ayant aucune compétence technique. Les patrons ne sont arrêtés qu'après avoir mis les ouvriers-patrons au courant du fonctionnement de l'usine. Toute l'économie nationale est chancelante. Les journaux communistes appellent le manque de préparation des nouveaux patrons « sabotage économique », et demandent des sanctions exemplaires. Les ex-patrons les nouveaux patrons et les ouvriers tremblent pareillement de peur. D'ailleurs, tout le monde tremble de peur. Seuls les agents provocateurs et les dénonciateurs montent tranquillement en grade... jusqu'à ce qu'ils soient dénoncés à leur tour.

La *Scânteia* déclare que, « pour la liberté du peuple, il faut lutter contre le sabotage de la réaction ».

Je me sens de plus en plus lasse. Je revois de temps en temps le sourire de Vera sortant de la cellule, et j'entends ses dernières paroles : « Et si c'était à refaire.... » Et je murmure malgré tout en enchaînant : « Je referais ce chemin. »



Deux mois plus tard, un garçon vient m'apporter une carte de Stefan :

Ma chère Rebecca,

Nos amis du Joint m'ont très bien reçu. Dans quelques jours, ce sera ton anniversaire. Je te souhaite une longue

vie à toi et aux enfants. Je regrette de t'avoir quittée, mais tu sais que mon rêve le plus cher, c'était d'aller en Palestine. Bientôt je t'écirai de Tel-Aviv. En attendant reçois tous mes vœux et ma grande affection. Vive la République Populaire Roumaine.

Ces derniers temps, quelques lots d'Israélites ont reçu la permission de quitter le pays pour se rendre en Palestine. Je souris de l'astuce de Stefan pour faire passer la carte à la censure. Je souris aussi en pensant à mon anniversaire ; c'est aujourd'hui même, et je l'avais complètement oublié. Je suis surtout heureuse qu'il soit arrivé en Autriche : la carte est postée de Vienne.



Depuis deux mois je cours de nouveau de maison en maison. Le groupe a dû se disperser. Les adresses sont presque toutes épuisées. Je ne peux pas dormir plus d'une seule nuit au même endroit. Mark ne sait plus où nous faire aller; nous ne savons où aller, je ne sais plus où aller. En ville le bruit court qu'un projet est à l'étude, qui instituerait un office d'État pour les locations. En réalité cet office « à l'étude » a déjà commencé son activité; des commissions viennent mesurer l'espace locatif de chaque maison — une chambre par famille de deux personnes, deux chambres pour familles plus nombreuses — et nomme d'office les locataires qui viennent partager votre chambre le soir même. Les nouveaux locataires sont immanquablement des membres du parti, donc des espions en perspective. Un autre décret, officiel celui-là, ordonne aux propriétaires d'appartenance de donner la liste complète des personnes qu'ils hébergent, ainsi que leur *curriculum vitae* à l'office, et prévoit des sanctions pour tous ceux qui ne le feraient

pas. Dans ces conditions, il devient presque impossible de se cacher.

Dès que j'entre dans une maison, j'accrois la part de peur de ceux qui me reçoivent. Peur de marcher dans la rue et de rentrer chez soi, peur de recevoir un emploi commandé. Peur de parler devant les enfants, peur de ne pas parler devant les enfants. Tout ressort de la peur.

La nuit, en parcourant les rues en quête d'un autre logis, je reconnais mal la ville, ma ville. Toutes les statues ont été abattues. Les rues ont des noms de héros soviétiques. Des drapeaux rouges et des portraits de Staline couvrent les édifices.

En ville sévit une intense épidémie de suicides.



C'est la dernière adresse que Mark ait pu me donner. Je dois quitter cette maison demain soir pour aller nulle part. Ceux qui m'ont reçue ce soir ont une manière rigide et silencieuse de se mouvoir, exactement comme si un mort était entré dans leur maison. Ils sont cinq à dormir dans deux chambres. Je refuse de partager un de leurs lits, et je vais à la cuisine, m'accouder à la fenêtre et regarder les étoiles. Et, tout en essayant de reconnaître les constellations, je me mets à parler à mi-voix, à moi-même. Il est évident que je ne peux plus continuer ainsi. Il est évident que, par-dessus tout, je désire mourir. Il est évident que, si je ne meurs pas, je deviendrai folle. Déjà je commence à avoir, en plus du cauchemar fidèle et familier, des visions ; dès que je ferme les yeux, même à l'état de veille, je vois des visages : de Varvara à Vera, en passant par Gitana, Milica, Giovanna et Nikolsky — tous les visages reviennent vers moi et portent des traces d'un sang noirâtre. En général, ils ricament tous, même Grosse Taupe, qui veut m'allumer les

cheveux avec une cigarette qui prend l'aspect d'une torche. Lorsque j'ouvre les yeux et que les visions me quittent, je me surprends à rire d'une drôle de manière ou à parler à Dieu pour lui demander de m'absoudre, de me permettre de me reposer.

Ce soir, je regarde les étoiles et je me dis qu'il ne faut plus hésiter, que ce moment est sans doute venu que j'essayais de retarder, retarder....

Des coups dans la porte. Le signal connu. Quelqu'un de la maison est allé ouvrir. Mark surgit dans la pièce.

« J'ai rencontré quelqu'un qui cherchait Stefan.

— Et ?

— Et je l'ai amené avec moi pour qu'il te parle. »

Je crie :

« Mark, tu es inconscient. Si c'est un agent.... Ils vont arrêter tout le monde dans la maison. Ils vont arrêter tous ces gens qui sont innocents. Tu es complètement fou. Tu sais bien que Stefan est à Vienne depuis deux mois ! »

Derrière Mark, une voix :

« Sans blague, il est à Vienne depuis deux mois ? »

Mark s'est retiré à reculons. Je me laisse tomber sur une chaise. Je suis sans doute morte et je vis une existence future. Dans cette autre existence, Stefan est là devant mes yeux, qui se rapproche en boitant.

« Bonsoir, Adriana. Alors, cette cheville va mieux ? Nous pourrions partir bientôt ?

— Qu'est-ce que tu as au pied, Stefan ?

— Rien de très grave. Il est un peu enflé. J'ai trop joué au globe-trotter. »

Je vis, je rêve, je suis morte ?

« Comment es-tu venu de Vienne ?

— A pied, avec une boussole. J'ai pris la même route que pour l'aller.

— Tu es venu à pied, tout seul ? »

Il rit.

« Comme un grand, oui, imagine-toi.

— Mais pourquoi, pourquoi es-tu rentré ? »

Il continue à rire.

« Tu me déçois. Je te prenais pour une fille intelligente. Tu n'as pas encore compris ? Je suis venu te chercher.

— Mais tu es fou, toi aussi, tu es fou ! S'ils t'arrêtent, s'ils t'arrêtent à cause de moi ? Comment peux-tu risquer ta vie pour moi ? »

Stefan met sa main sur mon épaule et me dit d'une voix brusquement grave :

« Calme-toi. Ne t'étourdis plus avec des mots. Tout cela est, en réalité, très simple. Je suis venu te chercher. Dans une semaine tu seras de l'autre côté. »

Je répète comme une obsédée :

« Mais pourquoi risquer ta vie ? Pourquoi ne pas être resté là-bas où tu étais libre ?

— Mettons, si tu veux, que je ne me sentais pas libre là-bas tant que je te savais en danger ici. Mettons qu'à ce prix la liberté ne me semblait pas souhaitable. »

J'ose dire à haute voix la phrase qui m'obsède.

« Stefan, est-ce que je rêve, est-ce que je suis morte ou est-ce que cette scène appartient à la réalité ?

— Je crois qu'elle appartient à la réalité. Mais enfin, si tu préfères croire que c'est un rêve, disons que nous rêvons. Pour le moment, si tu voulais me donner un peu de café, je préférerais qu'il soit réel, lui, j'en ai terriblement besoin. »

Pendant que j'allume le fourneau pour chauffer le café, Stefan me dit encore :

« Dans trois jours, heure par heure et minute par minute, nous serons en Hongrie. »



Stefan s'est reposé pendant toute une journée. Nous

devons partir demain matin. Mark vient m'apporter mes derniers faux papiers et un costume de garçon. Il ne veut pas partir avec nous ; il a son travail, la responsabilité de son groupe.

Je domine mal une terrible envie de pleurer. Nous nous serrons les mains. Le rire de Mark sonne faux.

« Allez, les enfants, pas de larmes. A bientôt, revenez-nous bien vite ; nous vous attendrons jusqu'au bout. »

Sur le seuil de la porte, il se tourne une dernière fois :

« Tu sais, Adriana, parmi tous les mots de passe, il y en avait un que je préférais. Je l'avais inventé un soir où tout me semblait encore plus absurde, encore plus irréel que de coutume. C'est le premier que je t'ai donné. Te le rappelles-tu ? « Jamais les rosiers ne furent si « bleus. » Dorénavant, personne ne l'emploiera plus ici. Il t'appartient. Si je l'entends un jour, je saurai que vous êtes bien arrivés, de l'autre côté du monde. »

Et en ouvrant la porte :

« Et revenez tous bien vite pour que les rosiers cessent un jour d'être bleus, hein les enfants ? »



Le reste n'a plus d'histoire.

Cette longue route poussiéreuse qui longeait un village, ce champ de maïs où nous restâmes toute une journée à écouter le bruit du vent dans les feuilles et à attendre que la nuit tombe, cette boussole dans la main de Stefan, ce calme dans tout l'être de Stefan, ces bruits de moto et ces phares qui brusquement s'allumaient et dont il fallait se cacher, ces aboiements tout autour de nous, et quelque part, très proche, les cloches d'une petite église de village qui sonnaient doucement, d'une manière étouffée et comme implorante, et enfin cette route finale dans la nuit et la boue, et cette lumière tremblant au loin qui nous servait de

repère, cette route finale et, quelque part derrière nous, le pays qui s'éloignait, la terre de mon pays qui m'échappait et devenait lointaine, tout cela je ne trouve pas les mots pour le décrire.

Les routes qui mènent aux passages clandestins de frontières sont faites d'une boue et d'une terre spéciales que ne peuvent connaître et comprendre que les seuls initiés.

Oui, le reste n'a plus d'histoire....



Nous sommes arrivés à Vienne fin août 1948.

NOTES BIOGRAPHIQUES

BODNARAS (Emil)

Ministre de la Guerre de la « République Populaire Roumaine ». Ancien officier de l'armée royale, converti au communisme, il a déserté et s'est enfui en U. R. S. S. Il a suivi les cours de l'école « Lénine » de Moscou.

Envoyé par le Komintern en mission politique auprès des dirigeants du parti communiste bulgare est reconnu dans le train (pour aller en Bulgarie, il est passé par la Roumanie) par un ancien camarade de régiment, qui le fait arrêter comme déserteur de l'armée roumaine. Condamné par le tribunal militaire de Galatz, en première instance, à dix années de prison, la sentence est confirmée par le tribunal de Brasov. Il réussit à s'évader après huit ans de détention, à la veille de l'invasion russe en Roumanie. Il organise avec les quelques éléments communistes existant avant le 23 août 1944 une soi-disant « garde patriotique », qui n'avait qu'un caractère symbolique. Il est le premier chef de la « Sûreté », créée en Roumanie sur les ordres de Moscou et par des spécialistes russes. A été longtemps l'éminence grise du premier ministre Groza et commissaire politique auprès la présidence du conseil après le 6 mars.

La nomination au ministère de la Guerre a été le signal de l'action qui a conduit à la liquidation de la monarchie.

Les bruits selon lesquels Bodnaras serait en disgrâce ne se confirment pas. La « russification » de l'armée reste l'œuvre de ce membre important des services militaires extérieurs soviétiques.

BOGHEA (Antim)

Leader social-démocrate du sud de la Bessarabie. Tenta de mettre sur pied, entre 1934 et 1937, un mouvement socialiste paysan. Considéré par les commu-

nistes comme un adversaire farouche et irréductible. Après la guerre, il reprit son activité politique au sein d'un petit groupement socialiste dissident dirigé par FLUERAS, groupement dissous d'office par le gouvernement communiste.

BRATIANO (Dinu)

Chef du parti libéral. Actuellement en prison. Plus âgé que MANIU, il est le personnage n° 2 de l'opposition.

CARANDINO (Nicolas)

Journaliste. Membre du parti national paysan dirigé par MANIU. Rédacteur en chef de l'organe officiel du parti national paysan : *Dreptatea (la Justice)*. Actuellement en prison depuis 1948, à la suite du procès MANIU.

FARCASANU (Mihail)

Journaliste. Chef de la jeunesse du parti libéral. Sa tête avait été mise à prix. Après avoir longtemps vécu caché, a réussi à s'enfuir de Roumanie.

GEORGESCO (Teohari)

Militant communiste. Ancien typographe. La légende du parti a fait de ce poltron un « héros de la résistance anti-fasciste pendant la guerre ». En mars 1945, prend en mains le ministère de l'Intérieur et le transforme en un instrument de répression dirigé principalement contre les démocrates et les résistants anti-soviétiques. En 1951, est toujours ministre de l'Intérieur.

GHEORGHIU-DEJ (Gheorghe)

Vice premier ministre. Secrétaire général du parti ouvrier roumain (P. M. R.). Ancien ouvrier aux chemins de fer. En 1933, il dirige la grande grève de Grivitza. C'est le tacticien de l'équipe gouvernementale communiste. Il a passé onze ans de sa vie en prison, ce qui l'avait rendu autrefois assez populaire dans les milieux ouvriers. A attendu 1944 avant de se rendre en U. R. S. S. pour la première fois. Il est difficile de préciser dans quelle mesure il jouit de la confiance du Kremlin. Toujours est-il que sa position s'est considé-

ablement renforcée ces derniers temps, en dépit de l'étroite surveillance dont il est l'objet de la part des émissaires moscovites.

GROZA (Petre)

Premier ministre depuis mars 1945. Originaire de Hunedoara (Transylvanie). Entre les deux guerres a fait, à deux reprises, partie du gouvernement de centre droit présidé par le général AVERESCO. En 1933, il organise un mouvement agrarien dans son département : le Front des Laboureurs, qui se transforme un an plus tard en une annexe du parti communiste. Pendant la guerre, la banque que dirige GROZA « nationalise » plusieurs entreprises israélites, qui deviennent ainsi la propriété du futur premier ministre et de son ami politique Miron BELEA. Certains renseignements émanant des milieux communistes de Bucarest donnent à penser que de nombreuses tentatives ont été faites ces dernières années par l'équipe communiste DEJ-LUCA en vue de l'écarter du gouvernement. Ces multiples tentatives ont jusqu'à présent échoué. Homme sans scrupules, ce riche représentant de la bourgeoisie transylvaine est sans conteste le plus docile des hommes de paille parmi tous ceux que le Kremlin a à sa disposition.

LUCA (Vasile)

Vice premier ministre, ministre des Finances et secrétaire du parti. Il est à la tête de la fraction moscovite de l'administration soviétique en Roumanie. Ancien député soviétique, « élu » en 1940 à Chernovitz, alors occupé par les Russes. (Chernovitz est la capitale de la Bucovine, province annexée par les Russes en 1940 en même temps que la Bessarabie, à la suite des accords germano-soviétiques. Ces deux provinces furent délivrées par les troupes roumaines et réannexées par les Russes en 1944.) Il est donc citoyen soviétique. Il revient en Roumanie en 1944 dans les fourgons de l'armée soviétique. (Vasile LUCA est en réalité un Hongrois Szekler — minorité hongroise de Roumanie.) Adeptes du terrorisme intégral, il est chargé par les autorités d'occupation de liquider la bourgeoisie

et la paysannerie indépendante. Il préconise l'intervention des forces de police contre les ouvriers insoumis.

MAGLASU (Lazar)

Leader social démocrate, dirigeant de l'Union des Syndicats des ports. Considérant sa volonté d'indépendance et son refus de collaborer avec les autorités d'occupation, les autorités communistes l'empêchèrent après la guerre de reprendre son activité syndicale. Mort à la suite des mauvais traitements subis pendant sa détention.

MANIU (Iuliu)

Président du parti national paysan, qui fut dissous d'office en 1947. Maniu et tous ses collaborateurs se trouvent actuellement en prison. Riche d'un long passé politique, d'une droiture éprouvée, il est à présent, malgré son grand âge (il a en effet soixante-quinze ans), la figure la plus populaire de Roumanie et le symbole même de la résistance morale à l'occupant.

MICESCO (Istrate)

Professeur à la Faculté de Droit. Avocat renommé. Emprisonné en 1948.

NIKOLSKY

Citoyen soviétique. Chef de la M. V. D. roumaine, sorte de Gestapo du parti.

PATRASCANU (Lucretiu)

Un des rares intellectuels communistes roumains. Docteur ès sciences économiques. Milite depuis 1921 dans le mouvement ouvrier. Homme courageux, sectaire, il fut le représentant officiel du parti communiste illégal. Élu député en 1933 sur la liste du « Bloc ouvrier et paysan », il est invalidé par la majorité du parlement. Pendant la guerre, Patrascanu, qui appartient à une famille de vieille souche roumaine, n'était soumis qu'à un régime de résidence forcée. Est, avant août 1944, le mandataire de la direction communiste illégale, qui réalise l'alliance avec les partis démocratiques et avec la monarchie. Fut un des signataires du

traité d'armistice et du traité de paix. Ministre de la Justice de 1944 à 1947. N'a cessé de lutter pour que la Transylvanie soit ou reste roumaine. A fini, de ce fait, par être jugé « déviationniste et nationaliste bourgeois ». Actuellement en prison, est devenu fou par suite de mauvais traitements.

PAUKER (Ana)

Vice premier ministre de la république soviétique roumaine et ministre des Affaires étrangères. Est à la tête de la seconde fraction moscovite, celle de l'ancien Komintern. Son mari, l'ingénieur Marcel Pauker, chef du P. C. entre 1928-1932, a été fusillé à Moscou comme « espion trotskiste ». Cette femme, d'une laideur repoussante et d'une cruauté sans borne, aime passionnément le luxe et le pouvoir.

PETRESCO (Titel)

Leader socialiste. Est entré dans le mouvement socialiste dès sa première jeunesse. Avocat éminent, il est, au mouvement socialiste roumain, le type même de l'intellectuel généreux.

Longtemps considéré comme « socialiste de gauche », il a, avec beaucoup de courage, mené le combat à la tête de la « Ligue des droits de l'homme ». Directeur de l'hebdomadaire *Lumea Noua* (*Le Monde nouveau*), publication socialiste, opposée aux régimes de droite. Il se rend compte, après août 1944, du grand danger représenté par le stalinisme et organise, au sein du parti socialiste, l'action contre les communistes. A la suite de son action, le parti socialiste se divise, et Titel Petresco fonde, avec les socialistes anti-staliniens, le parti social démocrate indépendant, qui se rallie au front commun de l'opposition.

Le parti social démocrate indépendant a été supprimé par le régime communiste et Titel Petresco, jeté en prison.

RADESCO (Général)

Premier ministre de Roumanie en 1944 et jusqu'au coup d'État du 6 mars 1945. Sa résistance farouche à l'occupant, comme à toute dictature en général, a fait de lui le leader des Roumains en exil.

TOMA (Ana)

Militante communiste. Ministre adjoint des Affaires étrangères. Jouit de la confiance d'Ana Pauker. Elle était à la tête du réseau d'espionnage économique de l'Europe occidentale. Vitiano était sous ses ordres. Il avait été chargé par elle de découvrir les comptes en banque détenus en Suisse par certains Roumains et d'en communiquer la liste et la teneur à Bucarest, ce qui permettait aux autorités communistes d'extorquer à leurs victimes la cession légale de leurs avoirs à l'étranger.

LIBRAIRIE HACHETTE

Paris - N° 570

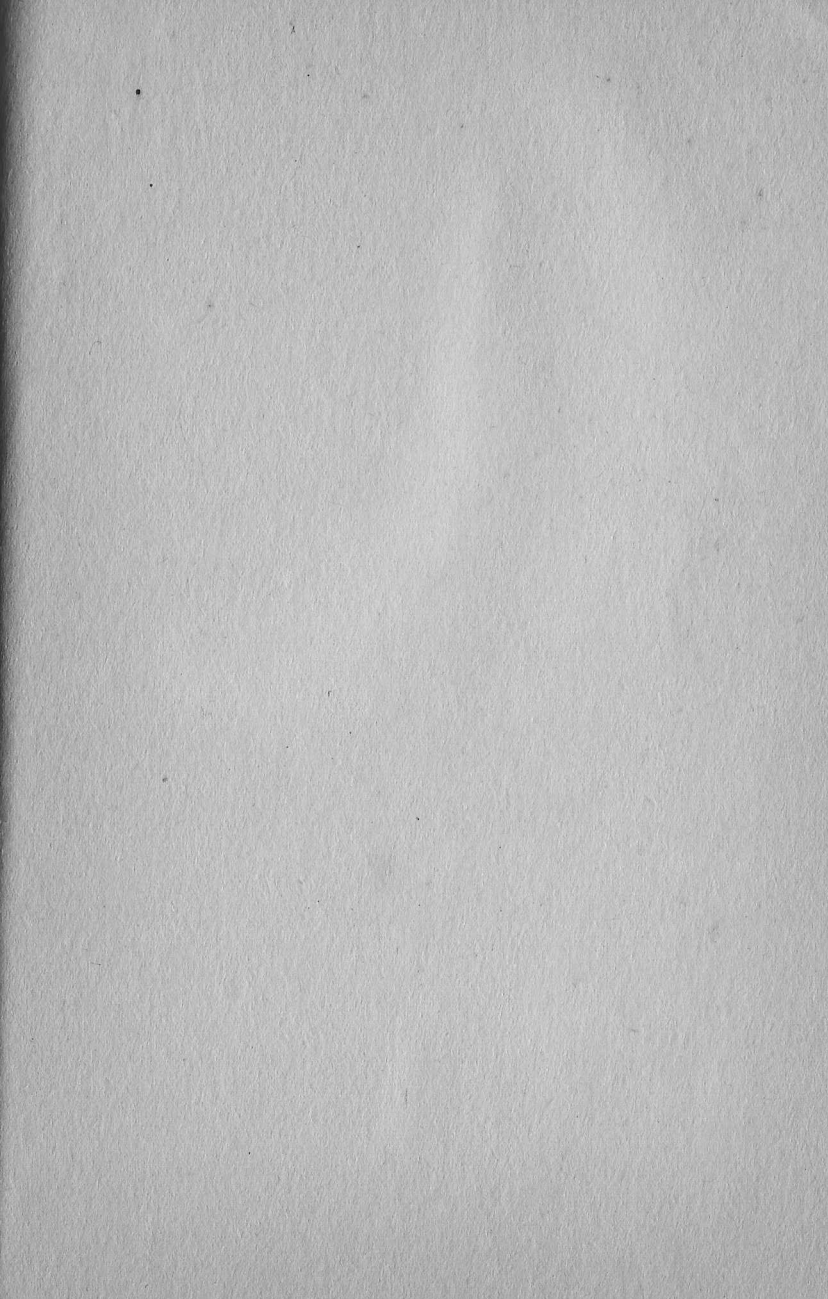
Dépôt légal : 4^e trim. 1951

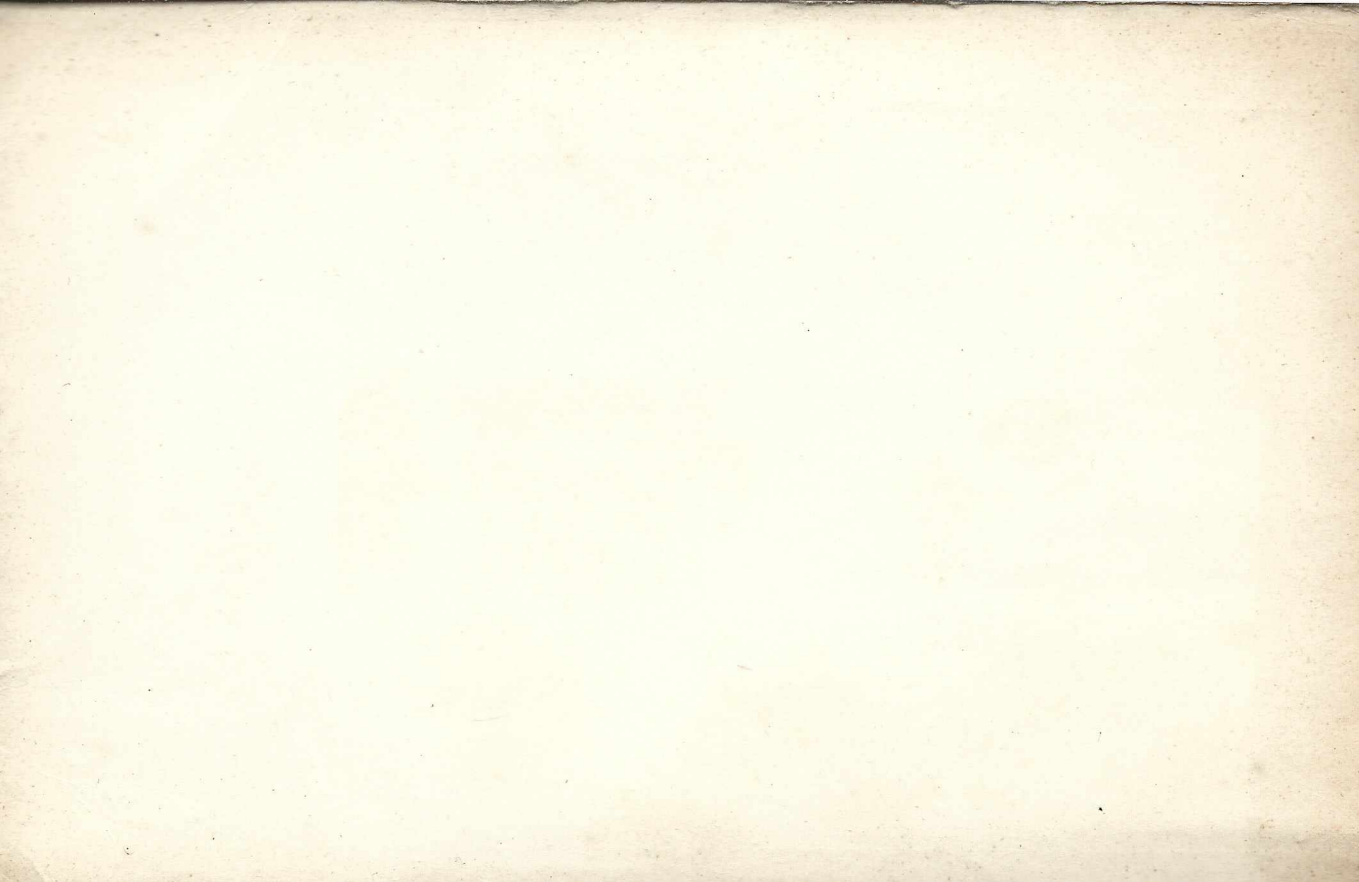
Imprimé
en France

Imprimerie CRÉTÉ
Corbeil (S.-et-O.).

N° 1760 — 1-11-1951.







a Monsieur et Madame
Jean Lepetit, avec toute leur
affection pour toute la famille
et pour le beau pays de
Bretagne
Adieu. Je vous embrasse.

Au
Commencement
était la fin

La dictature rouge
à Bucarest

Reunies le 28 novembre 1952

a Monsieur et Madame
Jean Lepetit, avec toute leur
amitié pour toute la famille
et pour le beau pays de
Bretagne
Adieu. Je vous embrasse.

Au
Commencement
était la fin

La dictature rouge
à Bucarest

Reunies le 28 novembre 1952

a Monsieur et Madame
Jean Lepetit, avec toute leur
amitié pour toute la famille
et pour le beau pays de
Bretagne
Adieu. Je vous salue.

Au
Commencement
était la fin

La dictature rouge
à Bucarest

Reunies le 28 novembre 1952